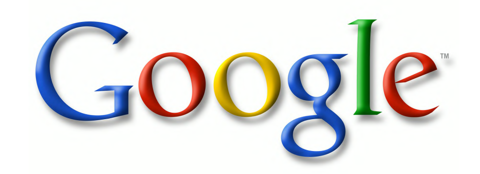
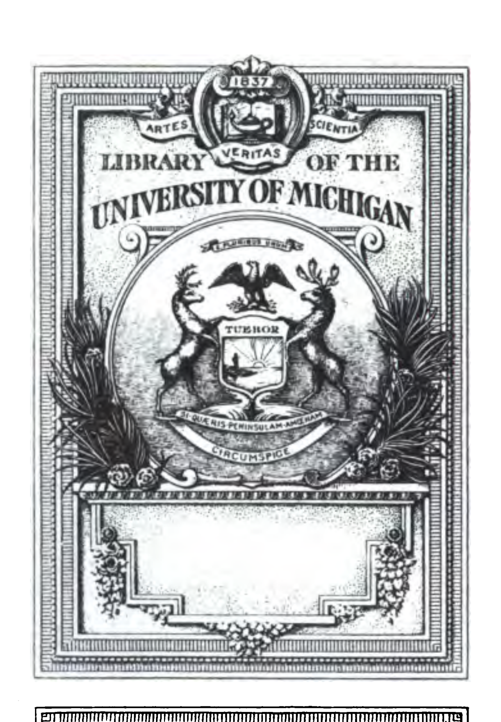

Google


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

NOUVEAUX SAMEDIS

DOUZIÈME SÉRIE

LES INVALIDES DU SANCTUAIRE — AUGUSTIN COCHIN
L. VITET — M. JULES LACROIX
M. HENRI D'IDEVILLE — M. JULES CLARETIE
SAINTE-BEUVE
SOUVENIRS DU PASSÉ : FRÉDÉRIC SOULIE — LAMARTINE
LA RÉVOLUTION ET L'HISTOIRE
ETC., ETC., ETC.

LE ROMAN CONTEMPORAIN
M. EDOUARD GRENIER
LA POÉSIE NATIONALE. — ENCORE LES POÈTES
LES QUARANTE SANS SUISSE
ODILON BARROT. — LE COMTE CHARLES DE RÉMUSAT
LA GUERRE DE FRANCE
ETC., ETC., ETC.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1875

NOUVEAUX

SAMEDIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition	1	vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1	—
Dernières Causeries littéraires, 2e édition	1	—
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition	1	—
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1	—
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition	1	—
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1	—
Nouveaux Samedis	12	—
Le Fond de la Coupe	1	—
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1	—
Entre Chien et Loup, 2e édition	1	—
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1	—
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1	—
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1	—
La Fin du Procès, nouvelle édition	1	—
Or et Clinquant, nouvelle édition	1	—
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition	1	—
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1	—
Le Filleul de Beaumarchais, 3e édition	1	—
La Mandarine, 2e édition	1	—
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1	—
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1	—

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC.

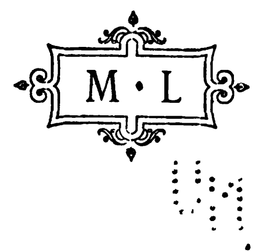
NOUVEAUX

SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

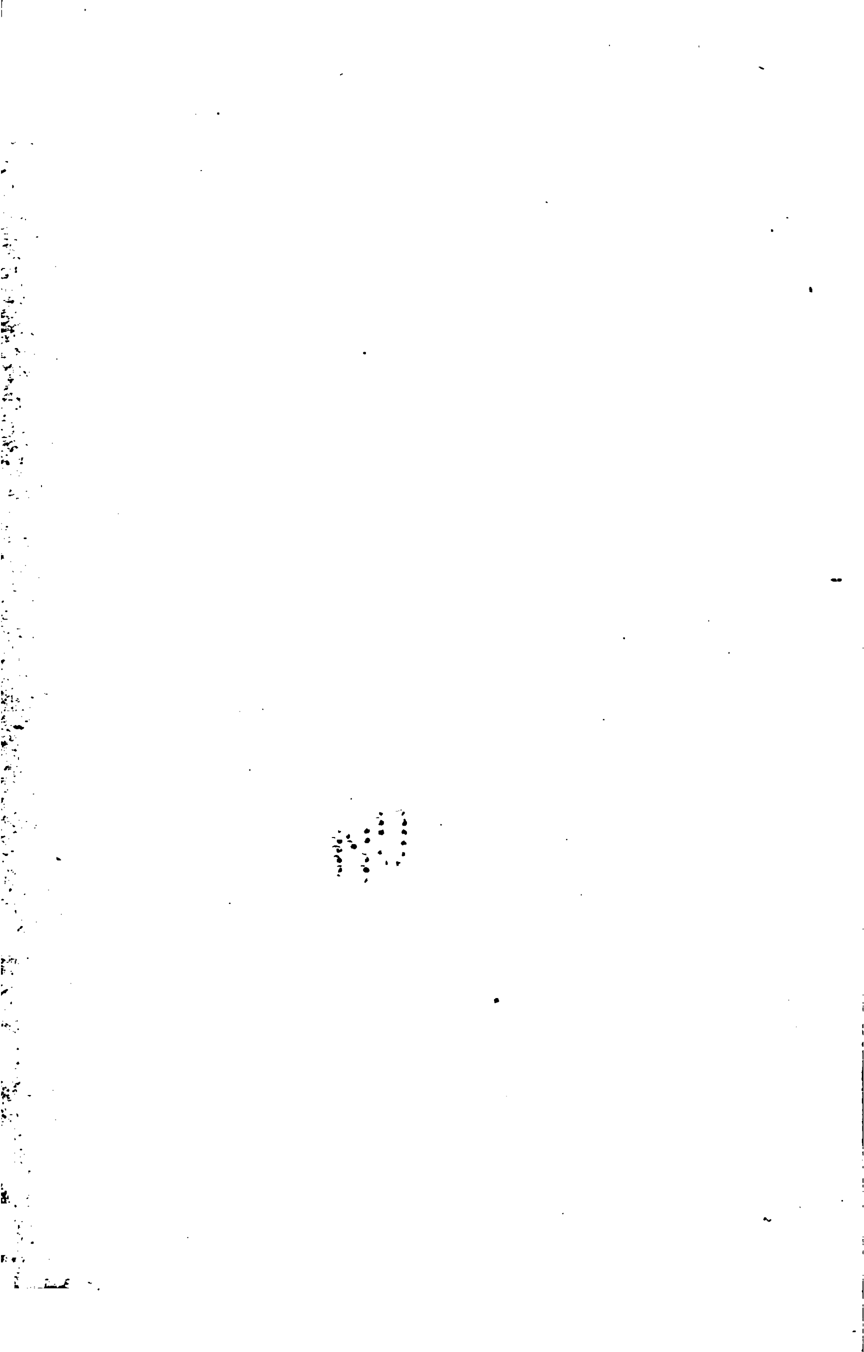
DOUZIÈME SÉRIE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875



NOUVEAUX

SAMEDIS

I

LES
INVALIDES DU SANCTUAIRE[1]

3 janvier 1875.

Je voulais vous parler aujourd'hui d'Augustin Cochin, cet homme à jamais regrettable, que l'on a pu définir : le type de la perfection chrétienne dans le monde! mais, s'il est vrai que cette perfection se compose surtout de piété, d'humilité et de charité, Augustin Cochin, dont la vie

1. Ces pages diffèrent quelque peu de nos causeries habituelles. Je les place en tête du volume, pour qu'elles lui portent bonheur. Recommander une bonne œuvre, c'est se faire pardonner d'avance de n'avoir pas su écrire un bon livre.

trop courte ne fut qu'une série de bonnes œuvres, serait le premier à me dire : « Voulez-vous honorer ma mémoire mieux que par un vulgaire panégyrique où interviendrait forcément un reste de nos misérables querelles ? cherchons ensemble des souffrances à adoucir, des douleurs à consoler. Associez mon nom à une de ces entreprises où les laïques peuvent rendre à la religion un peu de ce qu'elle leur donne. Le meilleur moyen de me louer, c'est de me continuer, et vous serez bien plus près de mon cœur en essayant de sécher une larme qu'en vous efforçant d'arrondir une phrase. »

Par une heureuse coïncidence, au moment où j'évoquais en idée, à travers un voile de deuil, cette douce et aimable figure, si sérieuse et si charmante, si française et si pure, si parisienne et si catholique, si éloquente et si tendre, si intelligente et si dévouée, — éternelle condamnation du suffrage universel qui a répondu à ces prodiges de spirituelle bonté par des phénomènes de stupide ingratitude, — voici que des personnes bien dignes de comprendre et d'imiter Augustin Cochin me recommandent une œuvre admirable, qu'il eût encouragée de toute son âme, qui eût mêlé un rayon de joie à ses patriotiques tristesses, et pour laquelle, chers lecteurs, je viens vous demander toutes vos sympathies.

Avez-vous quelquefois réfléchi à la condition du prêtre sur cette terre d'exil ? Nous aussi, nous sommes des exilés ; mais quelle différence ! Pourvu que nous son-

gions, de temps à autre, à notre véritable patrie, nous nous croyons quittes, et dès lors il nous est permis de ne rien négliger pour égayer la fragile demeure où nous attendons l'heure du rappel. Les douceurs de la famille, les plaisirs de la vie mondaine, les enchantements d'un premier amour, les voix mystérieuses de ces deux sirènes qu'on appelle la Poésie et la Musique, les prestiges du théâtre, la causerie sémillante, la recherche des sensations agréables, le livre amusant, le bal étincelant de lumière, le rendez-vous de chasse, les émotions du jeu, les courses où se déploient toutes les élégances, le roman que l'on ébauche à vingt ans et que l'on regrette à cinquante, que de jolis décors dans cette salle d'attente, et comme il serait désirable que la République, l'Assemblée et le Septennat missent autant d'agréments dans le provisoire! Pour le prêtre, rien de pareil. A peine a-t-il écouté cette vocation qui serait inexplicable si elle n'était divine, à peine a-t-il revêtu cette soutane qui fait de lui le volontaire du deuil à perpétuité, tout est dit. Le renoncement et le sacrifice deviennent ses compagnons de voyage, pour ne plus le quitter jusqu'à son lit de mort.

En montant à l'autel pour la première fois, il passe un bail indéfini avec tout ce qui effraye, ennuie ou dégoûte les heureux de ce monde. Il faut que chacune de nos répugnances devienne un de ses attraits. Le chevet du moribond, la sueur de l'agonie, la plaie saignante, l'ul-

cère hideux, tous les aspects du dénûment, de la souffrance et de la misère, l'odeur nauséabonde, le grabat d'où s'exhale le gémissement et souvent le blasphème, les pleurs de l'orpheline en haillons, le poignant contraste de l'énormité des besoins avec l'exiguïté des ressources, voilà son domaine, son milieu, son champ de bataille. Les jouissances les plus innocentes, le café où l'on rencontre un ami, le journal qui raconte une histoire, le cigare qui se fait le confident de notre rêverie, le coup de fusil tiré sur la perdrix au vol ou le lièvre au gîte autant de privations qu'il doit s'imposer. Et voyez la malice humaine ! ceux-là surtout qui ne se privent de rien, que nul scrupule n'arrête dans le choix de leurs plaisirs, qu'exaspèrent les plis de rose, qui mangent comme des ogres, boivent comme des Templiers et jurent comme des crocheteurs, dont l'oisive et honteuse existence se dépense dans les tripots et les mauvais lieux, ceux-là seraient les premiers à crier au scandale, s'ils surprenaient le prêtre tuant une caille ou fumant une cigarette !

Est-ce tout ? Pas encore. Que de peines morales, que de sujets de trouble, d'appréhension, d'angoisse, se joignent à ces immolations matérielles ! Que de difficultés invincibles ! que de précautions nécessaires ! Dans notre siècle d'examen, de scepticisme et de contrôle, le prêtre aurait besoin de rivaliser de prudence et de finesse avec les plus célèbres diplomates. Lui, le maître et le modèle de la vie intérieure, il est forcé de s'inquiéter du dehors

encore plus que du dedans ; il ne lui suffit pas que sa conscience l'approuve, si les apparences l'accusent. Ministre d'une religion de confiance et de douceur, il est réduit à se méfier tout ensemble du riche et du pauvre, du riche, dont il doit redouter les politesses ironiques, les familiarités compromettantes, les hauteurs dédaigneuses, l'envie de le trouver en faute, et jusqu'à l'hospitalité somptueuse ; du pauvre, toujours soupçonneux, toujours en garde contre son autorité balsamique, enclin à le traiter en ennemi, à discuter le chiffre de ses aumônes, à croire, s'il lui prêche la résignation et la patience, qu'il ne veut que le maintenir sous son joug, à voir du calcul, du métier, du *salaire*, dans la plus sublime des missions, à lui cacher tout un fond de rancune et de haine, à défigurer ses meilleures intentions, à lui attribuer les plus viles passions des hommes s'il cesse un moment d'être l'égal des anges. Eh ! n'avons-nous pas vu, dans les paroisses les plus paisibles, lors des désastres de la dernière guerre, des pères furieux, des mères affolées de douleur, interrompre le prône et murmurer les mots odieux de complot et de trahison, au moment même où le curé les exhortait à prier avec lui pour leurs enfants et pour le salut de la France?...

Eh bien ! tout ceci n'est rien, tant que le prêtre est jeune et valide, tant que durent ces années de maturité forte et saine où il possède, dans toute sa plénitude, le sentiment du devoir accompli. Les travaux de son mi-

nistère peuvent le distraire des injustices ou des vulgarités de son entourage. Après tout, il ne s'est pas enrôlé dans la sainte milice pour vivre en épicurien ou en sybarite. Si humble et si obscure qu'elle soit, si pénible qu'elle puisse être, la lutte porte avec elle je ne sais quelle force intime qui soutient et dédommage au milieu des plus rudes épreuves. Le jour de la moisson fait oublier tout ce qu'il a fallu de labeur pour féconder une terre ingrate. Penché sur le lit d'un agonisant, le prêtre aspire sans pâlir l'haleine de la mort, parce qu'il donne en échange le souffle de la vie. Sauver une âme, quelle fête ! cherchez, parmi les joies terrestres, une joie qui puisse se comparer à celle-là ! Ne le plaignons donc pas, envions-le plutôt, tant qu'il combat, tant qu'il travaille, tant qu'il souffre, tant qu'il s'indemnise de vingt blessures par une victoire. Mais plus tard ? Lorsque arrive la vieillesse avec son cortége d'infirmités et de défaillances ? Lorsque la poitrine fatiguée se refuse aux cantiques sacrés, aux paroles de miséricorde et de paix ? Lorsque les mains débiles ne peuvent plus s'élever vers le ciel ? Lorsque les jambes titubantes chancellent au seuil de la chaumière ou de la mansarde tant de fois visitée ? Contradiction douloureuse ! C'est au moment où l'ouvrier va toucher le prix de sa journée, qu'on le voit s'affaisser au bord du chemin ; plus il approche de la récompense, plus l'épreuve devient cruelle. Entre le combat et la palme, le voilà condamné à subir des années transitoires où le fardeau devient plus

lourd et le sentier plus âpre. Il se croit inutile, parce qu'il n'est plus sur la brèche. L'isolement se fait autour de lui, et il médite tristement ces paroles de l'Écriture, qu'il a si souvent relue : « *Væ soli !* » Ses camarades de séminaire sont morts ; il est obligé d'abandonner sa chère paroisse à un curé plus jeune et plus fort. Que fera-t-il ? Où ira-t-il ? Quels seront ses moyens d'existence ? Chez les laïques, l'économie et la prévoyance sont presque des vertus ; chez le prêtre, elles seraient presque des vices. Il lui semblerait qu'il dérobe aux pauvres ce qu'il amasserait pour ses vieux jours ; et d'ailleurs, que pourrait-il amasser, lui que la société moderne a réduit au strict nécessaire ?

Pourtant son vieil ami le docteur lui conseille un air plus doux, un climat plus chaud, un ciel plus pur. L'hiver est rude sur les côtes de Bretagne, sur les hauteurs du Jura, dans les montagnes de la Lozère, du Rouergue ou des Cévennes. Ce serait si bon, un rayon de soleil méridional suppléant aux lacunes de cette soutane brodée de pauvreté !... Oui, mais le bon docteur en parle bien à son aise. Notre invalide du sanctuaire possède à peine de quoi vivre ; comment aurait-il de quoi voyager ? Et puis, que d'obstacles ! que de détails imperceptibles pour nous, pénibles ou alarmants pour le prêtre ? Peut-il courir les hôtels, s'asseoir aux tables d'hôte, coudoyer des indifférents ou des railleurs, s'exposer à entendre des propos qui le blessent, aventurer sa dignité sacerdotale,

sa détresse et son grand âge au milieu de ces colonies cosmopolites où chacun fait assaut de luxe, d'entrain, de frivolité et d'élégance ? Que deviendraient, grand Dieu ! son silence dans ce bruit, son obscurité dans cet éclat, sa tristesse dans cette gaieté, sa misère dans cette richesse, son bréviaire dans ces romans de *high-life ?* Non, il ne le peut pas, et c'est ici que je vous présente l'œuvre qui me permet de lui servir un moment de mandataire et d'interprète.

Ce qui est impossible à l'individu devient facile sous une forme collective. Ce vieillard infirme, qu'effraierait l'idée de se trouver seul dans un hôtel ordinaire, sera rassuré, si on lui dit qu'il existe quelque part, dans le plus beau pays du monde, un abri, une maison hospitalière où tout sera en harmonie avec ses habitudes et ses goûts, où il n'aura pour convives que des confrères, vieux et souffrants comme lui, où il ne rencontrera que des regards amis, n'ouïra que des paroles pieuses, où il pourra se croire encore dans son presbytère et dans sa chapelle, où le *benedicite* se dira en commun sans éveiller un sourire sur les lèvres du *gommeux* et du sceptique, où il lui sera permis d'unir les saintes pratiques de la vie claustrale aux honnêtes libertés de la vie rustique, et où son arrivée sera saluée par ces simples mots d'origine royale : « Il n'y a rien de changé, il n'y a qu'un prêtre de plus ! » — On aura tout prévu ; il est malade ; on le soignera comme il convient, comme le soignerait sa vieille

servante, morte peut-être avant lui. Il est pauvre ; qu'importe ? Ces deux magiciennes, l'une profane, l'autre sacrée, l'Association et la Charité, vont faire à son profit des prodiges, et multiplier, à l'exemple du divin Sauveur, les poissons et le pain. Il a encore la force de dire la messe ; voilà l'autel. On lui ordonne la promenade : voilà les plus beaux horizons, les plus magnifiques paysages qui puissent traduire en français le *Cœli enarrant gloriam Dei!* »

C'est ce qu'a merveilleusement compris un ecclésiastique du diocèse de Fréjus, un charmant esprit, une belle âme, un lettré, un saint, M. l'abbé Chaix, dont je vous parlerais plus souvent, si sa modestie ne dépassait encore ma gratitude, mon respect et mon amitié. Vous avez déjà deviné, n'est-ce pas ? que l'abbé Chaix habite Cannes, et que c'est à Cannes qu'il va enfin réaliser sa pensée favorite, son rêve comparable à une inspiration surnaturelle ; cet asile, offert aux prêtres vieux, infirmes, fatigués ou malades. Pouvait-il mieux choisir ? J'ai parfois essayé de décrire cette plage enchanteresse, cette mer caressante, ce golfe aux harmonieux contours, ce ciel inondé de lumière, ce sourire de la nature dans un rayon de soleil, ces bois de pins qui prodiguent aux passants leurs salubres aromes, ces collines qui semblent se pencher sur les blanches villas, les jardins en fleurs, la ville et le rivage, comme de vigilantes berceuses sur l'enfant confié à leur garde. Cannes présente ce caractère particulier,

que la solitude et le monde, la retraite et le mouvement, s'y rencontrent sans se heurter et s'y combinent sans se nuire. Vous y trouvez, dans le même cadre, presque à la même heure, tout le charme pittoresque de la campagne et tous les agréments de la société polie. Suivant que l'on est urbain ou agreste, policé ou sauvage, triste ou joyeux, jeune ou vieux, malade ou bien portant, on se recueille ou on s'amuse; on se répand ou on se cache. Vous voyez d'ici de quelle paix, de quel bien-être, de quelle liberté jouiront LES INVALIDES DU SANCTUAIRE. Je crois déjà les contempler, par une belle soirée d'octobre, devant un de ces couchers de soleil qui défieraient le pinceau de Claude Lorrain; semblables aux vieillards d'Homère avec l'Evangile de plus; assis ou se promenant sur la terrasse qu'égaient des massifs de dahlias et de chrysanthèmes. Calmes, souriants, l'œil fixé sur le golfe ou perdu dans l'espace, ils aspirent à pleins poumons la santé qui leur revient dans ces clartés, dans ces parfums, dans ces murmures, dans toutes les harmonies de cette vivifiante atmosphère. Si j'osais, je dirais qu'ils s'abandonnent à une illusion délicieuse. Ils croient n'avoir plus qu'un pas à faire pour toucher au seuil du paradis.

Pour qu'ils puissent jouir de ces biens, que faut-il? Ai-je besoin de préciser? Là, comme partout, la réalité se fait sa part. La question d'argent se dresse, comme un de ces poteaux intraitables qui défendent aux promeneurs

d'entrer dans les oasis où leur sourient de loin la flore et la verdure des Alpes-Maritimes. Mais que dis-je ? C'est tout le contraire. Cette question redoutable, loin d'interdire l'accès de l'aimable et pieuse demeure où nous allons loger les INVALIDES DU SANCTUAIRE, nous invite à y arriver en foule et nous prie d'y apporter notre obole. Oui, il faut de l'argent pour acheter, pour construire, pour meubler, pour planter; pour que l'œuvre à ses débuts puisse prospérer, grandir, se développer, à mesure que le succès rendra la clientèle plus nombreuse et les améliorations plus nécessaires. Pourtant, ne vous effrayez pas! L'œuvre est en bonnes mains, et, si je vous demande votre concours avec tant d'ardeur et d'insistance, c'est que vous vous trouverez en bien bonne compagnie. L'établissement, ou, si vous l'aimez mieux, l'hôtel des INVALIDES DU SANCTUAIRE est béni d'avance par l'autorité diocésaine, par le vénérable évêque de Fréjus. Il a pour patronne S. A. R. la comtesse de Caserte, et connaissez-vous rien de plus touchant ? Cette jeune princesse se dévouant au sort de ces vieux prêtres, pendant que son auguste et intrépide époux défend en Espagne la cause du droit, la tradition monarchique, les grandeurs et les poésies du passé! Au-dessous de ce nom consacré par toutes les majestés de la religion, de la naissance, de la vertu et du malheur, s'échelonnent d'autres noms illustres qui signifient piété, grâce, charité, tous les dons de la fortune mis au service de toutes les

variétés de la souffrance. Ces nobles femmes vous tendent leur blanche main ou leur bourse de velours, et, si vous aviez l'honneur de les connaître, vous sauriez qu'un seul de leurs sourires mériterait de changer votre pièce d'argent en billet de banque. Enfin, comme si tout devait se réunir pour vous persuader, vous subjuguer et vous séduire, un des médecins les plus célèbres, les plus populaires de Cannes, l'excellent docteur Buttura, ainsi que plusieurs de ses collègues, a promis son concours gratuit. Heureux pays, où les médecins, pour ne pas se laisser prévenir par le climat, s'empressent de vous guérir pour rien !

Un mot encore, et j'ai fini. On m'a parfois accusé de vanité littéraire ; reproche bien étrange, car l'on n'avait pas eu jusqu'ici un seul exemple d'homme de lettres vaniteux ! Cette fois, du moins, je crois obéir à un sentiment meilleur. Arrivé à l'âge où bien des affections ne sont plus que des souvenirs, où bien des visages aimés sont désormais voilés par la mort, je voudrais me figurer que mes vieilles écritures m'ont créé çà et là des amis, de vrais amis, dont je ne connais pas les noms, mais dont la pensée répond à la mienne. Eh bien, c'est à ceux-là que je m'adresse en faveur de cet autre ami, si bon, si fidèle, si dévoué, M. l'abbé Chaix ! Ces sympathies lointaines dont je les remercie et dont je suis fier, ils ne peuvent mieux me les prouver qu'en venant en aide à cette belle œuvre des INVALIDES DU SANC-

TUAIRE. Pour eux comme pour nous tous, hélas! il ne peut plus être question de bonheur, de joie, de fête, de plaisir. Ces mots ne sont plus français. Les désastres de la France, son abaissement, ses dangers, ses discordes, sont là, toujours là, nous rongeant le cœur comme le vautour de Prométhée; mais telle est la puissance de la charité chrétienne, qu'elle console ceux qui ne peuvent plus se réjouir. Elle fait plus encore; en nous consolant, elle nous relève; en allégeant nos tristesses, elle ranime nos espérances. De vieux prêtres priant pour leurs bienfaiteurs et pour leur patrie! Je vous laisse sur cette douce et pacifique image. L'âme d'un grand pays, vaincu, mais vivace, se révélant dans une pensée généreuse, accueillie et fécondée par les honnêtes gens, n'est-ce pas un gage de réhabilitation et de salut?

II

AUGUSTIN COCHIN[1]

10 janvier 1875.

J'arrive tard, bien tard, pour parler de ce livre. D'éminents critiques, tels que MM. Saint-René Taillandier et J.-J. Weiss, y ont trouvé le sujet de fines et délicates études où le nom d'Augustin Cochin s'associe noblement à l'esprit de concorde dans la politique chrétienne et au réveil du sentiment catholique dans notre malheureux siècle. Et pourtant je croirais, si je m'excusais trop vivement de ce retard, manquer de respect à cette suave mémoire et à l'homme illustre qui s'est fait l'interprète des regrets universels.

Les qualités purement littéraires, alors même qu'elles assurent à un ouvrage la vie et la durée, peuvent n'avoir

1. Par M. le comte de Falloux.

qu'un temps, exiger un jugement ou un éloge immédiat, sous peine, pour leur panégyriste ou leur juge, de laisser échapper le bon moment, de perdre les bénéfices de l'à-propos, de se voir distancer par d'autres œuvres, d'autres épisodes, d'autres personnages, pressés au guichet de la curiosité publique. On vit si vite aujourd'hui ! Il est si difficile d'accaparer et de fixer l'attention de la foule ou de l'élite ! le succès fait si aisément fausse route ! Tant de badauderie se mêle à tant d'ignorance ! De telles erreurs d'optique à de tels motifs d'anxiété et de trouble ! Mais, avec Augustin Cochin et son biographe, quelle différence ! Pour que ce récit d'une existence admirable, toute de vertus, de piété, de dévouement, de patriotisme et de charité, pour que ce tableau d'une grande âme, d'un esprit merveilleusement doué des facultés les plus diverses, perdissent quelque chose de leur intérêt, il faudrait admettre que la vérité dont Augustin Cochin fut l'énergique et attrayant défenseur, la liberté qu'il aima d'une tendresse si sincère et si vraie, la lumière où il vécut comme dans son atmosphère naturelle, la religion à laquelle il rapporta toutes ses pensées, la patrie dont le culte se confondit pour lui avec les plus pures affections de famille, peuvent passer d'une saison à l'autre, subir le contre-coup de nos vicissitudes, s'absorber dans le tumulte de nos ambitions misérables, disparaître avec les brumes de l'automne et les espérances du printemps. Non ! ce serait faire injure à ces légitimes souveraines,

que servit jusqu'à son dernier souffle Augustin Cochin, et auxquelles la Révolution prodigue bien assez d'insultes et d'outrages. J'en appelle aux cœurs déchirés qui gardent, comme le plus précieux des trésors, cette chère image : n'est-elle pas aussi intacte, aussi vivante, que le jour même de la séparation et de l'adieu ? Ne veille-t-elle pas en eux, ainsi que la lampe sous l'albâtre, jusqu'à l'heure de la réunion éternelle ? Et seront-ils tentés de me contredire, si je prétends qu'avec un tel souvenir, un tel livre, et un tel modèle, le retard est encore un hommage ?...

En un temps plus heureux, lorsque j'avais l'honneur et la joie de rencontrer Augustin Cochin, c'était, pour toute la journée, une sensation délicieuse de bien-être, d'apaisement et de fraîcheur. On eût dit une fleur rare que j'aurais touchée en passant et dont le parfum se serait attaché à mes vêtements et à mes mains. Je n'ajouterai pas que je me sentais meilleur, d'abord parce que cette phrase a été vulgarisée par les Joseph Prudhomme de roman et de théâtre, ensuite parce que ce serait une illusion ou un mensonge. Hélas ! je me sentais pire ; je m'humiliais en me comparant à cette perfection charmante qui n'avait pas même les rigueurs et les aspérités de la perfection. Mais cette humiliation n'offrait rien de pénible ; elle se dissipait dans un sourire. On assure que, lorsqu'une femme, — madame Récamier par exemple, — réalise un type de beauté accomplie, les au-

tres femmes n'en sont pas jalouses. Elles consentent à ne se disputer que la seconde place. L'âme d'Augustin Cochin possédait cette beauté suprême qui éveille l'admiration sans exciter l'envie. On oublie, en la regardant, le tort que l'on a de lui ressembler si peu. On est faible, frivole, vindicatif, léger, tiède, vaniteux, hésitant; mais on rachète un moment toutes ces infirmités par la franche émotion que nous cause le spectacle des vertus contraires. On s'élève avec ces privilégiés de l'idéal chrétien que nous voyons si simples, si modestes, si enclins à se faire petits pour se mettre à notre niveau. Ils sont mûrs pour le ciel avant d'avoir rempli ici-bas toute leur tâche. Ils se dépensent sans compter, pour que le nombre et la valeur de leurs œuvres ne se mesurent pas d'après le chiffre de leurs années. Leur prédestination céleste les marque d'un caractère particulier, comme s'ils étaient d'une autre nature et d'une autre race que ceux-là mêmes qui se rapprochent d'eux pour aspirer le même air et essayer des mêmes travaux. Les passions humaines s'inclinent devant eux et les respectent, pareilles à ces lions de l'amphithéâtre qui léchaient les mains des martyrs. Ils ne touchent à la terre que pour y montrer toutes les images du bien. On croit voir sur leur front un rayonnement divin; on croit entendre, quand ils marchent, un bruit d'ailes. Augustin Cochin, comme l'abbé Perreyve, était de ceux à qui on voudrait répéter ce qu'Eudore dit à Cymodocée. « Est-ce que vous n'êtes pas un ange? »

Je parlais de perfection tout à l'heure; j'ai lu, je ne sais où, ce propos insolent, trop commode pour être juste: « Rien de plus ennuyeux que la perfection. » — A ce point de vue, et peut-être aussi dans quelques légères nuances que j'indiquerai en courant comme royaliste sur braise, — Augustin Cochin n'était nullement parfait; car il était le contraire d'un ennuyeux. Spirituel jusqu'au bout des ongles, artiste dans la meilleure acception du mot, épris de toutes les formes du beau qu'il saluait comme la parure du vrai et la transparence du bien, doué de ce goût exquis où se révèlent les délicatesses de la conscience, il eût été le plus merveilleux des dilettanti, s'il n'eût mieux aimé être le plus infatigable des hommes utiles, le plus vaillant des adversaires de l'égoïsme et de l'injustice, le plus persuasif et le plus actif des mandataires de l'industrie moderne et de la charité chrétienne. Je ne citerai qu'un détail que je rencontre dans l'éloquent ouvrage de M. de Falloux, et qui me ramène à mes spécialités — ou à mes manies :

— « Paris, écrit Augustin Cochin en 1867, le lendemain de la distribution des récompenses, Paris est devenu un champ de foire où l'Empereur montre un czar, un sultan, un Bismarck (!!!), un aquarium, un temple égyptien, des chameaux, un sauvage, etc., etc., et le vieux Rossini a imaginé, pour accompagner ces exhibitions sans pareilles, une cantate exécutée par mille musiciens, un orgue,

deux pièces de canon et douze cloches. O Mozart! ô FLUTE ENCHANTÉE! »

O Flûte enchantée! n'y a-t-il pas dans ce cri, dans ce regret adressé à la plus idéale des œuvres du plus exquis des musiciens, un accent de mystérieuse fraternité? Toutes proportions gardées entre le génie, le but, la destinée, l'emploi de facultés analogues, ces deux âmes sont sœurs. L'artiste chrétien, incomparable, qui a trouvé moyen de purifier de son souffle les deux sujets les plus scabreux qu'il y ait au théâtre, — *Don Juan* et le *Mariage de Figaro*, — devait être le compositeur favori de l'homme qui faisait le bien comme l'abeille fait son miel. Au milieu du tapage et de la cohue, tandis que Paris appartient aux machines, au décor, au simulacre, à l'éblouissement, à la foule, au bruit, au cosmopolitisme, aux coups de canon qui précèdent les coups de foudre, tandis que l'insouciante vieillesse de Rossini fait sa partie dans cette bagarre, Augustin Cochin, sans méconnaître les prodiges de l'industrie, les merveilles de cette Exposition où il a joué un grand rôle, s'en détache un instant pour écouter en lui-même l'ineffable mélodie. Il se fait tout à coup un silence dans ces rumeurs. La voix séraphique de la Reine de la Nuit plane dans l'espace, sous un ciel étoilé, loin, bien loin du Champ de Mars et de ses exhibitions colossales; l'art pur a reconnu un des siens; il est vengé des insolents triomphes de la matière.

Ce qu'il y a de remarquable, ce que d'autres ont remarqué avant nous, c'est le tour essentiellement parisien de ce charmant esprit. Oui, ce chrétien digne des grands siècles de l'Eglise était de Paris plus et mieux que le moins respectueux des fils de Voltaire. Il avait pénétré dans le vif et profondément étudié cet enfant terrible des révolutions qui le payait d'ingratitude. Il en connaissait tous les mystères, non pas ceux dont le roman s'empare pour en faire les Mémoires du vice et du crime, les bulletins apocryphes de la cour d'assises et de la préfecture de police, mais les mystères de la pauvreté et du dénûment, qui devenaient, entre ses mains discrètes, les mystères de la charité. Il l'aimait malgré ses fautes et ses folies, malgré cet incroyable mélange de perversité et de bêtise, d'impiété et d'aveuglement, qui devait un jour faire prévaloir contre son nom le nom d'un Jules Ferry. Et comment ne l'eût-il pas aimé? S'il est vrai que nous pardonnons plus difficilement nos propres torts que les offenses subies, ne peut-on pas répliquer, à l'usage des belles âmes, qu'elles s'attachent surtout par les services qu'elles rendent? Elles ont, pour ainsi dire, la reconnaissance de leurs bienfaits. En parcourant ses papiers de famille, plus nobles que des parchemins, Augustin Cochin retrouvait toute une série de grands hommes de bien, intimement unis au cœur du vieux Paris par des fondations pieuses, par des miracles de dévouement, par des traditions de sainteté et d'éloquence, par des trésors

de vertus domestiques, par une foule de fonctions honorifiques, brevets de bonne renommée, par d'admirables exemples continués à travers ce dix-huitième siècle où la haute et intelligente bourgeoisie maintenait intact ce que dissipait follement la noblesse de cour. Ses devanciers lui apparaissaient dans le clair-obscur du sanctuaire, de la municipalité, du palais de justice, du barreau et de la maison paternelle, comme les Montmorency de la charité et de la foi; il avait le droit de dire — ce sont à peu près ses expressions — qu'il aimait les tours de Notre-Dame comme l'humble paysan aime le clocher de son village.

Parisien plus que personne, spirituel autant qu'on peut l'être, conservant dans toutes ses supériorités autant de naturel que d'autres mettent de prétentions dans leur médiocrité, il donnait à la vertu toutes les grâces dont elle croit trop souvent pouvoir ou devoir se passer. Jamais pédant, toujours aimable; relevant par une simplicité délicieuse des qualités et des actes qui lui eussent presque permis de n'être pas simple, il ne détestait ni un mot drôle, ni un écho du boulevard, ni une jolie épigramme, ni même une légère malice, pourvu qu'elle fût sans venin et sans fiel. Il avouait, à propos d'une satire de Laprade, qu'il aimait assez la caricature. Il eût excellé dans toutes les variantes de cet esprit parisien; il eût ciselé ou aiguisé des *mots* aussi bien que les maîtres du genre auxquels on en prête plus qu'ils n'en

trouvent, s'il n'avait été constamment dominé par le sentiment d'une mission plus sérieuse, plus utile et plus haute. Un soir, il était invité, avec Auber, Ambroise Thomas, Gounod, Victor Cousin et Vitet, chez le brave et excellent général de Saint-Yon. On devait jouer un morceau, fort recommandable d'ailleurs, d'un critique musical, qui se révélait compositeur. Dans la journée, avait eu lieu un de ces événements qui en présageaient de plus formidables; un commencement d'émeute et une élection démagogique. Au début de la soirée, l'auteur de la symphonie qu'on allait exécuter, plein de son sujet comme nous le sommes tous en pareil cas, aborde un vieux fantaisiste de ma connaissance, et lui dit d'un air navré : « Eh ! bien, tu sais le grand malheur?... Chevillard est malade !! » — Chevillard était le très-estimable virtuose à qui il réservait la partie de violoncelle. A son tour, le fantaisiste s'approche d'Augustin Cochin qui causait politique avec Léopold de Gaillard, et lui dit d'un ton tragique : « Grand Dieu ! Qu'allons-nous devenir? Chevillard est malade ! » — Chevillard est malade ! Le mot fit le tour du salon; Augustin Cochin en rit de tout son cœur. — Les consciences pures ont le rire facile. Les hommes vraiment supérieurs sont ceux qui se familiarisent le plus volontiers avec cette menue monnaie de l'esprit, comme les vrais grands seigneurs avec les petites gens.

Ces impressions balsamiques, mêlées de tristesse et de

douceur, je les ai recherchées et retrouvées dans le beau livre du comte de Falloux. L'illustre écrivain, on le sait, est passé maître dans ces monographies où le talent ne suffirait pas, où l'âme du défunt inspire le survivant, où une amitié constante, une étroite communauté de sentiments et de croyances, l'habitude de penser et d'agir ensemble, ajoutent encore à l'éloquence naturelle. Le lecteur, en recomposant peu à peu toute une figure, arrive parfois à confondre le sujet avec le récit, le portraitiste avec le modèle. Ce que M. de Falloux avait fait pour madame Swetchine, il l'a fait avec non moins d'émotion, de conviction et de succès pour Augustin Cochin. Des extraits de correspondance admirablement choisis, alternant avec un texte digne de ce qu'il cite et de ce qu'il raconte, voilà, en quelques mots, la physionomie de ces œuvres bienfaisantes et bénies, qui semblent prolonger ce qu'elles retracent et nous restituer ce que nous avons perdu. Tous ceux qui ont connu, aimé, admiré, pleuré Augustin Cochin, le revoient dans ces pages. Comme, dans sa vie trop courte, il a fait preuve de toutes les aptitudes, comme il s'est montré tour à tour économiste de premier ordre, philanthrope chrétien, ardent abolitioniste, conférencier irrésistible, publiciste hors ligne, administrateur sans rival, également propre à féconder la charité, à moraliser l'industrie, à assainir l'atelier, à améliorer l'ouvrier, à réconcilier la matière avec l'esprit, le fait avec l'idée, la tradition avec le progrès, le passé avec

l'avenir, la société nouvelle avec l'Évangile, comme il fut ingénieur, métallurgiste, géologue, orateur, écrivain, maire, candidat, préfet, nous pouvons faire une sorte de triage, choisir, suivant nos prédilections, nos opinions et nos goûts, ce qui, dans cette carrière si pleine, dans ces heures si bien employées, dans cette âme si agréable à Dieu et si utile aux hommes, nous attire davantage.

Pour moi, je ne dissimulerai pas mes préférences. La politique, que j'ai toujours subie sans l'aimer, me répugne et me fait peur, depuis qu'elle m'a traîtreusement donné le contraire de ce qu'elle m'avait promis. Quant aux conflits ou dissentiments entre catholiques, ils m'attristent tellement et je les comprends si mal, que je me livre à de prodigieux efforts d'imagination pour me figurer que *ce n'est pas arrivé*. Ce qui m'émeut, ce qui me ravit, ce qui me transporte chez Augustin Cochin, c'est ce type si original d'*enfant du siècle*, dont la confession, s'il l'avait écrite, serait aussi vraie que celle d'Alfred de Musset, tout en nous disant exactement le contraire; qui oppose une vérité à chaque illusion, une espérance à chaque mécompte, une vertu à chaque désordre, une croyance à chaque doute, une bonne œuvre à chaque misère, un sourire à chaque sanglot, une tendresse à chaque passion du malheureux poëte; enfant du siècle, qui est tout à fait du siècle sans se laisser atteindre par une seule de ses souillures, qui lui prend ce qu'il a de bon, son industrie, sa science, son activité, ses décou-

vertes, et qui les lui rend purifiées, affermies, apaisées, adoucies, vivifiées, baptisées par l'esprit chrétien.

Ce que je ne me lasse pas d'aimer et d'admirer, c'est ce jeune homme si ardemment dévoué à son pays, bêtement écarté de la vie publique par le suffrage universel, qui, *pour tromper sa faim*, — c'est son mot, — accepte des travaux industriels, y déploie de merveilleuses aptitudes, étonne les gens du métier en les secondant et les égalant, joue avec le fer, la houille, le minerai, le cristal et le verre, comme Planté avec les touches de son piano, répand sur ces détails arides un charme de bonne humeur, de piété souriante et d'honnête joie, et mène si bien ses magnifiques conquêtes que, songeant aux élections parisiennes, nous sommes tentés de regarder les machines comme plus spirituelles que les hommes. C'est ce modeste héros de charité, qui ne compte jamais avec Dieu ni avec les pauvres, dont la main gauche ignore les bienfaits de sa main droite, qui donne un cœur et une âme à l'aumône, que l'ingratitude ne décourage pas, et qui, lorsqu'on le surprend en flagrant délit de bienfaisance, s'écrie : « Autant de perdu pour le ciel ! » — C'est l'*épistolier* qui, dans ce genre si difficile par sa facilité même, où le naturel doit passer avant tout, parcourt avec un égal bonheur toutes les gammes : émouvant et pathétique lorsqu'il raconte le départ funèbre de Berryer pour Augerville, ses adieux au célèbre rez-de-chaussée de la rue Neuve-des-Petits-Champs, ou bien

lorsqu'il retrace une journée de l'illustre orateur, averti déjà et illuminé par les approches de la mort ; observateur étonnant de sagacité, de profondeur et de finesse, lorsqu'il décrit les solennités de l'Exposition universelle avec leur mélange d'éblouissement et de malaise, de pompe officielle et de pressentiments sinistres ; étincelant de verve, de gaieté, d'*humour* agréablement satirique, lorsqu'il rend compte à madame la comtesse Benoist-d'Azy, sa belle-mère, d'une scène d'inauguration de chemin de fer en Bretagne, où il a été le très-involontaire *partner* d'une nièce de Napoléon, et où les courtisans, les toasts et les harangues se sont chargés de la partie comique ; paysagiste inconscient quand il rencontre un site pittoresque ou sauvage ; attendrissant, entraînant, lorsqu'il parle de la prise d'habit de mademoiselle Catherine de Montalembert ; page bénie que l'on ne peut lire sans verser des larmes et qui soutient la comparaison avec le sublime chapitre de l'*Armée du sacrifice*, dans les *Moines d'Occident*.

C'est enfin le *patriote* — sanctifions ce mot tant de fois profané ! — le patriote qui, à l'heure des désastres et du danger, se donne tout entier, lui, ses enfants, son bien, sa santé, son repos, sa vie, pour le salut de la patrie menacée ; qui se passionne pour la défense de *son* Paris où il s'enferme et mange stoïquement son filet de cheval ; où il est de ceux qui auraient mérité d'obtenir grâce pour les folies et les crimes des hommes du 4 septembre ; où

il ne cesse d'élever vers Dieu ses mains pures et son cœur intrépide, en le priant d'épargner Paris et la France ; si énergique, si calme, si résolu, si dévoué, si simple, si chrétien, que, pour ne pas trop s'étonner des inexorables sévérités de la Providence, nous devons songer à la France républicaine, garibaldienne et gambettiste, à la France de Rochefort, de Flourens, de Delescluze, de Duportal, d'Esquiros et de Challemel-Lacour, envenimant par la guerre au bon Dieu la victoire des Prussiens.

S'il faut absolument que la politique montre sa face blême et ses griffes félines à travers les doux souvenirs de cette admirable vie, je m'en tirerai en ne reconnaissant à Augustin Cochin d'autres ennemis, d'autres adversaires— pouvait-il avoir des ennemis ? — que les électeurs du citoyen Jules Ferry ; d'autre faiblesse que d'avoir peut-être un peu trop penché vers le parti libéral auquel il prêtait généreusement ses vertus, sa bonne foi, et qui ne les lui aurait jamais rendues ; d'avoir peut-être considéré la neutralité politique comme un moyen de mieux servir son pays ; d'autre malheur que d'avoir été un moment appelé « *un Thiers catholique.* » — Gardons-nous de ces assimilations qui auraient commencé par un éloge et finiraient par une injure. Il y a autre chose dans l'homme,—surtout chez les hommes de cette valeur, — que la variété des connaissances, la séduction de l'esprit, le terre-à-terre et le pot-au-feu de l'intelligence. Il y a la conscience, les fa-

cultés d'abnégation et de dévouement, les vertus chrétiennes, la résolution de tout souffrir plutôt que de se préférer à sa patrie; il y a, en un mot, l'âme. Or, ces deux âmes n'ont jamais habité le même étage, vécu de la même atmosphère. Dans ces régions supérieures, toutes les similitudes deviennent des contrastes. En 1849, pendant cette trompeuse lune de miel qui nous donna la liberté d'enseignement, Augustin Cochin a pu être surnommé un Thiers catholique. Aujourd'hui, je l'appellerais volontiers: Un catholique, à qui il eût suffi de vivre un an de plus pour dire à M. Thiers: « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? »

III

L. VITET[1]

17 janvier 1875.

De toutes les différences qui existent entre les temps heureux et le nôtre, voici, selon moi, la plus fatale. Ceux-là servent d'auxiliaires ou de guides à leurs hommes d'élite; ils tracent d'avance et ils éclairent leur route; ils fécondent et complètent leur œuvre; ils placent leurs qualités sous leur vrai jour, et y ajoutent cette perfection qui résulte de l'harmonie des détails avec l'ensemble; pour rendre tout ce que l'on attend de leur génie ou de leur vertu, les hommes dont je parle n'ont qu'à regarder droit devant eux, à s'imprégner de l'atmosphère qui les assainit et les fortifie, à personnifier avec éclat les idées et les sentiments de leurs contemporains. Plus cet accord

1. Études philosophiques et littéraires,

est complet, plus ils multiplient leurs titres à la reconnaissance publique et aux hommages de l'histoire. Bientôt, grâce à ce précieux échange, on en vient à ignorer si c'est leur époque qui les fait grands ou si ce sont eux qui concourent à la grandeur de leur époque.

Notre siècle, au contraire, aura offert ce caractère particulier, que de funestes influences, une sorte de *mal'aria* intellectuelle, morale et politique, une série de malentendus entre l'ordre et le désordre, entre l'autorité et l'anarchie, auront sans cesse entravé, paralysé, désorienté, égaré les meilleurs esprits et les âmes les plus droites; que de perpétuels contre-sens, créés tantôt par l'abus de la force brutale, tantôt par les mensonges de la révolution, tantôt par les méfiances de la liberté, auront fait parler et agir les sages comme les fous, les bons comme les méchants, les conservateurs comme les factieux, les Cicérons comme les Catilinas, ceux qui pouvaient nous sauver comme ceux qui voulaient nous perdre. Etrange Babel, où la confusion des langues aboutit non pas à laisser inachevée la tour qui défiait le ciel, mais à détruire les remparts qui protégeaient le monde !

Il y a dix-huit mois, quand la mort de M. Vitet vint se joindre à tous nos sujets de tristesse, nous essayâmes de payer notre tribut à la mémoire de cet homme de bien, de cet écrivain distingué, de ce dilettante supérieur. Certes, nous ne rétractons pas un seul de nos légitimes et respectueux éloges ; et cependant, lui aussi, le type de sa-

gesse et de droiture, il va me fournir une nouvelle preuve de ce funeste antagonisme entre une époque mauvaise et une belle intelligence ; de cet incroyable ravage qu'exerce sur les facultés les plus saines un air tour à tour vicié par le Césarisme et la Révolution, ou, en d'autres termes, par une dictature d'expédient odieuse à l'aristocratie libérale, et par une orgie populaire empruntant le masque du patriotisme.

Sous le titre d'*Etudes philosophiques et littéraires*, on vient de publier les derniers écrits de M. Vitet. Assurément, le bon sens, la vérité, la religion, la morale, le style académique ramené à ses conditions les meilleures, trouveront dans la plupart de ces pages de magnifiques indemnités. On relira avec un vif plaisir les charmantes et excellentes réponses aux discours de réception de M. Octave Feuillet et du Père Gratry. On n'aura nulle envie de sourire en voyant, d'une part, M. Guizot, dans une éloquente notice, comparable, hélas ! à un testament, raconter la vie, étudier les œuvres et vanter les mérites de M. Vitet, et, de l'autre, M. Vitet, catholique sincère, se faire avec infiniment de tact, de discernement et de mesure, le trait d'union entre ses lecteurs et les *Méditations chrétiennes* de l'illustre protestant. Néanmoins, les éditeurs, les héritiers et les amis du regrettable académicien ne sauraient se le dissimuler : ces nobles et religieuses pages sur la *Science et la Foi*, sur l'*Etat actuel du christianisme en France*, sur *le*

Christianisme et la Société, n'obtiendront qu'un succès d'estime. L'attention se fixera sur les sept lettres écrites pendant le siége de Paris. Ici, je l'avoue, je me demande si je rêve ou si je veille, si les mots de la langue française ont changé de sens, si le volume que j'ai sous les yeux porte le millésime de 1874, et si c'est bien sérieusement que M. Guizot, cette grande et sereine victime du chauvinisme et de la démagogie parisienne, a pu commencer ainsi sa notice : « Il y a quatre ans à peine, pen» dant quatre mois, du 15 octobre 1870 au 31 janvier » 1871, la *Revue des deux-Mondes* a publié sept lettres » adressant d'ardents appels au patriotisme parisien, pour » l'exhorter à supporter, à braver les périls et les souf» frances du siége prussien, etc., etc. »

Que M. Vitet ait écrit ces lettres, quinzaine par quinzaine, au milieu des obscurités et des fièvres de la lutte, dans l'ignorance de tout ce qui se passait au dehors et du surcroît de malheurs que produirait l'inutile prolongation de la résistance, rien de plus honorable. Et pourtant, dès cette époque néfaste, que d'objections on aurait pu lui opposer ? S'il plaisait à l'orgueil parisien de se désintéresser de la France et de croire tout sauvé parce qu'il acceptait le blocus, cette illusion pouvait-elle donner le change aux esprits justes ? Un observateur aussi pénétrant que M. Vitet avait-il pu ne pas démêler, dès le 4 septembre, — que dis-je? dès la déclaration de guerre et l'explosion des *Marseillaises*, tout ce qui s'ajoutait de révolution-

naire, d'agressif, de destructeur, de séditieux, de désordonné à cette prétendue défense nationale, à ce patriotisme de la ville et des faubourgs? N'avait-il pas compris que, parmi ceux qui s'étaient passionnés pour la guerre, neuf individus sur dix ne la voulaient que comme moyen de renversement, et que, parmi ceux qui s'obstinaient à la prolonger, quinze *patriotes* sur vingt n'y cherchaient que la durée de leur bon plaisir et de leur règne? Si hermétique que fût la clôture prussienne, si absolue que pût être la séparation entre Paris et les provinces, M. Vitet, à l'Institut, au bureau de la *Revue*, à l'état-major du général Trochu, partout où s'abattait un pigeon messager, n'était-il pas en mesure de connaître, lui, profondément chrétien, le caractère d'athéisme sauvage, d'impiété grossière et pillarde, de complicité garibaldienne, qu'avaient offert, sur presque tous les points de la France, la Révolution du 4 septembre et ses suites? Pouvait-il ignorer, lui, si franchement humain, lui, le contraire d'un sabreur, d'un bourreau de chair à canon, que chaque semaine du siége augmentait le chiffre des départements envahis, des villages incendiés, des familles jetées hors de leur foyer sans pain et sans asile? La gloriole parisienne devait-elle prévaloir à ses yeux contre ces misères effroyables, les souffrances de ces conscrits et de ces mobiles, l'horreur de ces déroutes, les angoisses et les sanglots de ces mères? Lui, homme du centre droit et même de la droite, lui qui avait

passé par l'épreuve décisive de 1848 et qui avait vu à l'œuvre le parti républicain, pouvait-il prendre au sérieux les Crémieux, les Glais-Bizoin, les Arago, les Jules Favre? Pouvait-il croire un moment, avec M. Gambetta, que les pauvres recrues arrachées à l'atelier et à la charrue réussiraient là où avaient échoué les armées régulières, que la prépondérance de l'élément civil sur le militaire changerait les défaites en victoires, que les Pelletan, les Ferry, les Spuller, les Ernest Picard, répareraient des désastres que n'avaient pu conjurer les Canrobert, les Douay, les Bourbaki et les Mac-Mahon?

Eh bien! j'efface d'un trait toutes ces objections et toutes celles, en bien plus grand nombre, qui me viennent à l'esprit, si nous nous plaçons en idée au point de vue de M. Vitet, le 15 octobre 1870, date de sa première lettre, c'est-à-dire avant la capitulation de Bazaine, avant l'insurrection du 31, avant l'insuccès des premières sorties, lorsque l'on n'avait pas encore des preuves de l'incapacité vantarde de M. Gambetta, de ses perpétuels mensonges, des progrès de l'invasion en province, de l'installation triomphale du drapeau rouge à Lyon et dans plusieurs autres grandes villes. Mais plus tard? Le 15 novembre? le 1er décembre? le 1er janvier? C'est à n'y pas croire. Voilà un homme sensé qui résiste à l'évidence; voilà un *libéral*, un partisan éclairé et modéré de la politique au grand jour, qui se réjouit que la France ne soit pas consultée, que les élections générales soient

renvoyées aux calendes gambettistes, qu'il soit interdit à un pays écrasé par ses ennemis du dehors, dilapidé par ses dictateurs du dedans, meurtri, exténué, agonisant, déchiré, d'intervenir enfin dans la question suprême de guerre ou de paix, de vie ou de mort! Voilà un penseur chrétien, un des hommes rares qui ont su, de notre temps, réconcilier la raison avec la foi, le voilà assez aveuglé pour se figurer que notre expiation va finir avec l'Empire, que le courroux céleste, impitoyable contre Emile Ollivier, Palikao et La Tour d'Auvergne, doit être désarmé par les vertus évangéliques des héros de la défense nationale, des Brutus de Belleville, des préfets de Lyon, de Toulouse et de Marseille!

Ce *faux départ*, comme disent les sportsmen, a amené, sous cette plume jadis infaillible, d'inconcevables écarts d'idées et de langage. J'ouvre au hasard les cent pages qui forment le total de ces lettres sur le siége de Paris; bien des passages ressemblent à de véritables gageures. Le 15 janvier, il n'y avait plus de ressources, plus d'espoir, plus de pain. Les émeutiers du 31 octobre, redevenus des personnages, préludaient à la Commune par leurs journaux, leurs discours et leurs révoltes. Les gardes nationaux, dont l'héroïsme était coté à trente sous par jour, se grisaient faute de pouvoir manger. On savait à quoi s'en tenir sur l'inutilité des sorties. En province, la débâcle devenait chaque matin plus effrayante. A Paris, les femmes, les enfants, les petits rentiers, les

pauvres gens, condamnés à un affreux régime de privations et d'aliments malsains, contractaient des maladies dont les ravages — je le tiens d'un de nos plus célèbres médecins, — se sont prolongés jusqu'à l'hiver de 1873. Nos armées, équipées, vêtues et approvisionnées par la probité républicaine, succombaient avant d'être vaincues, périssaient avant d'être mortes; leurs chefs, Chanzy, Faidherbe, Bourbaki, se brisaient contre l'impossible, et, s'il leur restait encore quelques chances, elles étaient anéanties par les stratégistes du café de Madrid, devenus les maîtres de la France. Voilà le sommaire de la situation, et, si vous songez à la suite, vous reconnaîtrez que je l'adoucis au lieu de l'assombrir. Voici le commentaire optimiste de M. Vitet : « La muraille est encore bien » épaisse entre la France et nous; mais il s'y fait comme » d'*heureuses fissures*. Nous discernons les positions, le » nombre, la marche de nos armées (il n'y en avait plus), » l'ardeur de nos populations (elles allaient la prouver le » 8 février), les faux calculs, les mécomptes de l'ennemi » » (chaque jour assurait sa victoire et aggravait notre chute).

Plus loin, l'auteur évoque le souvenir de 1814; date libératrice, date de salut et d'espérance, si on la compare à cette horrible fin de janvier 1871, où la liberté, la gloire, la paix, l'avenir, le présent, la concorde, la politique, les finances, n'ont pas eu une lueur, une consolation, une indemnité. Le croiriez-vous? Cette comparaison lui semble devoir tourner tout entière à l'avantage

de 1871. « — Qu'on ne nous parle pas, dit-il, de 1814. » qu'on ne nous dise pas que, dans notre France, la » chute de la capitale entraîne du même coup la soumis- » sion du pays. (!!) Non, 1871 ne ressemblera pas à 1814, » d'abord, parce que Paris ne sera pas pris, et que, fût- » il pris, la guerre, loin de s'éteindre, n'en serait que » plus acharnée. » — Encore une fois, on croit rêver!

M. Vitet, ne pouvant, malgré son aveuglement volontaire, nier ces calamités inouïes qui rappellent les cités maudites, se décide à faire çà et là de l'histoire providentielle. — « La colère de Dieu nous a frappés; sa jus- » tice nous relèvera... La Providence ne peut pas per- » mettre cela... » — Hélas! elle en a permis bien d'autres.

Eh bien! voyez à quelles contradictions peut arriver un esprit supérieur, du moment qu'il préfère ses illusions à la vérité! M. Guizot, dans sa notice, cite complaisamment les lignes suivantes, extraites d'une lettre de M. Vitet sur le pèlerinage de Lourdes : « Je ne pouvais me dé- » fendre d'une grande tristesse; notre pays n'est donc » qu'un grand enfant en religion comme en politique; » je pensais à cette poignée d'évêques luttant pour la » vraie foi, et je me disais que la foule complaisante qui » les opprime (?) est bien la fidèle image de ces popula- » tions crédules, obéissantes *et à moitié païennes au* » *fond.* » Ainsi, le même homme trouve extraordinaire que Dieu ne prenne pas parti pour la république de

M. Gambetta et de M. Jules Ferry, — en attendant celle de Raoul Rigault et de Delescluze ; et il oppose un scepticisme, sympathique et respectueux, j'en conviens, mais évident, à l'idée que de pauvres malades, des affligés, des femmes, des sœurs, des mères, purifiées et affermies par une foi robuste, peuvent être plus facilement exaucées en invoquant la sainte Vierge que des athées, des journalistes, des charlatans et des tribuns, en invoquant le Dieu des armées !

Mais tous ces paradoxes, que je pourrais multiplier à l'infini et que chaque lendemain s'empressait de démentir, sont des vérités dignes de M. de la Palisse, si on les compare au début de la cinquième lettre, celle que l'auteur date du 31 décembre 1870. Ces deux pages me consternent d'autant plus qu'elles ont fourni aux bonapartistes une arme contre la mémoire de M. Vitet, qu'elles leur donnent presque raison, et que, à ne consulter que l'apparence, elles rangent cet homme éminent et excellent, si souvent accepté par nous comme un mentor et un modèle, dans le parti, non-seulement des *outranciers*, mais des gens enclins à se consoler de nos désastres par la chute de l'Empire. — « Malgré toutes mes raisons d'écouter ma rancune, j'hésite à la maudire, cette désastreuse année, et j'entrevois un temps où, au milieu de nos tristesses, tout compte fait, tout bien pesé, nous la bénirons... Et d'abord, n'a-t-elle pas vu tomber l'Empire ? Que de choses dans ce peu de mots !... » N'allons pas

plus loin; c'est le cas de se voiler la face, et de voiler ce témoignage d'un accès de folie au milieu de tant d'années de sagesse. C'est déjà trop qu'il y ait eu une saison, un jour, une heure, où M. Vitet n'ait différé que par la générosité des intentions et la noblesse du langage, des radicaux qui s'obstinent à célébrer l'anniversaire du 4 septembre comme un jour de fête ; où le citoyen Jean-Pierre-André, qui écrivait dans son journal communard : « HEUREUSEMENT, l'Empire fut vaincu et renversé à Sedan, » — aurait pu prendre ces lignes pour épigraphe ou pour pièces justificatives!

Un malheur n'arrive jamais seul. Quand l'idée rompt avec le bon sens, il est rare que le style ne se brouille pas avec la correction et l'élégance. Tous ceux qui ont admiré comme nous la belle et limpide prose de M. Vitet, tous ceux qui l'ont vu et entendu donner aux académiciens récipiendaires et à leur brillant auditoire des leçons et des exemples pleins d'autorité et de charme, auront peine à le reconnaître dans les phrases telles que celles-ci : « Serait-ce donc *concevoir* un espoir chimérique que » de *voir* dans le touchant concours des Français de tout » rang, de toute condition, sans acception de parti ni de » naissance, *pour* travailler au salut commun, *dans* les » sacrifices de *tout* genre *qui* de *tous* les côtés s'accom- » plissent aujourd'hui, une sorte d'effacement de deux » dates sinistres (1814 et 1815), remplacées par une autre » *que* tout le monde avouera, et *comme* un gage de ré-

» conciliation *d'où peut dépendre* la vraie résurrection
» de la France, *et qui peut* lui promettre, après le jour
» de la délivrance, un lendemain prospère, pacifique et
» glorieux. »

Ceci est du 15 janvier 1871. Réponse : Douze jours après, la capitulation ; deux mois après, la Commune ; quatre mois après, le massacre des otages et l'incendie de Paris ; depuis lors et avec des échéances indéfinies, la HAINE, une *Haine,* hélas ! plus vivace que celle de M. Sardou, une *Haine* dont les représentations ne sont probablement pas épuisées.

Si nous avons cru devoir protester contre cette partie du livre de M. Vitet, c'est que deux idées générales et d'un intérêt toujours nouveau se rattachent à ces appréciations personnelles.

Premièrement, de quel droit persisterions-nous à combattre les hommes du 4 septembre, à demander à M. Gambetta et à ses acolytes compte de leurs coupables folies, à les accuser d'avoir, par leur ambition, leur orgueil, leur présomption, leur ineptie, par leurs appels à l'indiscipline, par la friponnerie de leurs agents et enfin par la prolongation insensée de la guerre, centuplé les malheurs de la France, s'ils peuvent nous répondre par la voix de M. Vitet ? De quel droit pouvons-nous faire de notre réquisitoire et des nouveaux documents désormais acquis à l'histoire, un moyen de neutraliser l'influence de ces destructeurs sans foi, de ces démolisseurs sans

conscience, de ces corrupteurs sans génie, de réfuter leurs exécrables doctrines, de retarder leur triomphe, de leur disputer leur proie, s'ils peuvent placer la douce et sérieuse figure de M. Vitet, en guise d'*illustration*, à la première page de leurs dérisoires campagnes? Etonnant contraste! A la même époque, presque jour pour jour, madame Sand, la reine du sophisme, écrivait son *Journal d'un voyageur pendant la guerre*. Telle était l'irrésistible puissance de la vérité, qu'elle disait de M. Gambetta ce que nous en pensons, et que nous trouvions dans son livre un argument de plus contre l'organisateur de la défaite. Aujourd'hui il trouverait contre nous un argument dans les *Lettres sur le siége de Paris*. Armés par George Sand! désarmés par M. Vitet! Ces deux noms, ainsi rapprochés ou opposés, en disent plus que tous les commentaires.

Secondement, — et ceci touche encore de plus près à la grande cause de l'humanité, — si le sentiment, d'ailleurs respectable, qui domine ces *Lettres* était accepté comme vrai, si nous consentions à dire, avec l'auteur, que cette résistance follement prolongée a sauvé la France du déshonneur; que le plus grand de tous les malheurs, le plus effrayant de tous les périls, la plus lourde de toutes les hontes, c'eût été la conclusion de la paix entre le désastre de Sedan et l'insurrection du 31 octobre, autant vaudrait reculer de douze ou quinze siècles et remonter aux époques de barbarie. Il serait avéré que lorsque

deux nations rivales et à peu près d'égale force se déclarent la guerre, cette guerre ne peut finir que par l'extermination ou l'opprobre de l'une d'elles. L'Autriche se serait déshonorée deux fois en dix ans pour avoir traité de la paix immédiatement après Solferino et après Sadowa. La Russie se serait avilie pour avoir mis bas les armes après la chute de Sébastopol. On en viendrait à penser que la France, décimée, rançonnée et démembrée, occupe aujourd'hui une meilleure situation en Europe que si elle n'avait eu à payer qu'un milliard, si elle n'avait perdu que deux ou trois places fortes, si ses armées n'avaient pas été anéanties, si le tiers de son territoire n'avait été jonché de ruines et de cadavres, si, pendant un horrible hiver, la neige n'avait servi de linceul à ses plus intrépides enfants. Et c'est pour arriver à ces conclusions sauvages, à ce dogme monstrueux, que l'industrie a fait ses prodiges, que les coryphées du libéralisme ont prêché la sainte alliance des peuples, que des évêques, des pasteurs, des savants, des philosophes, des hommes de bien, des amis de M. Vitet, ont créé le parti et réuni le Congrès de la paix !

Je n'ai pas tout dit, et pourtant il faut finir. Publiées dans un moment de vertige où l'illusion était une nécessité de la défense, ces lettres avaient, *malgré tout*, produit un bon effet. Il fallait les laisser dans la collection de la *Revue des Deux-Mondes*. Les réimprimer au bout de quatre ans, c'est une cruauté à triple détente contre

la mémoire de l'écrivain, contre les hommes qui tiennent à honneur de maudire le 4 septembre et contre tous ceux qui, en relisant ces pages, compareront cet optimisme à l'épouvantable réalité. Mais il est une pensée plus cruelle encore, un regret plus poignant. Quels ravages avait donc exercés, quelles haines avait soulevées le Césarisme, pour que les esprits les plus judicieux, les âmes les plus hautes, trouvassent tout naturel de changer de gouvernement en face de l'ennemi vainqueur, pour que le bonheur d'en avoir changé les consolât de toutes les calamités? Supposez un état régulier, une monarchie héréditaire, légitime, intimement liée aux origines et aux destinées d'un pays. Une défaite resserre le lien au lieu de le rompre ; la paix, promptement conclue, est un bienfait au lieu d'être une honte ; la nation, moins écrasée, plus intacte, garde plus de forces pour l'avenir. La revanche, préparée de concert entre le souverain et son peuple, est plus prochaine et plus probable ; et jamais, jamais il ne vient à l'esprit d'un bon citoyen, d'un sujet fidèle, d'un conservateur éloquent, d'un homme éminent et excellent, de préférer ce qui devait tout perdre à ce qui pouvait tout réparer.

IV

M. JULES LACROIX[1]

24 janvier 1875.

On pourrait croire, au premier abord, que les trois volumes de M. Jules Lacroix sont du ressort de la critique dramatique, puisqu'ils ne contiennent que des pièces de théâtre. On se tromperait, ou du moins il y a là une nuance dont j'ai le droit de profiter.

Tous ces ouvrages, originaux ou excellemment traduits de Sophocle et de Shakspeare, auraient dû rester au répertoire ; et pourtant des circonstances fort indépendantes du mérite du poëte les ont rayés de l'affiche. Les acteurs, encore doués du grand souffle tragique, capables de personnifier avec éclat Œdipe et César, Brutus et le roi Lear, Antoine et Silius, sont morts ou ont disparu.

1. Théâtre,

Impossible de songer, après mademoiselle Rachel, à faire jouer par une tragédienne quelconque le double rôle de Valéria et de Lysisca. Ajoutez à ce triste témoignage de la fuite des années la royauté absolue de l'opérette dont un de nos auteurs à la mode vient de faire la dure expérience ; l'indifférence toujours croissante du public pour toute tentative sérieusement littéraire ; vous comprendrez, premièrement, que pas un directeur de théâtre n'ait envie d'opposer Œdipe à *Giroflé-Girofla*, et Macbeth à *Madame l'Archiduc ;* secondement, que M. Jules Lacroix ait voulu en appeler du spectateur au lecteur et de la critique des pièces à la critique des livres. Celle-ci doit l'accueillir avec d'autant plus d'empressement que c'est pour être resté trop fidèle aux meilleurs souvenirs de l'âge d'or du *romantisme*, pour avoir constamment demandé ses inspirations aux sources les plus hautes et les plus pures, que M. Jules Lacroix est devenu le héros des succès d'estime. Ce n'est pas là son seul titre à nos sympathies. Il en a un autre que je vais essayer d'indiquer sans y entendre malice.

Que c'est beau, mais que c'est nuisible, d'être le contraire d'un intrigant ! On entre, tête levée, dans la vie littéraire ; dès le début, on se sent irrésistiblement attiré vers les chefs-d'œuvre de la pensée humaine. On se familiarise avec Homère, Eschyle, Sophocle, Virgile, Dante, Shakspeare, comme un serviteur dévoué avec des maîtres indulgents et bons. Peu à peu le contact du génie absorbe

les intelligences dignes de le comprendre, et les dégoûte de tout ce qui n'est pas l'idéal et le Beau. De même que les âmes possédées de la vocation du sacerdoce et du sacrifice prennent en pitié les biens de ce monde, de même ces mystiques, ces prédestinés, ces *appelés* de l'Art pur, dédaignent les vulgaires calculs et les vaniteuses jouissances. Enfermés dans leurs voluptés austères, martyrs volontaires de l'admiration, ils ne s'inquiètent plus de savoir si elle les paiera de ce qu'elle leur inspire, et si le public consentira à les suivre jusqu'au temple et à l'autel de leur dieu. Il leur suffit de vivre avec leur trésor, et peut-être craindraient-ils de le profaner en l'exploitant. Lorsqu'ils sont forcés de se remettre en communication avec les hommes, lorsqu'ils pèsent ce que la société leur offre en échange de leurs efforts pour l'initier aux merveilles de leurs modèles, ils sont aussitôt frappés du contraste de tout ce qu'elle a de petit avec tout ce qu'ils ont de grand. Peu leur importe qu'elle les récompense ou les oublie ; ils savent qu'une heure passée avec leurs amis immortels les indemnisera au centuple de leurs déceptions éphémères. Ils se désintéressent de leur succès pour être tout entiers à leur culte. S'il faut, pour réussir, se mêler à la foule, hanter les salons, flatter les coteries, s'incliner devant les élus de la puissance et de la fortune, avoir l'air de se passionner pour les frivolités mondaines, ils se replieront sur eux-mêmes plutôt que de descendre de si haut pour arriver si bas. Ils aimeront

mieux se cloîtrer que se prodiguer. Il leur plaira de rester solitaires ou d'être traités de sauvages plutôt que de se faire courtisans. Si on leur dit qu'avec cette méthode ils ne parviendront à rien, ils répondront fièrement que l'on ne peut pas causer le matin avec Sophocle et le soir avec Vadius ; que le billon est inutile quand on a le lingot d'or et que l'on peut se passer du strass quand on a le diamant.

Oui ; mais, pendant ce temps, les hommes d'esprit, d'intrigue et de ressource adoptent un procédé diamétralement contraire. Ils ne s'attardent pas sur les cimes, dont l'air est trop vif pour leurs poumons ; ils ont soin de ne pas perdre à converser avec les morts le temps qu'ils peuvent employer à se faufiler parmi les vivants. Ils possèdent une modique somme de talent qui, placée au taux légal, ne leur rapporterait pas de quoi faire figure. Il s'agit d'en tirer parti. Pareils à ces petits capitalistes qui habitent les environs des halles et qui s'arrangent avec les marchandes au détail pour que chaque écu de cinq francs leur rende cinq sous par jour, nos minces économistes d'idées croiraient manquer à leurs devoirs si chacune de leurs journées n'était également productive. Leur examen de conscience serait incomplet et ils ne dormiraient pas tranquilles, s'ils ne s'étaient demandé, en rentrant, ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont dit pour se rapprocher du but. Plus capables d'éviter une faute que de savourer un chef-d'œuvre, ils préfèrent un ennui qui leur

est compté à un amusement dont il ne reste rien. Ce sont les utilitaires du beau. Ils savent qu'il y a des moments où une démarche peut les servir mieux qu'un livre. Ils ne sont pas sûrs que le *Roi Lear*, de Shakspeare, soit supérieur au *Bertrand et Raton*, de M. Scribe; mais ils connaissent par le menu le mercredi de la douairière, le catharre de l'académicien, la manie du personnage influent, les rapports intimes de la cravate blanche avec la littérature, l'heure précise des enterrements et des mariages où il convient d'être vu, les cérémonies dont le personnel figurera le lendemain dans les journaux, les salons où il est de bon goût d'applaudir M. Viennet, la limite exacte où la littérature risquerait, en appuyant à gauche, de pencher vers la Bohême. Ils font plus pour leur situation que pour leur célébrité, et peu leur importe que le public les ignore pourvu que leur coterie les soutienne. Pris en bloc, jugé du dehors, leur œuvre est peu de chose, et demeure parfois invisible à l'œil nu; mais leur conduite est un prodige de savoir-faire, de prudence, de patience, d'ingéniosité pratique. Ils ont, pour construire, l'imperceptible aptitude que les termites ont pour saper. Point de coup d'éclat; ce n'est bon qu'à créer des envieux et à déranger les habitudes; mais l'art d'avancer lentement, sûrement, pas à pas, mètre par mètre; ils approchent, ils arrivent, ils sont arrivés, et M. Jules Lacroix reste dans la pénombre, avec ces vieux inutiles qu'on appelle Horace et Juvénal, Virgile et Perse,

Sophocle et Shakspeare... Je le crois bien ! il attend que Villemain et Jules Janin soient morts pour leur dédier ses drames !

Vous savez ce que contiennent ces trois volumes; trois traductions en vers : *Œdipe-Roi*, *Macbeth* et le *Roi Lear*, et trois pièces originales : le *Testament de César*, *Valeria* et la *Jeunesse de Louis XI*. Il m'est impossible, on le comprend, d'étudier en détail et d'analyser ces six grands ouvrages ; mes impressions de lecture suffiront à notre causerie.

Ce qui a nui peut-être à M. Jules Lacroix, c'est qu'il n'a pas eu, dans la littérature nouvelle, un rôle bien déterminé. Alfred de Vigny, quand il a traduit *Othello*, Alexandre Dumas, quand il a fait jouer par Rouvière sa traduction d'*Hamlet*, inauguraient ou continuaient leur œuvre de révolutionnaires. Ponsard, lorsqu'il profitait de la réaction amenée par une tragédienne incomparable et par les faillites du romantisme au théâtre, répondait tout à la fois à l'idée du moment et à ce vieux fond de résistance que la société polie, l'université, les normaliens, les gens en place et les grands parents n'avaient cessé d'opposer, depuis 1829, aux dramatiques hardiesses des novateurs en titre. Rien de pareil dans le répertoire de M. Jules Lacroix. Lisez, l'une après l'autre, les deux magnifiques traductions d'*Œdipe* et du *Roi Lear;* vous en viendrez à cette conclusion singulière; que, dans la querelle des *classiques* et des *romantiques*, — pour par-

ler un langage archaïque, — comme dans beaucoup d'autres querelles, on s'exagérait en sens contraire, au lieu de remarquer un petit détail qui aurait pu nous mettre d'accord. Sophocle, dans son *Œdipe*, — et que serait-ce si nous parlions d'Eschyle ? — est bien plus voisin de Shakspeare que de Racine. Ainsi, on se battait à outrance, et on commençait par se tromper sur la vraie physionomie du champ de bataille. L'erreur, la grande erreur, était de croire qu'il fallait ranger d'un côté les tragiques grecs et les nôtres, de l'autre Shakspeare, les Allemands et les jeunes poëtes français qui donnaient le signal de la révolte. Naturellement, cette erreur fut accréditée par les débiles héritiers d'une tradition deux fois séculaire, qui avaient tout intérêt à se dire offensés lorsqu'on manquait de respect à Racine, et que l'on aurait bien étonnés si on leur avait répliqué : « Qu'y a-t-il de commun entre lui et vous ? »

La question ainsi déplacée, rien de plus facile que de la résoudre. Certes, le génie de la Grèce, même dans ces tragiques horreurs où la mythologie païenne n'a rien à envier aux légendes saxonnes et scandinaves, conserve cette pureté de lignes, cette sobriété d'effets, cette élégance lumineuse, que vous ne trouverez ni sur la plate-forme d'Elseneur, ni dans la forêt de Birnam, ni dans le château de Gloster, ni même sur le balcon de Juliette. L'art qui créa l'Acropole et le Parthénon ne peut pas être le même que celui qui a rêvé sous les voûtes de West-

minster ou d'Holyrood. L'azur et le soleil ne peuvent avoir la même poésie que les brouillards et les nuages; la littérature des gerfauts ne ressemble pas à celle des abeilles. Chez les Grecs, la tragédie, alors même qu'elle violente la nature, comme dans *Œdipe*, dans *Médée* ou dans *Phèdre*, a toujours deux échappées, l'une sur la terre, l'autre sur l'Olympe, l'une qui la réconcilie avec l'humanité, l'autre qui la soumet à la volonté des dieux. Le drame des races septentrionales, enclin à confondre les vagues lueurs du christianisme naissant avec les dernières ombres d'un paganisme barbare, nous montre, entre l'homme et Dieu, un monde intermédiaire où abondent les spectres et les fantômes, les sorcières et les walkyries et où s'estompent les contours de la figure humaine. Mais, d'autre part, les libertés du théâtre grec sont bien plus larges que celles du nôtre. Il a la fibre populaire; on sent qu'il s'adressait à des foules assez intelligentes, assez douées pour le comprendre, et que le nôtre parlait à une aristocratie assez exclusive pour le restreindre. On rencontre à chaque instant, dans Eschyle, dans Sophocle et même dans Euripide, des audaces que les beaux esprits de Paris, les habitués du palais de Versailles, le public de *Cinna*, d'*Andromaque* et de *Bérénice*, n'auraient pas supportées. Ils étalent sur la scène ce que nous reléguons dans le récit. Ils se permettent des effets que Voiture, Ménage et Boileau auraient conseillé de supprimer. Ils ont des accents d'une rudesse presque

sauvage, sortis, comme dit Chateaubriand, du fond des entrailles de l'homme, bien différents de nos mots les plus pathétiques, les plus célèbres, qui gardent constamment un air de rhétorique amplifiée par le génie.

Corneille est quelquefois Espagnol, souvent Romain, souvent Français, jamais Grec. Racine, même lorsqu'il côtoie de plus près des modèles que nul n'eût traduits mieux que lui, est toujours Français, et nous sommes loin de nous en plaindre. Quand La Harpe s'écrie, à propos d'Andromaque : « Qu'elle est Grecque ! » il se trompe lourdement. Quand Geoffroy lui répond : « Qu'elle est Française ! » il dit vrai, mais sans se douter lui-même de la portée de sa réplique. L'art suprême, le merveilleux secret de Racine, a été de créer, au-dessus et en dehors des distinctions d'origine, d'époque, de couleur locale, un domaine idéal où des événements, des dates, des noms, des scènes, des figures empruntées tantôt à l'âge héroïque de la Grèce, tantôt à l'histoire romaine, tantôt à la Bible, tantôt aux annales plus ou moins turques, lui servirent à personnifier des passions éternellement vraies, éternellement humaines, et à leur faire parler un délicieux langage. Complétant par la perfection de son goût les inspirations de son génie, il ne se bornait pas à idéaliser ses Grecs, ses Romains et ses Turcs ; il les naturalisait Français par la grâce, par le charme, par le sentiment exquis, par la justesse des nuances, par une perpétuelle assimilation de ses études et de

ses lectures aux élégances, à l'esprit, au style de Versailles.

Vous le voyez, pour faire cesser la querelle et épargner à la littérature une révolution — hélas ! la politique n'en a que trop ! — il eût suffi de bien poser la question, de prouver par vives raisons, et surtout par des exemples, combien les textes différaient des commentaires et combien il était facile d'admirer à la fois Sophocle, Shakspeare et Racine. Nul n'eût mieux convenu que M. Jules Lacroix à cette tâche de conciliation où la merveilleuse beauté des modèles eût été plus efficace que l'éclectisme ingénieux et timide de Casimir Delavigne. Arrivant à son heure, vers 1840, au moment où la lassitude des partis appelait un armistice faute d'espérer une victoire, ses belles traductions, si fidèles, si vivantes, si profondément pénétrées du souffle des œuvres originales, eussent été d'excellents préambules du traité de paix. Dès lors, il eût pris un rang définitif dans l'histoire littéraire de notre siècle, et l'Académie française, au lieu de se borner à lui décerner ses couronnes, lui eût ouvert ses portes. Aujourd'hui, si l'à-propos est moins évident, le mérite n'en est pas moins remarquable. Etroitement identifié avec les beautés qu'il traduit, M. Jules Lacroix les assouplit, les ajuste au génie de notre langue, sans leur rien faire perdre de leur caractère primitif et de leur saveur. Sa poésie forte et vibrante semble sortir du moule où Sophocle et Shakspeare ont jeté leur œuvre, avant qu'il ait

eu le temps de se briser. Encore une fois, il faut regretter que le Théâtre-Français ne soit plus organisé de façon à jouer, de temps à autre *Œdipe-Roi, Macbeth* et le *Roi Lear*, qui seraient tout ensemble de précieux sujets d'étude et d'exquises jouissances pour la génération nouvelle, pour les rares survivants des grandes luttes, pour les lettrés, pour les délicats, pour quiconque n'a pas perdu le goût et le sens du beau.

Quant au succès de lecture, il n'est pas douteux. Malgré quelques sacrifices exigés par les convenances de la scène, la tragédie grecque, au milieu des vulgarités ou des mièvreries du théâtre contemporain, nous apparaît comme un temple ou une statue en marbre de Paros, dont l'idéale beauté défie toutes les vicissitudes; le *Roi Lear* et *Macbeth*, comme de vastes forêts où le soleil se joue à travers les épaisseurs du feuillage, où le vent du nord promène de mystérieuses harmonies et dont les profondeurs inspirent un vague mélange d'émotion poétique, d'attrait indéfinissable et de religieuse terreur.

Le *Testament de César*, *Valéria* et la *Jeunesse de Louis XI* se placent plus aisément à portée de notre main et de nos souvenirs. J'ai encore présente à l'esprit la soirée du 10 novembre 1849, dont M. Jules Lacroix nous parle en quelques lignes aussi modestes qu'exactes. Je me trouvais dans une loge contiguë à celle de la *Presse*, qu'occupaient ce soir-là Alexandre Dumas père et l'éternellement jeune Laferrière. (Il avait alors cinquante ans, et,

sans doute, il n'en a plus aujourd'hui que trente.) Tout en écoutant le drame avec une attention qui n'avait rien de bien méritoire, je tâchais d'attraper au vol les mots qui s'échangeaient dans la loge voisine. Alexandre Dumas, qui applaudissait de grand cœur, dit très-haut pendant le dernier entr'acte : « C'est bien beau, mais gare au président! » — C'était peut-être le mot de la situation. Gare au président! Louis Buonaparte n'avait encore que des pouvoirs bien limités. Mais le mouvement, le courant d'idées, le pressentiment du lendemain, les propos de l'entourage, les goûts d'une cour en expectative qui s'essayait à l'Élysée, tout conspirait déjà contre le succès et la durée d'une pièce où la République et l'Empire étaient mis en présence, et qui nous montrait avec toute la franchise shakspearienne comment s'y prennent des républicains pour assassiner un César. J'en dirai autant de *Valéria*, qui fut représentée seize mois plus tard, lorsque la chétive et anémique République de février n'avait plus que bien peu de temps à vivre. Ces cinq actes, greffés sur un hémistiche de Juvénal, avaient le tort de nous faire voir en déshabillé Rome impériale, Rome prétorienne, avec son cortége de gladiateurs, d'esclaves, d'espions, de danseurs, d'histrions, de délateurs, et de courtisanes; Rome livrée par le caprice des soldats à un vieillard maniaque, admirablement interprété par Provost, c'est-à-dire proche parent d'Orgon, de Chrysale, d'Arnolphe, d'Harpagon et du Malade imaginaire. Ce

personnage de Claude, si original et si vrai, le prodigieux talent de mademoiselle Rachel, chargée, à ses risques et périls, de réhabiliter Messaline, une donnée assez paradoxale pour piquer au jeu la curiosité, assez séduisante pour justifier le paradoxe, des scènes vigoureuses, pathétiques ou piquantes, un style énergique et franc, cet ensemble qui, sous un règne pacifique et libéral, aurait assuré à *Valéria* cent représentations éclatantes, ne pouvait pas, après le très-vif succès des premiers soirs, prévaloir contre les tendances du moment et les préludes de Bas-Empire. Relues à un quart de siècle de distance, ces deux pièces nous paraissent appelées à prendre une légitime revanche. N'y eût-il dans le *Testament de César* que le ravissant prologue, — joué d'une façon enchanteresse par Augustine Brohan, — ce serait assez pour sauver de l'oubli ce bel ouvrage. Ni le *Moineau de Lesbie*, ni *Horace et Lydie*, ni le *Chemin de Corinthe*, ni le *Joueur de flûte*, ni aucun des pastiches néo-païens que l'école *dite* du bon sens avait mis à la mode, ne saurait rivaliser avec ce petit chef-d'œuvre de grâce délicate et de voluptueuse tendresse. C'est du Marivaux romain, corrigé et ciselé par Catulle.

Je glisse plus légèrement sur la *Jeunesse de Louis XI*, qui a laissé moins de trace. On a peine à se figurer que Louis XI ait jamais été jeune ; et cependant, lorsqu'un roi a de si gros péchés sur la conscience, ne vaut-il pas mieux nous les faire pressentir, comme

M. Jules Lacroix, que nous les raconter, comme Casimir Delavigne?

J'ignore si, en nous rendant de beaux drames et de beaux vers qui méritent de survivre à leurs succès de théâtre, M. Jules Lacroix a songé à l'Académie. Pourquoi pas? Si je voulais couper court par un badinage à un article que vous trouverez probablement un peu sérieux et un peu lourd, j'associerais, en finissant, le nom de M. Jules Lacroix à celui de Jules Janin, et je vous dirais : Unis par cette succession académique comme ils le furent par une sincère amitié, ils feraient, à eux deux, quelque chose de bien plus extraordinaire qu'un délicieux feuilleton, un drame excellent ou un bon discours; ils nous réconcilieraient avec les JULES !

V

M. HENRI D'IDEVILLE[1]

---

31 janvier 1875.

Vous êtes trop jeunes, n'est-ce pas? pour avoir vu jouer le *Diplomate*, d'Eugène Scribe? Au dénouement, le héros de la pièce la résumait ainsi : « Allons! dans notre métier, je vois que, pour déguiser la vérité, il suffit de la dire!... »

A ce compte, M. Henry d'Ideville n'aurait pas été un bon diplomate; car un des traits caractéristiques de son charmant *Journal* est la sincérité. Il est même si sincère, qu'il a parfois l'air de se contredire. Ne vous hâtez pas de crier au paradoxe. Il semble, au premier abord, que le défaut de franchise nous expose aux contradictions les plus piquantes; comment, en effet, se souvenir de tout ce

1. *Journal d'un Diplomate en Italie.*

que l'on a écrit, quand on a presque toujours écrit ce que l'on ne pensait pas? Eh bien, c'est tout le contraire, ou du moins c'est le cas de rappeler que les extrêmes se touchent. On est jeune, intelligent, passionné, naturellement enthousiaste, accessible à tout idéal de beauté, de grandeur, de vertu, de génie, de patriotisme et de gloire; on se trouve d'abord dans un milieu où cet idéal se présente sous les traits d'un homme qui serait admirable, s'il ne préférait pas son pays à son Dieu et sa patrie d'un jour à sa patrie immortelle. Cet homme est affectueux, gracieux, sympathique ; il cache son habileté sous des apparences de simplicité et de modestie ; on prend feu, on s'exalte, on se fait son panégyriste, et, s'il meurt, on oublie que l'on n'est pas son compatriote afin d'avoir le droit de le pleurer. Deux ou trois ans après, cette faculté admirative et optimiste change d'horizon, d'objectif et de cadre. Cette fois, c'est une figure bien autrement digne d'éveiller l'enthousiasme, la tendresse et le respect. Cette fois, c'est la vraie grandeur, la vertu sans tache, la majesté sans rivale. Comme si ces perfections ne suffisaient pas, la faiblesse et le malheur ajoutent leur auréole à cette mystique couronne. Comment faire? Telle a été l'implacable logique des événements, que le personnage admiré, loué, pleuré, aimé en 1861 a fait, volontairement ou non, un mal affreux au saint vieillard que l'on n'a pu approcher, en 1863, sans une émotion profonde où s'unissent les plus généreux sentiments de la nature

humaine. Effacera-t-on les premières pages? Leur infligera-t-on un *Erratum?* Nullement. On a été de bonne foi en se laissant fasciner par le comte de Cavour. Cette bonne foi rend encore plus éclatants les hommages, la vénération et l'amour que l'on prodigue à Pie IX.

Ces deux noms ne résument pas tout l'ouvrage de M. d'Ideville ; mais ils le dominent. Turin, c'est Cavour; Rome, c'est Pie IX. Au début, le diplomate est jeune ; il partage les illusions de la lune de miel italienne avec tous ceux, — et le nombre en est grand, — qui n'ont vu d'abord dans les victoires de Solferino et de Magenta qu'un nouvel épanouissement de notre gloire militaire ; dans le dérisoire traité de Villa-Franca, qu'une preuve de la modération du vainqueur et de l'influence de notre pays sur les destinées de la péninsule. Cela parle si puissamment à l'imagination, la renaissance d'un peuple ; un peuple régénéré, retrouvant son autonomie, relisant ses lettres de noblesse, surtout si ce peuple est comme nous de race latine, si ses lettres de noblesse s'appellent l'*Histoire romaine,* si ses origines se confondent dans nos souvenirs avec les récits de Tite Live et la poésie de Virgile ! Qui pourrait faire un crime à M. d'Ideville d'avoir admiré un homme qui personnifiait la cause italienne, et accréditait par le charme de ses manières les aspirations de son génie? L'œuvre, si funeste à la France, où s'absorba et se consuma M. de Cavour, n'était-elle pas suggérée au patriote italien par

quiconque avait, depuis quarante ans, promené sa rêverie sous ce beau ciel, à travers ces ruines, au milieu de tous ces monuments des siècles de puissance et de gloire? Lamartine, en 1825, n'était-il pas encore le poëte chrétien et monarchique par excellence, lorsque, dans le dernier *Chant de Child-Harold*, il lançait l'anathème au sommeil et à la décadence de l'Italie? Silvio Pellico avait-il perdu son titre d'écrivain catholique — on dirait aujourd'hui *clérical*, — lorsqu'il racontait *Ses Prisons* avec une mansuétude plus fatale à l'Autriche que les plus violents sarcasmes et les récriminations les plus amères?

On le voit, M. d'Ideville a bien fait de laisser intactes les pages de son premier volume qui devaient être peu à peu réfutées par les résultats de notre campagne d'Italie, par la politique de M. de Cavour et de ses successeurs, par le penchant de Louis Buonaparte à s'empêtrer dans ses finesses, à s'engouffrer dans son impasse, à s'égarer dans son labyrinthe, à s'abuser dans son énigme et à s'abîmer dans son néant; par les odieuses exagérations et l'impiété garibaldienne des *italianissimes*, et enfin par ce fameux *farà da se* qui allait devenir, pour les jours heureux comme pour les jours néfastes, la devise ou le programme de l'ingratitude. Mais n'allez pas croire que la sincérité, ou, si vous l'aimez mieux, l'honnêteté soit le seul mérite de cet intéressant *Journal*, où chaque page, chaque date, chaque épisode, chaque nom, ramènent dans l'esprit du lecteur un rappro-

chement ou un contraste, un retour sur le passé, une échappée sur le présent, un sentiment de tristesse ou une velléité de malice. Quand on songe que les événements auxquels assistait alors le jeune diplomate et les personnages dont il dessine d'un crayon si fin la figure ou la silhouette, ont servi de préludes et de précurseurs à nos désastres, on comparerait volontiers son livre à ces fragments à l'aide desquels les érudits ou les architectes recomposent un corps ou un édifice. Malheureusement, la comparaison est forcée de s'arrêter en chemin; presque toujours les monstres et les monuments ainsi reconstruits par la science appartiennent à une race perdue, à une architecture disparue; tandis que nous avons, hélas! à nous débattre contre les témoignages trop vivaces et l'héritage trop militant de l'œuvre concertée entre l'Italie de Victor-Emmanuel et la France de Napoléon III.

Le *Journal* de M. d'Ideville offre donc, sous ses formes légères et sans prétention, l'intérêt mélancolique qui s'attache à tout récit commenté, accentué, assombri, expliqué, éclairé, et, pour ainsi dire, *illustré* par les événements ultérieurs. Ses portraits sont des prophéties, ses antipathies des prologues, ses méfiances des pressentiments. On dirait une scène d'ombres chinoises. Les Benedetti, les Sartiges, les Gramont, les Lavalette, les Mayendorf, les Persigny, les Cialdini, les Rattazzi, se dessinent ou s'ébauchent sur une muraille fantastique, et, derrière cette muraille, on croit entendre gronder les canons

Krupp, hennir les chevaux des uhlans, crépiter les obus, gémir les victimes de l'invasion, retentir la fusillade, pétiller l'incendie, tinter les rouleaux d'or de la rançon, rugir les tigres et les hyènes de la Commune, ricaner les bourreaux des otages. Cette douloureuse impression est tempérée, dans les deux volumes de M. d'Ideville, par l'exquise urbanité du langage, et par un fond de bonté dont j'ai presque envie, moi qui suis très-méchant, de me fâcher et de me plaindre. J'ai dit que l'aimable écrivain avait été accessible aux séductions du génie, du patriotisme, de la grâce et de l'affabilité des manières, en la personne de M. de Cavour. Il ne l'est pas moins à la beauté plastique, et ce genre d'éblouissement le dispose à une excessive indulgence. Que la comtesse de C..., par exemple, revenue de ses illusions, remarquant à quel point a vieilli la musique de la *Favorite*, ruinée par son mari ou par ses propres prodigalités, réduite à oublier que le château des Tuileries est proche voisin de la rue Castiglione, fatiguée d'une vie de triomphe et de scandale, se fût retirée dans une modeste villa, y vécût dans la solitude, ne s'y occupât que de son fils, et dît aux vanités de ce monde un adieu définitif ou provisoire, c'est très-bien ; la miséricorde divine est inépuisable, et Madeleine, avant d'être une sainte, avait été peut-être plus coupable. Mais nous qui habitions Paris pendant toute la durée de ce chapitre du triste roman impérial, nous ne pouvons admettre de circonstances atténuantes. Je crois

la voir encore, cette femme si merveilleusement belle, entrant dans un salon avec son mari, lequel, par parenthèse, était presque aussi beau que sa compromettante moitié. Elle marchait, tête haute, étalant ses splendides épaules, rayonnante d'orgueil, sous d'ardents et ironiques regards qui semblaient lui dire : « Madame, en votre qualité d'étrangère, vous ignorez peut-être les perfidies de la langue française ; le mot courtisan a un féminin. » Certes, si, dans ces moments, vous lui aviez rappelé que l'Empereur avait cinquante ans, qu'il était marié, que, entre elle et lui, il ne pouvait être question d'un sentiment vrai ; qu'il n'y avait que sensualisme d'un côté et vanité de l'autre ; que les juges les plus débonnaires lui cherchaient en vain une excuse, elle vous aurait écouté avec le sourire superbe de Phryné ou de Cythéris, ce sourire un peu bestial qui n'est pas incompatible avec l'extrême beauté, et qui prouve l'absence complète de sens moral. Non, elle n'avait pas même de pudeur, et un romancier en vogue nous parlait récemment de l'étrange costume sous lequel elle apparut dans un bal des Tuileries ; de cette jarretière en velours noir fixée au-dessus du genou par un cœur en diamant ; si bien que la maîtresse du logis put murmurer à son oreille : « Oh ! comtesse ! est-il possible que vous portiez votre cœur si bas ? »

Mais pardon ! j'insiste beaucoup trop sur ce détail où se révèle, en somme, la courtoisie chevaleresque de M. d'Ideville. Que voulez-vous ? On a beau être vieux ; ces

reines de beauté gardent toujours leur prestige, et on en médit davantage, pour en parler plus longtemps. Sur d'autres points moins anacréontiques, j'ai donné à entendre qu'on le voudrait parfois plus caustique, plus incisif, plus mordant. Assurément il ne dissimule ni ses répugnances, ni ses préférences, et l'on doit constater, à son honneur, que préférences et répugnances se mesurent au bien ou au mal que tel ou tel personnage peut faire à la cause du Saint-Siége. Il exécute de main de maître ce sinistre Benedetti, qui aurait dû plutôt se nommer *Maledetto*, ami du prince Napoléon, ennemi du pouvoir temporel, ambitieux au regard louche, dont les succès diplomatiques pourraient se résumer en deux dates ; 1861, le Pape abandonné par la France ; 1870, la France écrasée par la Prusse. — Il taquine très-spirituellement le chevalier Constantin Nigra, le héros des fêtes de Pétrarque, l'homme irrésistible, de qui l'on peut dire que son père était un *grand saigneur*, puisqu'il est fils « d'un pauvre *flebotomo* de campagne ; — ce qui, nous dit M. d'Ideville, signifie, en langue italienne, *saigneur*, sorte « de médecin de village, d'officier de santé, dont la principale occupation consiste à *administrer* les prescriptions du docteur... »

» M. de la Tour d'Auvergne, » ajoute notre diplomate, » aimait malicieusement à conter cette anecdote :

» Quelque temps après mon arrivée à Turin, disait-il, » j'invitai M. de Cavour à dîner avec quelques personnages

» du corps diplomatique. Comme j'avais aperçu assez sou-
» vent le jeune Nigra dans son cabinet, je fis part à Ca-
» vour de mon intention d'engager son secrétaire. —
» Mais, mon cher prince, me dit-il, y pensez-vous ? On
» n'invite pas Nigra. »

Rapprochez de cette jolie anecdote les malheureux efforts de M. Vincent Benedetti pour imiter son patron le brillant marquis de Lavalette, et réussir ce qu'il y a de plus difficile au monde, un propos leste accommodé au ton de la bonne compagnie ; vous comprendrez que M. d'Ideville n'aurait eu qu'à vouloir pour être encore plus amusant, c'est-à-dire beaucoup plus malin qu'il ne se permet de le paraître. Lorsque l'excellent prince de la Tour d'Auvergne, si fidèle aux intérêts du Souverain Pontife, est remplacé par M. de Sartiges, on devine que l'écrivain rentre ses griffes, qu'il résiste à la tentation, mais qu'il meurt d'envie de fustiger quelque peu le nouveau venu, si rogue, si *grincheux*, si infatué de son mérite, si hautain et si maladroit avec toutes ses prétentions à l'esprit. Il se retient, et je ne trouve pas même, à propos de M. de Sartiges, un trait de physionomie que je m'attendais à rencontrer. « M. de Sartiges est très-fin ; il
» a du nez, beaucoup de nez ; or, comme ce nez est en
» cire, notre Saint-Père le Pape aurait un moyen d'en ti-
» rer bon parti ; ce serait d'en faire un cierge. »

M. d'Ideville ménage trop M. Edmond About, qui, si j'ai bonne mémoire, aurait mérité, de sa part, une verte

correction ou d'énergiques représailles. Je lis avec une joie bien sincère les lignes suivantes : « Le marquis d'Ivry
» voulut bien faire de la musique ; je le croyais un sim-
» ple amateur, c'est tout bonnement un grand artiste.
» Ses compositions, qu'il chante avec un goût et un sen-
» timent exquis, sont originales et ont fait sur nous une
» grande impression. *Le Roi de Thulé*, composé long-
» temps avant celui de Gounod, est une admirable chose.
» Les fragments de son opéra *Roméo et Juliette* (les
» *Amants de Vérone*), sont vraiment fort beaux, et la
» phrase de l'alouette est d'une largeur et d'une fraîcheur
» rares ; tout le rôle de la nourrice, reproduit exacte-
» ment de Shakspeare, est neuf, pittoresque et vrai. »
Ici j'ouvre encore une parenthèse : ô Parisiens de la décadence ! vous tombez béatement en arrêt devant les dorures de votre nouvel Opéra ; vous applaudissez de stupides opérettes, et voilà un chef-d'œuvre qui, depuis des années, cherche vainement un théâtre et des interprètes !

Rien de plus mérité que cet éloge du marquis d'Ivry, de son talent et de sa musique ; mais, pour mieux faire valoir, par le contraste, l'alliance de ce beau talent avec un noble caractère et un charmant esprit, j'aurais aimé que M. d'Ideville s'amusât quelque peu aux dépens de l'abbé Liszt, pianiste incomparable, compositeur désastreux, abbé fantaisiste, lovelace sexagénaire, dont la vanité grotesque et la fatuité sénile donnent toujours

envie de se demander si son piano contient autant de notes que sa personne possède de ridicules.

Mais que dis-je ? Je parle en journaliste, en vil folliculaire, et M. d'Ideville a eu bien raison d'écrire en diplomate, alors même que sa diplomatie n'était plus qu'une partie de ses souvenirs. Il a fait preuve de tact, de goût et de droiture en refusant d'oublier que ses portraits devaient être mis dans un cadre de réserve, que, dans la carrière diplomatique, les bons mots se font avec des réticences, les épigrammes avec des sous-entendus, les traits d'esprit avec des silences ; que, après avoir été le collègue, le subordonné ou le convive de la plupart de ces personnages, il était obligé de les épargner sous peine de s'amoindrir. Forcer le ton, aiguiser la phrase, pousser au noir, changer l'esquisse en caricature, flageller au lieu d'effleurer, c'eût été une de ces espiègleries qu'il faut laisser aux gamins de lettres. M. d'Ideville s'est arrêté à la limite qui sépare la banalité de la satire.

Il lui a suffi de bien nous convaincre que ces années d'expérience n'avaient pas été perdues pour lui ; que le patriotisme et le génie s'exerçant au détriment de la France avaient vite cessé de le séduire ; qu'il avait su distinguer l'ivraie du bon grain, le chrysocale de l'or pur, le charlatanisme du talent, la rouerie de l'habileté, l'aspiration généreuse de l'astuce machiavélique ; que les effets l'avaient désabusé des causes, et que, à ses yeux comme aux nôtres, le saint Pontife Pie IX était, en défi-

nitive, la plus grande figure, le plus grand homme de l'Italie contemporaine.

Je termine par une réflexion qui ressort naturellement de ces deux curieux volumes, comme la moralité, non pas de la fable, mais de l'histoire. Si modéré, si poli que se soit montré M. d'Ideville, il est impossible de lire avec attention son *Journal* sans être frappé de l'incroyable appauvrissement de notre diplomatie. On a dit avec raison que le règne de Napoléon III n'avait réussi à produire que deux grands ministres ; M. de Cavour, ou, en d'autres termes, l'unité italienne préparant notre isolement ; — et M. de Bismarck, c'est à-dire le génie germanique préparant notre ruine. Bons ou mauvais, chrétiens ou sceptiques, sérieux ou légers, nos diplomates, pendant cette fatale période, sont d'une faiblesse désespérante. Ils ressemblent à des mannequins remués par des mains invisibles qui leur font jouer la comédie ou le drame en distribuant les rôles au niais et au traître, au père noble et au jeune premier, aux comiques et aux queues-rouges. Est-ce leur faute ? Non. Seraient-ils des prodiges de génie et de vertu, comment parviendraient-ils à traduire une pensée qui n'existe pas ? Comment éviteraient-ils les contre-sens d'après un texte qui ne cesse de s'infliger des démentis ? Comment pourraient-ils s'associer au plan d'un souverain qui fait de l'obscurité sa lumière, du mensonge sa vérité, de l'inconséquence sa logique et du zigzag sa grande route ?

Ce souverain si funeste et si coupable, croyez-vous que je veuille l'accabler en amnistiant ses ambassadeurs ? Pas davantage. Il était, lui aussi, victime des fatalités d'une situation inextricable où se confondaient tous les abus de pouvoir et tous les éléments d'anarchie : le carbonarisme et la dictature, le poignard et le sceptre, les origines révolutionnaires et les servitudes absolutistes, la nécessité de flatter en Italie ce qu'il avait promis de dompter en France. Lui aussi, il prouvait à ses dépens que les monarchies d'expédient, sans veille et sans lendemain, ne peuvent pas avoir de bonne diplomatie, parce qu'elles sont forcées de céder tour à tour ou tout ensemble à deux courants contraires, parce qu'elles sont tout à la fois suspectes au principe d'autorité et à l'esprit de liberté, aux nations et aux puissances. Là où s'est brisé Napoléon III, un roi légitime eût facilement évité les fautes, les périls et les malheurs, les difficultés de la paix et les calamités de la guerre. Vous connaissez le vieux mot du baron Louis à Casimir Périer : « Faites-moi de la bonne politique, je vous ferai de bonnes finances. » — « Ayez une bonne royauté, dirai-je après avoir lu M. d'Ideville : vous aurez de bons diplomates [1]. »

1. Voir, à la fin du volume, le chapitre sur l'*Histoire diplomatique de la guerre* (1870-71.)

VI

M. JULES CLARETIE[1]

---

7 février 1875.

Une nature délicate, affectueuse et sympathique aux prises avec un sujet plein d'horreur et d'épouvante ; un avocat très-habile et très-sincère, plaidant une cause si difficile qu'il est souvent obligé de retirer d'une main les apologies et les amnisties qu'il a distribuées de l'autre ; telle est l'impression que m'a laissée cette poignante lecture.

La politique a bien des moyens de m'être désagréable, et je dois ajouter qu'elle en abuse. Elle donne presque toujours le contraire de ce qu'elle a promis, et elle accomplit fidèlement tout ce dont elle a menacé. Plus que

1. *Camille Desmoulins*, *Lucile Desmoulins*, étude sur les Dantonistes.

notre pauvre littérature, elle contribue à faire de la France républicaine, le plus magnifique échantillon de Bas-Empire qui ait jamais humilié une République. Elle accapare à son profit, c'est-à-dire à nos dépens, l'attention, la publicité, le bruit, qui feraient la fortune d'un beau poëme, d'un bon livre ou d'un grand artiste. Elle divise ceux qui seraient dignes de s'entendre et rapproche ceux qui mériteraient d'être constamment brouillés. Enfin, — et ceci me ramène à mon sujet, — elle détourne de leur vocation véritable de brillants esprits, des écrivains de race, qui, malgré leurs efforts pour rester dans le vrai et retracer une époque néfaste sous l'impartiale dictée de l'Histoire, s'exposent à n'être acceptés et approuvés que par un parti, au lieu de plaire à tout le monde.

Jules Claretie a pour lui la légende révolutionnaire, lorsqu'il nous représente Camille Desmoulins comme plus intéressant que la plupart des personnages qui, après avoir coopéré à la même œuvre et s'être heurté aux mêmes écueils, sont tombés sous le coup de la même loi du talion. Bien que Robespierre, Herault de Séchelles, Danton, — pour ne citer que ces trois noms, — ne fussent ses aînés que de dix-huit mois quand leur ami le bourreau les a réclamés comme siens, Camille, parmi ses collègues ou ses complices, garde ces priviléges d'attendrissement et de pitié que la jeunesse réserve à ceux qui luttent avant d'avoir vieilli et meurent avant d'avoir vécu. Notre imagination, quand elle s'arrête à ces dates si-

nistres, auxquelles nous rivent des dates plus récentes, se figure aisément Robespierre vieux et Camille Desmoulins jeune. On dirait que son nom de baptême, — pardon, son prénom, — qui a les deux sexes, le prédestinait à ce mélange de violence fébrile et de faiblesse féminine, à ces alternatives d'ardeur nerveuse et de lassitude, de passion agressive et de tristesse compatissante, qui ont leur charme, et que Jules Claretie a décrites d'une plume bien fine et bien ferme. Mais le principal titre de Camille Desmoulins à l'indulgence de ses juges, — moins impitoyables en 1875 qu'en 1794, — c'est d'avoir su aimer et être aimé ; c'est d'avoir inspiré et ressenti un amour, un peu païen peut-être, un peu enclin à se couronner des pervenches de Jean-Jacques, — pouvait-il alors en exister d'autre? — mais pur, sincère, dévoué, absolu dans la vie et dans la mort, tel enfin que le roman obtient presque grâce pour l'histoire. Par un effet d'optique dont le jeune écrivain a tiré un excellent parti, cette charmante et touchante Lucile, doucement inclinée sur l'épaule de Camille, intercepte les regards sévères, les anathèmes vengeurs qui s'adresseraient au journaliste fougueux, au pamphlétaire implacable, à l'agitateur populaire, au fauteur des sanglantes journées de juillet et d'octobre, au précurseur inconscient ou volontaire de toutes les furies démagogiques ; à l'homme bien élevé, spirituel, romanesque, éloquent, lettré, dont la main ne tremblait pas, dont le cœur ne se révoltait pas, lorsqu'il appelait Marie-An-

toinette *la femme du roi,* lorsqu'il dénonçait à la haine et aux colères du peuple ce Roi, plus franchement libéral et plus profondément humain que ces tribuns et ces dictateurs, cette Reine, Majesté charmeresse, qui désarmait les tigres en les regardant.... Hélas ! elle n'a pu les regarder tous !....

On le voit, ce caractère de Camille, que Jules Claretie a peint avec autant de complaisance que de talent, était fait de contradictions, d'inconséquences et de disparates. Desmoulins avait l'imagination révolutionnaire plutôt que le tempérament républicain. Il lui plaisait de servir de porte-voix et d'avant-garde aux émeutes de la foule ; mais ses instincts d'élégance étaient froissés de tout ce qui se mêlait de hideux et de grossier à ces triomphes populaires. Il eut souvent le malheur de produire les effets de la délation sans en combiner les calculs, sans en mesurer la portée. Comme les Girondins qu'il aurait dû épargner, ne fût-ce qu'en l'honneur de Brissot, un des témoins de son mariage, il eût aimé à concilier l'idéal d'une République athénienne avec l'inflexible rigueur du patriotisme spartiate ou romain. Il fit le mal avec une étourderie juvénile qui ne le rendait pas moins funeste, mais moins odieux. Ainsi que le remarque excellemment M. Claretie, — et cette remarque peut s'appliquer à bien d'autres, — les souvenirs classiques, les admirations de collége, les images de la Grèce et de Rome, évoquées sans cesse et rajeunies par le paganisme

de cette société mourante et de cette société nouvelle, offraient ou imposaient d'avance à cet esprit cultivé, avide d'émotions, de succès et d'aventures, un type, un modèle, ou, comme diraient les couturières, un *patron*, qui explique bon nombre d'erreurs, de fautes, de folies, de crimes peut-être. Tandis que les métaphysiciens, les préparateurs de la Révolution avaient le tort de fabriquer *a priori*, dans le silence du cabinet, un être imaginaire qu'ils douaient de toutes les qualités nécessaires à l'application de leurs rêves et qui devait personnifier les revanches de la Nature contre les iniquités sociales, les intelligences vives, promptes à confondre des époques, des institutions et des mœurs absolument contraires, croyaient qu'il n'y avait qu'à s'habiller en Grec ou en Romain, à copier Brutus et Caton, à traduire Tite-Live ou Tacite, à ressusciter Harmodius ou Thrasybule, pour se défaire de Tarquin ou de Pisistrate, renverser la tyrannie et inaugurer la liberté et l'égalité sur les débris de l'ancien régime.

Camille Desmoulins devait être d'autant plus accessible à ces chimères, d'autant plus disposé à faire du neuf avec de l'antique, qu'il était, *jusqu'aux moelles*, journaliste et homme de lettres. Ici, nous ne pouvons que nous associer aux réflexions de M. Claretie, sauf à manquer d'esprit de corps. L'homme de lettres, en temps de Révolution, c'est l'aile du moulin à vent dans une nuit de tourmente. Nous avons vu, en des années presque heu-

reuses et presque paisibles, des écrivains, des publicistes, des poëtes, parcourir toutes les gammes et arborer tous les drapeaux ; sacrifier la vérité, l'ordre, le pays aux rancunes de leur ambition déçue ou de leur vanité blessée ; exagérer leur opinion au point d'en faire un absurde ou grotesque sophisme. Nous avons vu le plus illustre de tous frapper à coups redoublés une monarchie dont il avait salué le retour avec un chevaleresque enthousiasme, et pour laquelle *sa plume valut une armée* ; puis, un jeune provençal, prédestiné aux malheurs de la France prendre parti pour le dey d'Alger et pour l'Angleterre contre nos généraux et notre escadre, sous prétexte de libéralisme ; puis, un grave parleur de démocratie et de vertu démontrer, chiffres en main, que le gouvernement nous ruinait au moment où la fortune publique crevait de vigueur et de santé ; puis un entrepreneur d'idées à la course et à l'heure, un *jettator* également fâcheux à ses amis et à ses adversaires, plaider tour à tour le pour et le contre, souffler le froid et le chaud et attaquer tous les pouvoirs qui ne le nommaient pas ministre ; puis un merveilleux poëte, ingrat déserteur de la Muse, amant malheureux de la politique, persuader à la France qu'elle s'ennuyait, et que le suffrage universel la guérirait de son ennui ; puis... — un nombre infini d'*et cætera.* — Qu'était-ce donc pendant cette crise formidable où le journaliste, le *brochurier*, l'homme de lettres, l'homme d'imagination, de quelque

nom qu'on l'appelle, aspirait avec l'air tout ce qui peut troubler et pervertir la conscience humaine; passion, ivresse, terreur, flamme, fureur, haine, espérance, fièvre, anarchie morale, esprit de destruction et de mort?

La faculté de surexcitation nerveuse, dangereux privilége de notre métier, était sans cesse provoquée, exaltée, aigrie, exacerbée, décuplée par les événements. On marchait sur de la lave; on parlait au bruit du marteau démolisseur, du passé qui s'écroulait, des multitudes qui poussaient leurs cris de vengeance et de rage. Chaque lendemain aggravait ou effaçait l'épisode de la veille. L'encre sentait le soufre. Il n'y avait plus de vraisemblable que l'imprévu; le spectre de la faim étendait ses mains décharnées au-dessus de la rue en sang et de la tribune en délire. Le journal, colporté par des meneurs, commenté par la foule, devenait une arme plus meurtrière que le pistolet ou le poignard. Certains mots, certaines phrases entraient dans l'esprit comme une lame dans le corps, et livraient un homme ou un groupe au tribunal révolutionnaire. Nul ne savait, en s'éveillant, s'il verrait la fin du jour, ou, en s'endormant, si ce n'était pas son dernier sommeil. La délation regardait à toutes les serrures, écoutait à toutes les cloisons et avait la clef de toutes les portes. La vie et la mort contractaient une si intime alliance qu'elles parvenaient à se ressembler comme le juge ressemblait au bourreau. Vain-

queurs et vaincus, persécuteurs et victimes, lassés de vivre, étonnés de ne pas mourir, finissaient par la nostalgie de l'échafaud. Ils lui demandaient de les délivrer de leurs mécomptes, de leurs remords, de leur impuissance, de leurs crimes et de leurs misères.

Je ne refuse donc pas à Camille Desmoulins le bénéfice des circonstances atténuantes ; et cependant !... Comme on le trouve coupable, quand on songe que son père lui écrivait de sa petite ville de Guise les lettres les plus sages, et lui prodiguait d'excellents conseils ; que Camille, dans ses réponses, — Jules Claretie ne le dissimule pas, — semble moins préoccupé de la liberté et du salut de la patrie que de son propre succès, de sa position faite ou à faire, du plaisir d'être devenu, en quelques jours, un personnage, un héros, une idole ; que, au moment où il a pris le plus d'initiative et exercé le plus d'influence, rien n'était perdu encore ; que l'on aurait pu s'entendre pour réaliser la seule révolution possible, féconde, salutaire et durable, celle qui se serait accomplie d'un commun accord entre le souverain et la nation ; qu'il a été le premier à se servir de ce mot symbolique, la *Lanterne*, dont la tradition a survécu ; que, sur les chaises du Palais-Royal comme dans ses *Révolutions de France et de Brabant*, il fut l'instigateur des premières journées révolutionnaires, sinon les plus horribles, au moins les plus fatales ; car elles renfermaient en germe toutes les

autres. On aurait pu lui dire ce que Ruy-Blas dit à don Salluste :

Je crois que vous venez d'insulter votre reine !...

Enfin, lorsque effrayé des torrents de sang, des orgies de guillotine, des rugissements de tous les fauves démuselés par ses amis et par lui, il avait essayé d'un retour à la clémence, à l'apaisement et au pardon, lorsqu'il s'était rangé parmi les *indulgents*, et avait voulu faire baisser le rideau sur cette épouvantable tragédie, il était trop tard pour que la liberté et la justice pussent profiter de son repentir. Le 21 janvier et le 16 octobre condamnaient la France à la triple expiation de l'échafaud, de la servitude et de la guerre. Le mal était fait; on ne pouvait plus espérer de réparation, mais des représailles, une surenchère d'assassinats juridiques, jusqu'au moment où le moins noble des sentiments humains, LA PEUR, interviendrait dans cette émulation de crime et utiliserait de grands coupables à sauver des milliers d'innocents afin de se sauver eux-mêmes.

Vous voyez d'ici la part ou la distinction que je crois devoir faire dans l'œuvre considérable de Jules Claretie. Tous les chapitres de son livre qui nous ramènent au père de Camille, à cette honnête maison où on le voudrait moins bruyant et plus sage, toutes les pages qui nous parlent de Lucile Duplessis, de son amour, de son courage, de cette idylle presque chrétienne, intercalée entre deux

scènes de la révolution comme un nid entre deux repaires, nous reposent doucement l'esprit et le cœur. C'est une sensation de fraîcheur, de bien-être, d'attendrissement mélancolique, comparable à un bain d'air pur, à une brise tiède et embaumée, après des heures passées dans une atmosphère étouffante.

Jules Claretie y révèle, avec plus de gravité et d'ampleur, ses qualités littéraires, la fermeté et la souplesse de son style, ce je ne sais quoi de persuasif et d'attrayant qui, en pareil sujet, nous force de nous tenir sur nos gardes. Son patriotisme est éloquent, sa bonne foi incontestable. Chacun de ces éloges bien mérités se complique d'un regret que je le supplie de ne pas traiter de gasconnade. Cette République qu'il aime, et qui ne serait pas impraticable si tout le monde l'entendait comme lui, n'aurait eu qu'à s'abstenir de récidives pour assurer à ses personnages tragiques ou coupables les bénéfices du lointain. Rayez d'un trait de plume la République du 24 février et celle du 4 septembre. Supposez une monarchie héréditaire, traditionnelle, pacifique, tempérée, constitutionnelle, libérale — ne ménageons pas les adjectifs — arrivée, depuis soixante ans, à la troisième génération. Camille Desmoulins pourrait alors nous apparaître comme un héros de roman. Un demi-siècle de prospérité et de repos aurait effacé les dernières traces de sang. Les attentats des grands révolutionnaires seraient pour nous quelque chose d'analogue à ce que sont les crimes

des Têtes Rondes, pour les lecteurs de Walter-Scott. Les arrière-petits-fils des proscrits fraterniseraient avec les arrière-neveux des dictateurs. L'œil le plus pénétrant ne saurait distinguer les royalistes de la onzième heure des royalistes de la première. La vertu et le repentir auraient le même visage. L'histoire, après avoir tout dit, céderait la parole au roman, et Jules Claretie, nous racontant les amours charmantes de Camille et de Lucile, ne trouverait pas un contradicteur.

Hélas ! ce n'est là qu'un songe et quoique ces deux mots, SONGE et TRAGÉDIE, soient habitués à se rencontrer, il faut renoncer au mien. Il faut contredire, dans le volume dont je parle, tout ce qui ressemblerait à une apologie de Camille Desmoulins, de Danton et des dantonistes. Des incendiaires qui prétendraient se faire pompiers, des meurtriers qui se feraient chirurgiens, des casseurs d'assiettes qui se poseraient en *raccommodeurs* de vaisselle, voilà, sous une forme triviale, l'idée que je garde de ces IMPARDONNABLES, dont le principal mérite est d'avoir été meilleurs que Robespiere et d'être morts quatre mois avant lui. Les éternelles lois de la vérité, de l'humanité et de la justice perdraient de leur autorité morale, s'il était permis d'en retrancher ou d'y ajouter, de les retoucher ou de les assouplir, suivant qu'une figure se présente à nos regards sous un aspect plus pathétique ou plus farouche, sous des traits plus repoussants ou plus aimables, en tenue de fiancé ou en carma-

gnole de massacreur, sur le lit nuptial de Camille Desmoulins ou dans la baignoire de Marat.

Si nous nous en tenons à la littérature, il me semble que Jules Claretie a quelque peu surfait le talent littéraire de celui que je ne veux pas appeler son héros. Je ne connais les écrits de Camille que par les citations assez nombreuses de son historien : assurément, c'est très-supérieur à la moyenne des pamphlets et des journaux de l'époque ; mais que c'est loin des modèles du genre ! Que de broussailles pour quelques fleurs ! Cette nouvelle Athènes est plus voisine du Palais-Royal que de l'Acropole. Dans la plupart de ces pages, je ne vois que de la rhétorique révolutionnaire, de même que les écrivains monarchiques de 1816 faisaient de la rhétorique royaliste. Chamfort et Rivarol ont plus de trait. En somme, la grande Révolution n'a été féconde, en littérature et en poésie, qu'à l'état de grand'mère. Ses inspirations immédiates, en bien ou en mal, sont pitoyables. Il a fallu à ses contemporains quinze ou vingt ans pour mettre le génie de la France en harmonie avec ses malheurs et pour élever leurs imaginations au niveau de leurs adversités. Bizarre rencontre ! *René*, fils de Jean-Jacques bien plutôt que de saint Augustin, est resté le plus beau de ces poëmes conçus dans les larmes, enfantés dans la douleur, couvés sous les cendres de cette effroyable fournaise ; or, la mystérieuse héroïne de *René* s'appelait, elle aussi, de son vrai nom, Lucile. Belle, poétique, plaintive, inquiète, vision-

naire, hallucinée, on dirait le fantôme de la société morte errant dans la nécropole peuplée par la Révolution. Vive, énergique, passionnée, héroïque, l'autre Lucile, Lucile Desmoulins, personnifie la jeune liberté, tuée par cette même Révolution, dont le couperet a eu deux tranchants. Nous qui sommes déjà pour elles la postérité, nous saluons de loin comme des sœurs ces deux ombres qui nous rappellent tout un siècle de souvenirs et de tristesses.

Ce que l'on ne saurait assez louer, tout en refusant de se laisser convaincre, c'est la conclusion de cet émouvant récit. En quelques pages d'une élévation remarquable, l'auteur y résume ses aspirations et ses espérances républicaines. Il croit que le problème serait résolu et que la République serait fondée si nous répétions avec Ovide :

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit,

et si nous abandonnions enfin le culte de l'Égalité pour celui de la Liberté. J'aurais des volumes à lui répondre, et il ne me reste de place que pour quelques lignes. Je pourrais lui demander, par exemple, si la République est possible dans un pays où les élus de la nation changent en Tour de Babel la salle de leurs séances, où chaque variation de gouvernement centuple le nombre des solliciteurs, et où une actrice de quinzième ordre, — pas même une *étoile* d'opérette, — possède un mobilier de cinq cent mille francs. Pour aujourd'hui, voici comment je

formule notre dissidence : A ses yeux comme aux miens, la grande Révolution est une terrible leçon ; seulement, selon lui, il faut en profiter pour la continuer en la corrigeant ; et, selon moi, il aurait fallu en faire usage pour ne pas la recommencer.

VI

SAINTE-BEUVE[1]

I

14 février 1875.

Au lendemain de nos désastres qui suivirent de si près la mort de Sainte-Beuve, je fus dupe d'une illusion dont je m'accuse, et qui prouvait mon extrême naïveté. Un moment, je crus que la société et la littérature françaises, réveillées en sursaut par cette effroyable explosion de malheurs et de crimes, se rejetteraient violemment en arrière, et n'auraient plus que dédain, oubli, rancune ou anathème pour quiconque, de haut en bas ou de bas en

1. Seconde série des *Premiers Lundis*. — Etude sur Sainte-Beuve, par M. Othenin d'Haussonville.

haut, avait contribué à cet ensemble de décomposition sociale, intellectuelle et morale, cause évidente de notre infériorité et de nos défaillances devant nos ennemis du dehors et du dedans. Je me trompais; les moins austères chroniqueurs de *Paris s'amuse,* les moins autorisés ou les moins enclins à jouer le rôle de prédicateurs ou de moralistes, sont frappés comme moi de cette recrudescence de frivolités, de niaiseries, d'insanités, de trivialités et de gravelures, qui justifie plus que jamais ce mot applicable à la littérature et au théâtre comme à la politique : « Plus ça change, plus c'est toujours la même chose. » Telle est notre déroute littéraire, que nous sommes presque heureux de nous rattacher au nom, au souvenir, à l'œuvre de Sainte-Beuve, non pas qu'il soit innocent,— cette épithète lui eût déplu comme une ironie, — mais parce qu'il a été, en somme, supérieur à sa tâche, à ses doctrines et à son public, parce que son merveilleux esprit corrigeait parfois son rôle, parce qu'il nous offre un inépuisable sujet d'étude et de curiosité.

La curiosité! elle a été la muse, la confidente, la compagne, la joie, le tourment, la maîtresse, le fléau, le refuge, le bon et le mauvais génie de Sainte-Beuve. Si on nous accorde que pour les âmes qui ne se sont pas tout d'abord abritées sous l'aile de leur ange gardien ou dans les chastes caresses d'une fiancée, cette curiosité se fait aisément complice des sens, qu'elle a tous les semblants de l'amour ou du désir vague, agité, inquiet,

précoce, fugitif, mêlé d'ignorance et d'instinct, de candeur et d'impudeur, de timidité et de hardiesse, tel que le peint Beaumarchais sous les traits de Chérubin, on me permettra d'ajouter que Sainte-Beuve est là tout entier, explicable par ce double mobile, dans les contradictions apparentes de sa nature, de ses ouvrages et de sa vie; Sainte-Beuve spirituel et sensuel, curieux et amoureux, entraîné tour à tour vers le beau idéal et vers l'*autre*; préférant en pensée les voyages aux haltes et les haltes aux résidences; aimant mieux laisser aux opinions et aux écoles sa carte de visite que la clef de ses bagages; les traitant comme des hôtelleries, où il ne défait jamais toute sa malle; se prêtant quand on croit qu'il se donne, campé quand on le croit établi, cherchant à se renseigner lorsqu'il a l'air de demander à se convaincre, torturé tout à la fois et aiguillonné par le contraste de ses envies d'aimer et de ses moyens de plaire; Tantale qui donnerait tout son talent pour être un moment Narcisse; associant tant bien que mal les raffinements de l'esprit aux grossières amorces de la matière, et, à force d'avoir parcouru les idées sans en faire des croyances, arrivant à vieillir en matérialiste, à parler en sceptique et à mourir en athée.

Quoi qu'il en soit, on revient à Sainte-Beuve; un irrésistible attrait ramène vers lui non-seulement ses contemporains, ses disciples ou les rares survivants de son époque, mais les fils de famille du libéralisme aris-

tocratique et parlementaire, les jeunes gens qui, par le milieu où ils ont grandi, les leçons qu'ils ont reçues et les exemples placés sous leurs yeux, semblaient devoir être naturellement préservés du contact de *la torpille*, des séductions de ce maître, de cette littérature, qui, pour avoir tout son jeu et briller dans tout son jour, avait besoin d'un peu de césarisme, d'un peu de corruption, de beaucoup de démocratie et de très-peu de liberté. Tandis que l'honnête et naïve province, représentée par un respectable magistrat et un pieux ecclésiastique, s'efforçait de retrouver dans les *Jeunes années de Sainte-Beuve* de quoi pallier ou réfuter les témoignages de l'impénitence finale, tandis que les exécuteurs testamentaires publiaient, sous le titre complaisant de *Premiers lundis*, des articles ou des fragments d'articles toujours intéressants, mais dont quelques-uns tournent vraiment trop court et sont trop légers pour un livre, M. Othenin d'Haussonville, fils de l'éminent académicien, s'est vaillamment attaqué à ce sphynx en quarante volumes, aux énigmes ou aux variations de ce brillant esprit, que l'on peut également qualifier de mystique, de tendre, de positif, d'épicurien, de romanesque, de réaliste, de voluptueux, d'envenimé, de malin, de méchant, d'irascible, de primesautier, de rusé, d'humble, de superbe, de perfide, de vindicatif, de religieux, de mécréant, d'autoritaire et de radical, suivant qu'on le surprend dans telle ou telle de ses expressions, de ses attitudes et de ses phases.

Nous ne dirons pas à M. Othenin d'Haussonville qu'il a, du premier coup, complétement réussi ce portrait en pied, qui, s'il ne nous laissait rien à désirer ou à apprendre, placerait le peintre bien près et peut-être au-dessus du modèle. Son étude, si remarquable d'ailleurs, et où s'affirme, à la cinquième génération, l'hérédité de la pairie littéraire, manque de parti pris; ce qui, malgré les assonances, n'est pas tout à fait l'esprit de parti. On la voudrait, sinon plus sévère, au moins plus vivante. Elle n'offre ni le caractère passionné où se serait révélé un adversaire, un blessé de Sainte-Beuve, ardent à relever, à reconstruire ce que l'illustre critique a démoli, ni le caractère décisif qui prévaudra tôt ou tard, quand la vie de Sainte-Beuve ne sera plus qu'un chapitre de notre histoire littéraire. Ces pages ingénieuses et généralement bien informées (sauf deux citations inexactes,) sont, pour ainsi parler, transitoires — je ne dis pas provisoires. Elles marquent le passage de l'époque où la littérature de Sainte-Beuve nous touchait, nous charmait ou nous froissait de trop près pour nous laisser toute la liberté de notre jugement, à celle qui, balançant ses qualités et ses défauts, ses torts et ses excuses, ses services et ses maléfices, prendra définitivement sa mesure. M. d'Haussonville sait parfaitement ce dont il parle; mais il ne l'a pas senti; c'est un écho fidèle plutôt qu'une note originale. On a tant de fois cité le vers célèbre de Lucrèce :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt...

Ce vers s'est rencontré si souvent sous ma plume que j'hésite à le répéter encore; je ne trouve rien pourtant qui exprime mieux ma pensée, qui dise mieux comment le jeune écrivain, — hélas! n'est-il pas aussi député? — a pu, dès le collége, recevoir par tradition ce que nous avons appris par expérience; comment il a pu s'acclimater sans effort à une atmosphère préparée d'avance aux plus délicates cultures de l'esprit, et où se remuaient de main de maître des trésors de souvenirs et d'idées; comment enfin il lui a suffi de regarder, d'écouter et de réfléchir pour profiter des causeries où ses *anciens* discutaient devant lui le fort et le faible des célébrités contemporaines. Puisque j'ai risqué une comparaison pittoresque, je la poursuivrai en comparant cette *toile* à l'œuvre d'un artiste habile, qui reproduirait les traits d'un personnage défunt d'après des photographies et des médaillons. Détail singulier! Dans cette belle étude, j'entrevois souvent Sainte-Beuve; je n'aperçois jamais M. d'Haussonville; il s'efface; il semble vouloir que son travail reste impersonnel; condition excellente pour être impartial, mais non pas pour échauffer le lecteur qui aime à se sentir en communication directe avec une *individualité* quelconque, avec une âme, une opinion, un blâme, un enthousiasme, une colère, une émotion ou une passion.

On l'a dit avec raison et M. d'Haussonville nous le rappelle : Sainte-Beuve s'esquive et se dérobe aux subtilités de l'analyse; il l'a si bien conquise et possédée, qu'il lui

a fait promettre de ne pas se retourner contre lui. Bien fin sera un jour son héritier, s'il vient à bout de l'inventaire, s'il réussit à fixer cette physionomie complexe et mobile, à dominer et à pénétrer cet ensemble. Pour moi, moins ambitieux et plus humble, je voudrais seulement, en glanant çà et là dans le second volume des *Premiers Lundis* et dans l'œuvre de M. Othenin d'Haussonville, ressaisir un trait, un seul, si caractéristique et si persistant, qu'il peut servir à recomposer tous les autres. Je ne crois pas commettre un paradoxe trop téméraire en renouvelant la proverbiale question de l'alcade : « Où est la femme? » et en expliquant par les femmes, ou, pour parler plus correctement, par l'influence féminine, Sainte-Beuve presque tout entier.

A vingt-cinq ans, après une publication purement littéraire — *Tableau de la Poésie française au seizième siècle*, — qui laissait sa personne en dehors, il se dessine et se livre dans *Joseph Delorme*, qui fut traité par M. Guizot et son groupe de *Werther jacobin et carabin*. Joseph Delorme, c'est Sainte-Beuve jeune, pauvre, *laid*, (ce détail désobligeant est ici essentiel), Sainte-Beuve étudiant en médecine, préludant par l'amphithéâtre et l'étude anatomique à sa critique expérimentale. Il n'a pas eu encore le temps de se produire dans le monde; sa notoriété est très-restreinte. Il ne connaît le beau sexe que par les pécheresses du quartier latin; d'une part, sa vanité et le sentiment de sa propre valeur aspirent à un

idéal plus élevé; de l'autre, il est d'une génération et d'une époque où les plus grossières rencontres du trottoir s'entremêlent de poésie et de mélancolie, de romantisme et de mysticisme. De là, ce conflit que nous retrouverons dans les *Consolations*, dans le roman de *Volupté*, et jusque sous les austères murailles de *Port-Royal ;* un tempérament sensuel, ardent, peu délicat, aisément obsédé de matérielles convoitises, qui cherche une satisfaction immédiate, facile, mais troublée par un bizarre mélange d'humiliation et de remords; et une imagination vive, rêveuse, poétique, qui voudrait pouvoir concilier et fondre dans un amour véritable l'éternel antagonisme de l'ange et de la *bête*, de l'âme et des sens. A ce début, Sainte-Beuve, trop maltraité par la nature et par la fortune pour réaliser d'emblée son double rêve, est à peu près matérialiste. Seulement, le matérialisme, en 1829, ne pouvait pas être ce qu'il fut trente-cinq ans plus tard. Il vivait de plain-pied avec ses contraires; la liberté militante, l'immense élan des intelligences, la renaissance du spiritualisme philosophique et poétique, et l'avénement du romantisme qui, dans cette première période, ne pouvait avoir de raison d'être qu'en réagissant énergiquement contre l'art païen et la littérature athée. En outre, la jeune école catholique, groupée autour de Lamennais, était alors trop étroitement liée au romantisme et à la réhabilitation du Moyen-Age, pour que le poëte du *Cénacle* n'en reçût pas, à

titre de voisin ou d'ami, quelques aspersions d'eau bénite.

Il en résulta un second Sainte-Beuve, qui succéda si vite au premier, qu'il fut facile de les confondre. Celui-ci, sans renoncer aux vieilles attaches, affectait de les déplorer ou d'en rougir; il se montrait mécontent de lui-même, dégoûté des plaisirs vulgaires, aspirant à de chastes et poétiques tendresses. Mais ses confessions, en prose et en vers, étaient ajustées de manière à nous faire deviner que le pli était pris, que les péchés peu mignons dont il s'accusait l'avaient rendu incapable de goûter et de donner le bonheur dans des sphères plus hautes et plus pures. On peut supposer, ou plutôt on sait que, pendant ces années qui virent éclore les *Consolations* et *Volupté*, Sainte-Beuve, au seuil de la trentaine, connu et apprécié déjà par le public d'élite de la *Revue des Deux-Mondes* et de l'Abbaye-aux-Bois, ébaucha quelques liaisons romanesques dont nous n'avons pas à rechercher le succès et les suites. L'influence féminine, persévérante dans sa vie, se déplaçait ou s'épurait sans s'affaiblir. C'est alors, probablement, que sa laideur, dont on a trop parlé et qui m'a toujours paru fort contestable [1], nuisit à ses entreprises sentimentales, l'exposa à de fréquents mécomptes, et, le rejetant par accès dans ses anciennes habitudes, créa pour lui cette situation bizarre, prolongée

1. Sainte-Beuve était plus laid à vingt-cinq ans qu'à soixante.

jusqu'aux dernières années de sa vie, où des velléités catholiques, des bouffées de sensualisme, de secrètes amertumes, le regret de n'être pas beau et de n'être pas aimé, l'ennui d'avoir à se contenter de l'amitié quand il désirait mieux ou pire, des mouvements de jalousie contre ses contemporains ou ses rivaux mieux partagés, les tentations de la chair sans cesse aiguisées par les raffinements de l'esprit, offraient à l'observateur un curieux amalgame. Les *Consolations*, publiées quatre ans avant *Volupté*, marquent le moment où le sentiment chrétien fut le plus près de triompher chez Sainte-Beuve, où, pour donner une tout autre direction à son avenir et à son talent, il lui eût suffi d'obtenir et de fixer l'aveu de la jeune fille, qui a existé, dit-on, et dont la beauté virginale lui inspira les charmantes strophes :

.... Mon Dieu ! fais que je puisse aimer !
Aimer, c'est croire en toi, c'est prier avec larmes
Pour l'angélique fleur éclose en notre nuit,
C'est veiller quand tout dort, et savourer ses charmes,
Et chérir sur son front ta grâce qui reluit... etc., etc.

Vers aujourd'hui trop oubliés, qui ne laissaient pas prévoir un enterrement civil. On dit aussi que les trois femmes qui figurent dans *Volupté*, Amélie de Liniers, la marquise de Couaën et madame de R... ne sont pas des fictions, qu'elles ont réellement passé, avec plus ou moins de variantes, dans la vie de Sainte-Beuve, et qu'il était

sincère lorsqu'il se représentait sous les traits de son héros Amaury, trop enfoncé dans le vice pour pouvoir s'élever jusqu'à l'amour vrai, trop épris d'idéal et d'effusions romanesques pour se contenter du vice.

Il ne faudrait pourtant pas être dupe à propos d'un homme que la crainte de se laisser duper poussa si souvent vers l'excès contraire. L'imagination, le mirage, le don de se supposer à une place où l'on n'est pas, gardaient leur rôle dans ces demi-confidences. Je n'en voudrais d'autre preuve qu'un chapitre du second volume des *Premiers Lundis*, daté du 1er juillet 1833, entre les *Consolations* et *Volupté*, à ce moment où Sainte-Beuve devait être le plus semblable à un pécheur repentant, le plus courroucé contre le despotisme du libertinage et des sens, le plus prompt à maudire tout ce qui lui rappelait le contraste de ses aspirations et de ses chutes. Il rend compte des *Mémoires de Casanova de Seingalt*, c'est-à-dire d'un livre immonde, obscène, érotique à la façon du Musée secret de Naples et des pages les plus cyniques d'Apulée ou de Pétrone. Ce livre, que la police a prohibé depuis lors, et qui ne se vend que sous le manteau, met le jeune critique de vingt-neuf ans en belle humeur; loin d'être effarouché de cette série d'aventures et de tableaux dont rien n'égale la crudité et la brutale indécence, il se complaît, il se délecte dans ce *nu*. Après avoir cité le portrait d'une des innombrables héroïnes de cette galerie pornographique, il ajoute : « Nous avons

» voulu montrer avec quelle facilité lumineuse écrit » notre Vénitien, et comme je ne sais quelle grâce des » SÉVIGNÉ, des Choisy et des Bussy a passé par là et » voltige sous cette plume d'au delà des monts. » — Sauf quelques précautions de rigueur, quelques avertissements au lecteur *timoré*, il ne néglige rien pour élever jusqu'à la vraie littérature ce prodige de lubricité sénile, pour lui chercher, parmi les anciens et les modernes, de flatteuses parentés. Que dis-je? En essayant de caractériser, de faire valoir ces Mémoires, on croirait qu'il fait un retour sur lui-même : « S'il est, écrit-il, de nobles êtres en » qui le sentiment moral domine aisément et règle la » conduite, il y a une classe assez nombreuse d'individus » qui en sont presque entièrement dénués, et chez qui » cette absence à peu près complète permet à toutes les » facultés brillantes, rapides, entreprenantes, de se dé- » velopper sans mesure et sans scrupule. » Et, comme pour se ranger dans cette classe ou pour trahir le regret de n'en pas être, il exagère les qualités littéraires du livre de Casanova, et ne le réprimande que tout juste ce qu'il faut pour donner plus d'envie de le lire.

C'est que l'obsession — on eût dit au treizième siècle la *possession*, — féminine et sensuelle, refusait de lâcher prise, même pendant ces années de sagesse approximative où Sainte-Beuve, songeant à l'Académie, achevant de rompre avec le romantisme échevelé, admis à cultiver de nobles et précieuses amitiés, semblait vouloir réparer

ce que ses débuts avaient eu d'agressif et de tapageur. Pour tous ceux qui ont pu le suivre dans tel ou tel épisode de sa vie, il était évident que ses intérêts d'ambition, ses relations mondaines, ses travaux ou ses préoccupations littéraires, subissaient cette espèce de servitude, qu'il y revenait constamment — *quasi ad vomitum*, qu'elle prélevait une dîme sur toutes ses autres pensées. C'était comme un mal chronique, de vieille date, un rhumatisme moral dont il ressentait les élancements au milieu de ses plus heureux efforts pour donner à sa littérature plus de netteté, de finesse, de sagacité, de piquant et de charme. C'est par là que M. Feydeau, — un Casanova manqué, — sans talent, sans esprit, sans style, parvint à obtenir son suffrage et à se faire qualifier d'*ami*. Dans Balzac, qu'il déteste, et dont il dira plus tard ; « Il est trop gros pour nos fauteuils, » — ce qui l'attire, ce qui le désarme, c'est « une complaisance amollie qui s'insinue bientôt au lecteur... » C'est là un secret et comme un maléfice de ce talent, quelque peu suborneur, qui pénètre furtivement, même au cœur des femmes honnêtes, comme un docteur à privautés par l'alcôve. L'amour, au sein de la courtisane de dix-huit ans, est analysé CHATOUILLEUSEMENT. (*Premiers Lundis*, tome II, page 366.) — En lisant ces lignes écrites en 1838 et que Balzac, dans ses œuvres ultérieures, devait justifier de plus en plus, en se rappelant les prédilections littéraires et les penchants avoués de Sainte-Beuve, on songe involon-

tairement aux *Frères ennemis*. On se dit que Sainte-Beuve et Balzac, se haïssant, guerroyant l'un contre l'autre, ont manqué à leur vraie vocation, à leurs affinités de famille. Ils étaient si bien faits pour s'entendre ! Ils auraient dû s'adorer.

Dans les plus petits détails, et jusque dans les témoignages d'estime qu'il donne à quelques-uns de ses confrères, l'idée fixe, le *tic* reparaît. Au bas d'une page cordiale sur des poésies de M. Marmier, je trouve cette note curieuse : « Dans les dernières années, quand M. Marmier » venait le voir, M. Sainte-Beuve, en entendant annon- » cer sa visite, disait de lui comme de Mérimée : « Mar- » mier a toujours été un ami sûr ; » et il ajoutait en souriant : « Mais IL A TROMPÉ BEAUCOUP DE FEMMES. » — Tous ceux qui ont l'honneur de connaître M. Marmier seront stupéfaits de cet étrange compliment. La littérature posthume devrait s'interdire ces licences. Nous oserions affirmer que M. Marmier, le type du galant homme encore plus que de l'homme galant, n'a jamais trompé ni dona Anna, ni Zerline, ni Elvire, ni Clarisse ; il n'est pas si coupable ! Ayez donc l'existence la plus correcte, la mieux ordonnée, la plus cravatée de blanc ; acceptez de bon cœur toutes les servitudes de la société polie ; soyez du monde où l'on s'estime plutôt que du monde où l'on s'amuse ; logez-vous à la porte d'une église, afin de ne voir que les paroissiennes les plus authentiques ; préférez les douairières aux cocodettes et les salons de haute

lice aux boudoirs capitonnés ; le tout, pour qu'une jolie médisance d'outre-tombe vous fasse monter ou descendre au rang d'un lovelace de garnison ! Heureusement la bonne renommée de M. Marmier est établie assez solidement pour braver cette mauvaise plaisanterie. Il est, depuis six ans, de l'Académie française, et la flèche du Parthe s'émousse sur son habit vert. Ce qu'il y a de plus clair dans cet épisode, c'est que Sainte-Beuve prêtait à ses amis les plus estimables le genre de torts qu'il aurait bien voulu avoir.

II

C'est, nous l'avons vu, de 1830 à 1835, des *Consolations* à *Volupté*, que les idées et les sentiments de Sainte-Beuve auraient pu prendre une tout autre direction, s'il avait rencontré, comme nous disions alors, la sœur de ses rêves. Les trois femmes qui, dans son roman, se disputent le cœur du faible et voluptueux Amaury, et qu'il a sans doute idéalisées au point de les rendre méconnaissables, lui firent entrevoir à lui-même un bonheur qu'il ne fut capable ni d'obtenir, ni de donner. Peut-être les subtilités de son analyse déguisaient-elles tout simplement une assez plate réalité ; à savoir que, trop peu séduisant

d'aspect pour être aimé, personnifiant à l'extérieur le contraire d'un héros de roman, il avait préféré, par un singulier phénomène de vanité, se représenter comme indigne de partager l'amour vrai qu'il ne pouvait pas inspirer. La jeune fille dont il nous parle dans la meilleure page des *Consolations*, et qui lui révéla, dans un lointain plus ou moins vague, l'austère douceur des tendresses chrétiennes, se montra, j'imagine, quelque peu rebelle aux poétiques effusions de ce néophyte qui lui arrivait avec la tournure d'un *pion* de collége, des habits mal faits, un menton de galoche, des yeux sans cils, un visage sans jeunesse et une tête sans cheveux. C'est une erreur de croire que les jeunes personnes les plus pures et même les plus pieuses sont celles que les avantages ou les disgrâces physiques trouvent le plus indifférentes. Ne sachant rien de la vie, trop ingénues pour comprendre à quels mécomptes elles s'exposent en s'attachant à un bellâtre et quel charme les supériorités de l'esprit peuvent répandre dans l'intimité, il y a cent à parier contre un que, dans cette première phase de jeunesse et d'innocence, elles préféreront un joli cavalier ou un élégant danseur à un spirituel académicien. Plus tard, beaucoup plus tard, une femme du monde, avertie par l'expérience, aimant à faire de son salon le rendez-vous des hommes supérieurs, capable d'apprécier une pensée délicate et même de lui donner la réplique, accessible aux séductions de la célébrité et du succès, peut se plaire à rétablir la proportion

et l'équilibre au profit de ces disgraciés de la nature et à traiter chacun de ses attentifs d'après sa véritable valeur. Seulement il arrive souvent, en pareil cas, que l'éminent quadragénaire qu'elle distingue et indemnise, a depuis longtemps perdu cette vivacité d'émotions, cette chaleur d'âme, qui lui permettraient de se convertir en se donnant. Sainte-Beuve a passé toute son existence à tourner dans ce cercle, que j'appellerais vicieux, si je ne craignais de faire une épigramme.

Il est donc permis de croire que les bonnes fortunes de Sainte-Beuve, dont le roman, ennuyeux et quintessencié, réussit peu, se bornèrent à quelques lettres de compliment ou de remerciement, écrites par des femmes incomprises, par de belles provinciales secrètement révoltées contre les vulgarités du mariage et fières de se reconnaître dans tel ou tel chapitre de *Volupté*, sous les traits de madame de R..., ou de la marquise de Couaën. Ces lettres chatouillaient toutes les faiblesses de cet esprit ondoyant et divers, curieux et désireux, à qui il eût été si doux de pénétrer dans ces mystères et de se glisser dans ces alcôves. Mais quelle différence entre ce chétif regain et la large moisson que récoltaient, à la même époque, nos grands poëtes et l'auteur du *Lys dans la vallée ! Inde iræ*. Sainte-Beuve avait conscience de sa valeur et prescience de son avenir. Cette inégalité des récompenses sentimentales, où on lui accordait à peine l'*accessit*, ne cessa de fermenter en lui et ne donna que

trop libre jeu à ses penchants sensualistes. Elle suffit à expliquer comment ses dernières années mirent tant de réalisme dans ses habitudes et tant d'âpreté dans ses rancunes.

Je rencontre, dans la remarquable *Étude* de M. Othenin d'Haussonville, un passage qui prouve que les meilleurs renseignements ne sauraient balancer le triste avantage d'avoir été le contemporain des épisodes que l'on retrace et des personnages que l'on peint. Le jeune *essayist* nous semble confondre des dates fort distinctes, quand il nous dit que Sainte-Beuve avait trop de goût pour admirer *Hernani* et *Ruy-Blas*, et pour ne pas être effarouché des scènes bruyantes qui signalèrent l'avénement du drame romantique. Sainte-Beuve avait en effet trop de goût pour préférer *Hernani* à *Polyeucte* ou *Ruy-Blas* à *Phèdre;* mais il avait trop d'esprit pour ne pas savoir que le dix-neuvième siècle chercherait vainement un second Corneille ou un second Racine, et pour ne pas placer le plus mauvais drame de Victor Hugo infiniment au-dessus des tragédies de MM. Jouy, Raynouard, Baour-Lormian, Delrieu et Arnault. La question n'était pas là. Quand on a connu, même d'un peu loin, les héros ou les coryphées du *Cénacle*, on n'ignore pas que le goût ou même le fanatisme littéraire n'était que pour moitié dans leurs entraînements ou leurs volte-faces, qu'il s'y mêlait tout un alliage de petites passions ou préoccupations personnelles. Le public de *Hernani*, si bruyant

qu'il fût, était encore de bonne compagnie; chose bizarre, il se recrutait dans le parti royaliste et la jeune école catholique, contre le vieux libéralisme bonapartiste et les journaux révolutionnaires. Sainte-Beuve, à cette date sans lendemain, admirait sans réserve l'œuvre de M. Hugo. L'hiver de 1830 marqua le paroxysme de son enthousiaste tendresse, de sa fervente idolâtrie pour le poëte et pour sa belle famille. Le *Globe*, rédigé par les *ancêtres* littéraires et politiques de M. Othenin d'Haussonville, s'exprimait ainsi, au sortir de la première représentation : « *Hernani* a dépassé les espérances de nos amis et les craintes de nos adversaires. » Le recueil des *Consolations* qui parut quinze jours après le drame, respire, à chaque page, l'amitié ou plutôt l'adoration la plus pure, la plus désintéressée, pour M. et madame V... H..., pour ce couple que Sainte-Beuve ne séparait alors ni dans son cœur, ni dans ses vers. Eh! qui aurait pu concevoir un autre sentiment, nourrir d'autres espérances, en face de ce délicieux ménage, où de beaux enfants alternaient avec d'admirables poésies, en présence de cette femme, brillante de jeunesse, de beauté, d'honnête joie, d'épanouissement et de santé, qui apparaissait aux *fidèles*, son *bambino* dans les bras, tenant le milieu entre la Béatrix et la Madone?

Maintenant, que *Marie Tudor* et *Angelo* fussent très-inférieurs à *Hernani;* que la révolution de juillet eût envenimé et démocratisé la révolution littéraire; que

M. Hugo eût changé le personnel de ses *claqueurs*, remplacé les lauréats de Sorbonne par les rapins d'atelier et les stagiaires de démagogie; rien n'est plus vrai; mais ce n'est pas là ce qui altéra si profondément les relations du disciple avec le maître, du catéchumène avec le pontife, de Mélanchthon avec Luther. Pendant ces années intermédiaires, orageuses, qui vont des *Orientales* aux *Chants du Crépuscule*, les familiers de la maison, les collectionneurs de dessous de cartes et de revers de médailles, les démolisseurs du mur de la vie privée, parlèrent d'un drame d'intérieur qui ne valait pas *Hernani*, ni même *Angelo*. Si Sainte-Beuve, à dater de ce moment, cessa de parler des publications de M. Hugo ou entremêla de sournoises critiques ses froides louanges, s'il l'abandonna finalement aux haines de Gustave Planche; si M. Hugo, en 1843, quand Sainte-Beuve se présenta à l'Académie française, vota onze fois contre lui, c'est qu'il y avait, de part et d'autre, des griefs absolument étrangers à la littérature; c'est que la liste romanesque de Sainte-Beuve, contre-partie de celle de don Juan, venait probablement de se grossir d'une déception de plus. Dans tous les cas, s'il y eut un moment où M. Hugo, admirateur passionné de Shakspeare, se souvint d'Othello, il y en avait d'autres où il ressemblait beaucoup plus à l'amant de Juliette.

Mais il est temps d'arriver à la période de réparation et d'apaisement, qui, si elle n'eût été interrompue par de

nouvelles catastrophes, pouvait assurer à la maturité et à la vieillesse de Sainte-Beuve un caractère définitif de dignité, de bienséance et d'unité. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, une loterie organisée au profit des pauvres par la reine Marie-Amélie fit connaître, d'abord par les habitués des Tuileries, puis par les lecteurs délicats, une touchante nouvelle, intitulée *Résignation.* Ces pages exquises, qui n'étaient pas destinées à la publicité, révélèrent le secret d'une existence mélancolique, où la rêverie, la poésie, le recours au consolateur divin, étaient à la fois secondés et assombris par des souffrances presque continuelles. L'auteur, madame la comtesse d'Arbouville, femme du général, alliée au comte Molé ou à quelqu'un des siens, avait écrit ce charmant récit, comme elle écrivit plus tard *Une Histoire Hollandaise*, *Marie-Madeleine*, le *Médecin de Village*, avec une sorte d'inconscience qui redoublait les sympathies. Plutôt valétudinaire que laide, il était impossible de la regarder et de l'entendre sans avoir l'idée d'une belle âme et d'une belle intelligence, captives dans une douloureuse prison. C'est d'elle qu'un homme d'esprit disait : « Sa santé la fait laide ; sa laideur la fait triste, et sa tristesse la fait poétique. »

Quoi qu'il en soit, elle accorda son amitié à Sainte-Beuve ; cette fois, il n'avait pas à regretter ou à s'excuser de n'être pas un Antinoüs ; une égalité parfaite, écartant de cette amitié pure et suave tout semblant d'orage

ou de sacrifice, fut pour elle une consolation, pour lui presque une convalescence. Aussi spirituelle que madame de la Fayette, elle aurait pu dire modestement ce que l'auteur de la *Princesse de Clèves* disait de l'auteur des *Maximes :* « Il m'a donné de l'esprit; mais j'ai réformé son cœur. » Ce fut là, selon moi, la phase, sinon la plus éclatante et la plus populaire, au moins la meilleure et la plus honorable, de la vie de Sainte-Beuve. Devenu presque homme du monde sans trop de dissonance, invité au château du Marais, conseiller littéraire de M. Molé, reçu et recherché dans les salons aristocratiques, il arrivait tout doucement à devenir, non pas courtisan, mais rallié, écrivain du centre droit, toujours indépendant par nature ou par habitude, refusant de se livrer tout entier et secrètement réfractaire, mais rangé, respectueux, sérieux, convenable, tel enfin qu'il put, en 1846, prendre parti, à l'Académie française, pour le bon sens de M. Molé contre l'imagination de M. de Vigny.

Par malheur, madame d'Arbouville mourut en 1850, et déjà la révolution de février, d'autant plus providentielle qu'elle semble plus folle, avait dispersé le groupe noble, élégant et lettré où Sainte-Beuve s'était créé un petit faubourg Saint-Germain de branche cadette. Il est doublement regrettable que l'ami survivant n'ait pas consacré un de ses *Lundis* du *Constitutionnel* à la mémoire de celle dont la mort fut une délivrance; d'abord, parce qu'il eût payé une dette de gratitude et de justice ;

ensuite, parce que, faisant profiter de son merveilleux été de la Saint-Martin *Résignation* et le *Médecin de village*, il eût peut-être épargné à notre littérature la honte de laisser tomber en oubli ces petits chefs-d'œuvre de sensibilité, de tristesse chrétienne et de grâce. Mais nous qui le rencontrions alors dans un autre cadre, nous savons que, pour cet ancien ami d'Armand Carrel, la secousse de 1848 avait été plus violente que s'il y avait perdu une ambassade ou un ministère. Il y eut un moment où il se regarda tout à la fois comme dépaysé, dénationalisé et dégagé. Le sens, le goût, le souvenir de ses anciennes amitiés, un reste d'affection pour ces pauvres libertés si compromettantes et si compromises, tout avait disparu dans l'émotion suprême de cet homme de trop d'esprit, qui voulait bien refuser la croix d'honneur offerte par M. de Salvandy, mais qui ne demandait, au fond, qu'à vieillir et à mourir paisible sujet de Louis-Philippe. On exagérerait fort peu, si l'on disait que cette crise, ce coup de foudre, cet imprévu devint, aux yeux de Sainte-Beuve, quelque chose de comparable à une ère nouvelle, à une hégyre, à une seconde vie, où il lui était permis de se détacher de tous et de tout, de changer d'opinion, de milieu, d'affections, de points de vue, sans être accusé de trahison ou même de désertion. Mais enfin, de cette espèce de solution de continuité aux négations cassantes et offensives des dernières années, il y avait loin. Comment cette distance a-t-elle été franchie?

L'espace me manque; je dois me contenter d'indiquer au lieu d'expliquer.

En 1847, je me trouvais avec Sainte-Beuve dans une maison amie, chez l'homme excellent qu'il a appelé « le plus doux des catholiques restés fidèles à M. de Lamennais. » Survint un jeune religieux, carme ou dominicain, peu importe. La causerie fut cordiale, animée, presque gaie. Sainte-Beuve se montra très-bienveillant. La visite finie, lorsque le jeune moine eut pris congé, et que la robe blanche eut disparu derrière la porte, l'auteur de *Volupté* dit à demi-voix, avec un mélange de tristesse et d'affectueuse ironie : « Maintenant, c'est très-bien ; il a vingt-sept ans; mais à cinquante, il ne croira plus, et il sera fort à plaindre. »

Cette phrase trop significative peut nous aider à deviner par quelles gradations ce cerveau vide de croyances s'est rempli d'impiété, et comment Sainte-Beuve a passé du scepticisme respectueux à un rôle presque officiel de matérialiste et d'athée. Libre de tout engagement avec la légitimité et l'orléanisme, ne s'étant pas même laissé décorer par les ministres de Louis-Philippe, mais haïssant la République, Sainte-Beuve, dès le mois de mars 1848, invoquait un *coup de force*, sans autre ambition personnelle que de rentrer en possession de son repos, de ses livres, de son Institut, de son cabinet de travail et d'une situation — le mot est de lui, — où les hurleurs de carrefour ne seraient pas de plus grands personnages que

les académiciens. En se ralliant littérairement au régime du 2 décembre et à l'Empire, il crut accomplir une évolution toute naturelle, faire acte, non pas de servilisme, mais plutôt de cette sorte d'indépendance dont se piquent les gens d'esprit à l'égard des Joseph Prudhomme du parlementarisme et du libéralisme. Ses anciens amis, ses collègues, la plupart de ses confrères, ne l'entendirent pas ainsi ; il fut mis à l'*index*, traité d'apostat, de mécréant et de faux frère ; il se trouva dans la position paradoxale et irritante d'un homme qui avait désiré un gouvernement fort pour rétablir l'équilibre entre les lettrés et les tapageurs, et qui ameutait contre lui presque toute la littérature ; d'un homme qui saluait avec joie le triomphe de l'autorité, et qui excommuniait le principe d'autorité par excellence en la personne des catholiques du *Correspondant* et de l'Académie.

En pareil cas, on tombe du côté où l'on penche, et surtout du côté où nos adversaires nous font pencher. Sainte-Beuve commença par accepter le rôle que lui imposaient nos colères et nos rancunes ; puis il l'exagéra et l'aggrava. Son sel devint du verjus, son verjus du fiel, son fiel du venin. De même que les condamnés en police correctionnelle, ulcérés du mépris des honnêtes gens, passent aisément à l'état de gibier de cour d'assises, de même un esprit supérieur, mobile, vaniteux, incrédule, irascible, arrive à se pervertir sous la main de ceux qui le qualifient de pervers, et se fait un orgueilleux plaisir

de mériter tous les reproches qu'il s'attire. Sainte-Beuve se cabra sous l'anathème, et nous eûmes tous notre part de ses représailles. Il n'avait plus désormais à lutter contre ses penchants. Le roman immoral lui plaisait ; il se déclarait le patron de *Madame Bovary* et de *Fanny*. Les catholiques libéraux l'attaquaient ; ne pouvant pas, pour repousser leurs attaques, se ranger parmi les catholiques absolutistes, il remontait ou redescendait violemment à la philosophie du dix-huitième siècle, à Diderot et à Voltaire. Il lui était agréable qu'un faux savant appliquât les dissolvants de son analyse aux pages de l'Évangile et estompât dans un nimbe romanesque la divine figure de Jésus ; il prenait son attitude la plus provoquante pour célébrer la science et le style, le talent et le courage de M. Ernest Renan. Est-ce tout ? Pas encore. Brebis galeuse ou bête noire à l'Académie, au faubourg Saint-Germain, dans les salons doctrinaires et parlementaires, soit. Il se sentait assez fort pour se défendre et assez malin pour se venger. Mais l'impopularité !... Avoir contre soi tout ensemble l'Institut et le club, le salon et l'estaminet, M. de Montalembert et M. Rogeard, les évêques et les étudiants, le quai Malaquais et le jardin du Luxembourg, *Pernette* et *la Marseillaise !* il n'y avait qu'un moyen d'en finir avec ce cumul ; c'était de forcer la note irréligieuse, de se poser en évêque du diocèse des athées. Sainte-Beuve employa ce moyen et obtint ce triste succès.

Ce que put devenir l'influence féminine chez ce vieillard infirme, volontaire de l'athéisme, sénateur révolté, courtisan frondeur, césarien quêteur de popularité, déchu de ses anciennes amitiés, déchirant les vieilles Bibles; démasquant ses batteries, criant ses haines, exacerbant le manque de croyances par le manque de respect, vous le savez, et je n'ai pas à le redire. Son charmant esprit lui restait, et il en fit profiter une aimable princesse qu'il remercia trop souvent de ses cadeaux, et qu'il renseigna trop minutieusement sur l'état de sa santé. Si, du moins, elle avait pris sur lui assez d'autorité pour l'aider à sauver le *decorum !* N'insistons pas ; j'aime mieux, avant de finir, risquer un paradoxe charitable, affirmer que Sainte-Beuve fut un athée de position, de passion, de colère, d'amour-propre, et non pas de conviction. S'il existe une foule de gens qui vivent comme s'ils ne croyaient pas en Dieu, nul n'est sûr d'être athée, et Sainte-Beuve l'était peut-être moins que personne. On l'aurait remué jusqu'au fond de l'âme, on l'aurait fait tressaillir de nostalgie spiritualiste et mystique, si, pendant ces années violentes et néfastes, on lui eût rappelé la page des *Consolations*, si tendre et si chrétienne, dont j'ai déjà cité quelques vers :

... C'est trouver en soi seul ces mystiques fontaines,
Ces torrents de bonheur qu'a chantés un saint roi;
C'est passer du désert aux régions certaines,
Tout entiers l'un à l'autre et tous les deux à Toi ! (à Dieu)

C'est être chaste et sobre, et doux avec courage ;
C'est ne maudire rien quand ta main a béni ;
C'est croire au ciel serein, à l'éclair dans l'orage ;
C'est vouloir qu'ici-bas tout ne soit pas fini ;

C'est lorsqu'au froid du soir, aux approches de l'ombre,
Le couple voyageur s'est assis pour gémir,
Et que la mort, sortant comme un hôtelier sombre,
Au plus lassé des deux a crié de dormir ;

C'est pour l'inconsolé qui poursuit solitaire,
Etre mort et dormir dans le même tombeau ;
Plus que jamais c'est vivre au delà de la terre ;
C'est voir en songe un ange avec un saint flambeau !

En 1868 comme en 1829, si l'auteur de ces beaux vers m'avait dit : « Je suis athée ! » — je lui aurais répondu comme mon compatriote Crillon à mon Roi Henri IV : « Sire ! vous en avez menti ! ! »

VIII

SOUVENIRS DU PASSÉ

FRÉDÉRIC SOULIÉ

---

28 février 1875.

Quelques correspondants bénévoles, quoique anonymes, me reprochent parfois de m'en tenir trop obstinément à la littérature présente, de ne pas user du triste privilége de mon âge pour essayer, de temps à autre, un retour vers le passé et ranimer ces figures, contemporaines de ma jeunesse, que le bénéfice de la mort et du lointain dérobe peu à peu aux chicanes de la critique et de l'analyse. Assurément, il ne me serait que trop facile de vivre en idée avec Balzac et Charles de Bernard, Nodier et Dumas père, Eugène Sue et Frédéric Soulié, comme avec Jules Sandeau et Dumas fils, Octave Feuillet et Emile Augier. D'autre part, ne serait-il pas curieux d'apprendre aux

générations nouvelles que ces écrivains, ces romanciers, ces poëtes que l'on croit aujourd'hui n'avoir à protéger que contre l'oubli, ont mérité et subi, de leur vivant, des jugements plus sévères, des anathèmes plus véhéments, que ne s'en est attiré, de nos jours, la mauvaise littérature ? Il y a même cette différence que les romans de M. Flaubert, de M. Feydeau et de leurs dignes émules ont pu être considérés comme purement individuels, que personne, même parmi les panégyristes, ne s'est avisé d'y découvrir une idée d'ensemble, une apparence d'école, tandis que, lors de la grande explosion du feuilleton-roman, auquel de puissants inventeurs donnèrent une vogue extraordinaire, ces œuvres étranges, immorales, dangereuses, vénéneuses, paradoxales, invraisemblables, pimentées, antisociales, dissolvantes, purent aisément être attribuées à un vaste plan de dépravation publique et privée.

Si je néglige les occasions de rappeler ces vérités, à propos des morts célèbres que l'on est enclin à regarder comme des géants, c'est d'abord que l'on refuserait de me croire ; témoin M. de Balzac, dont on ne peut plus parler que comme d'un demi-dieu, et que tous les partis mettaient alors à sa vraie place, à égale distance des visionnaires et des hommes de génie, et surtout au premier rang des corrupteurs. C'est ensuite parce que le choix est trop facile entre les défunts qui ne demandent rien et les vivants qui désirent faire parler d'eux ; c'est enfin

parce que la littérature *assise* ou écrite — la nôtre, — est condamnée à des jeûnes si austères en fait de publicité, parce qu'il existe une disproportion si injuste entre le livre et le théâtre, que nous devons essayer d'amoindrir cette différence en réservant aux ouvrages contemporains toute notre attention, toutes nos heures, nos dernières feuilles de papier et nos dernières gouttes d'encre.

Mais cette fois la tentation est trop forte. L'*actualité* s'est emparée pour un jour de Frédéric Soulié, dont le nom semblait avoir seul survécu à son énorme bagage littéraire. Après vingt-huit ans, l'inauguration de son monument a servi de texte à une démonstration, fort honorable d'ailleurs, à des discours empreints d'une émotion fort légitime, où l'on a paru confondre une cérémonie funèbre et tardive avec un regain de célébrité et de succès. Les mots de génie, d'immortalité, de magnifique héritage dont les richesses appartiennent à l'humanité et dont il faut garder religieusement le trésor, ont été prodigués par les orateurs. Une nouvelle touchante — mais non pas exquise — de l'auteur des *Mémoires du Diable*, — le *Lion amoureux*, a été remise sous les yeux de deux ou trois cent mille lecteurs. Il sied donc de faire une halte parmi les publications d'hier et d'aujourd'hui, pour chercher à rétablir la mesure et constater que ce qui était vrai en 1845 n'est pas devenu faux en 1875. Je ne suis que trop sujet à imiter le *Laudator temporis*

acti, d'Horace ; mais, dans le feuilleton-roman, il m'est impossible d'admettre que Frédéric Soulié, sauf deux ou trois heureuses rencontres, soit infiniment supérieur à M. Paul Féval, à Emile Gaboriau et à Xavier de Montépin, dont les *Tragédies de Paris* m'ont *empoigné* dès le premier jour et ne m'ont plus lâché.

Le nom et le talent de Frédéric Soulié furent révélés pour la première fois au public par une médiocre imitation de *Roméo et Juliette* (1828), que firent réussir le mouvement romantique d'alors et le jeu de Lockroy, acteur délicieux dont les succès dramatiques ont si peu tenté son fils, qu'il a voulu être le contraire d'un comédien. De cette première date à la mort de Frédéric Soulié, dix-huit ans se sont écoulés. Pendant ces dix-huit ans, il a publié — notez que je suis sûr d'en oublier la moitié [1], — les *Mémoires du Diable*, le *Magnétiseur*, les *Deux cadavres*, le *Comte de Toulouse*, le *Vicomte de Béziers*, le *Château des Pyrénées*, les *Quatre sœurs*, le *Maître d'école*, *Un malheur complet*, *les Guises*, *Au jour le jour*, *Diane et Louise*, *Confession générale*, etc.,

1. La moitié ! J'aurais dû dire les trois quarts. Voici la liste supplémentaire : *Saturnin Fichet*. — *Le Bananier*. — *Eulalie Pontois*. — *Le Conseiller d'Etat*. — *Le Comte de Foix*. — *Les Drames inconnus*. — *Un Eté à Meudon*. — *Huit jours au Château*. — *Marguerite*. — *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait*. — *Sathaniel* — *Un Rêve d'amour*. — *La Chambrière*. — *Les Quatre époques*, etc., etc.

etc., etc., total deux ou trois cents volumes de cabinet littéraire ; sans compter ses pièces de théâtre, *Christine à Fontainebleau*, *Clotilde*, *Diane de Chivry*, le *Fils de la Folle*, l'*Ouvrier*, etc., etc... Mettons à part *ses* chefs-d'œuvre — je ne dis pas *des* chefs-d'œuvre. — Dans le roman, la *Comtesse de Monrion*, suite de la *Lionne*, et le *Lion amoureux* ; au théâtre, la *Closerie des Genets*.

N'est-ce pas le cas de s'écrier tout d'abord avec un critique de cette époque ? — (Vous le reconnaîtrez à sa lourdeur) :

« On ne saurait classer *Diane* (un des meilleurs récits du trop fécond écrivain) parmi les œuvres littéraires. M. Soulié est coupable envers ses lecteurs, coupable envers lui-même ; le procès que j'entame ici contre M. Soulié est d'une gravité que personne ne méconnaîtra. Pour ne pas laisser échapper l'inspiration, chacun se croit obligé d'improviser ; pour éviter la sécheresse, on s'interdit les ratures. On est si pressé d'écrire qu'on ne prend pas le temps de penser ; mais ce régime est mortel, et les fortes intelligences succombent sous le poids de cette perpétuelle improvisation...Refuser le secours du temps, ce n'est pas moins que nier les lois qui président au développement des facultés humaines, comme aux transformations de tous les êtres vivants que nous avons sous les yeux. C'est une gageure insensée proposée par l'orgueil et acceptée par l'ignorance. En voyant se multiplier autour de nous les ébauches boiteuses, en écou-

tant les bégaiements confus qui se donnent pour des paroles, comment ne pas se demander la raison du rapide oubli qui envahit toutes ces œuvres promises à la durée ?... *Diane et Louise*, qui nous ont suggéré ces réflexions, n'échapperont pas à la destinée commune de la plupart des œuvres contemporaines. Elles seront oubliées, et pour elles l'oubli ne sera pas une injustice. »

Si Gustave Planche a pu, sans trop de rigueur, prononcer cet arrêt contre *Diane de Chivry*, qui se recommande par une donnée intéressante, un récit rapide, des caractères bien esquissés, et qui, dans cet immense répertoire, dispute la première place au *Lion amoureux* et à la *Comtesse de Monrion*, qu'aurait-il dit de tous ces gros romans qui ne sont, pour la plupart, que des mélodrames racontés, et dont je viens de vous offrir le dénombrement très-incomplet? Il était dans le vrai, lorsqu'il signalait les ravages de l'improvisation dans la littérature moderne, lorsqu'il nous la montrait condamnant d'avance à une mort prochaine les œuvres qu'elle multiplie, et comparable à la Révolution, dont on a dit que, comme Saturne, elle dévorait ses enfants. C'est là-dessus qu'il faut insister. C'est là ce qui réfute les recours en grâce, essayés auprès d'une postérité oublieuse, quand une circonstance solennelle ramène l'attention sur une figure déjà estompée au bout d'un quart de siècle. On pourrait ajouter, pour préciser la leçon, que presque toujours, en pareil cas, les excès de l'improvisation s'expliquaient

par une question d'argent; que cette production incessante, hâtive, haletante, était destinée à subvenir à des embarras pécuniaires sans cesse renouvelés et aggravés par le désordre et le décousu de ces existences anormales.

Par conséquent, ces grands producteurs perdaient doublement le droit de se poser en moralistes pour justifier leur acharnement à sonder les plaies sociales, à faire de l'or avec de la boue, à collectionner tous les vices et toutes les laideurs de notre misérable humanité. Mais ce sujet serait trop délicat, trop personnel. Mieux vaut rester littéraire en cherchant à fixer le rang de Frédéric Soulié parmi ses rivaux de vogue éphémère, de prodigalités romanesques et d'inventions à outrance.

Ils étaient quatre, vous le savez, et on ne s'attendait pas alors à voir, douze ou quinze ans plus tard, Balzac élevé si fort au-dessus des trois autres. Pourtant, dès cette époque, il n'eût pas été possible de traiter Balzac d'improvisateur, puisque ses remaniements, ses corrections innombrables, ses infatigables travaux de refonte, de retouche et de raccord, faisaient le désespoir des imprimeurs et des éditeurs, et diminuaient, dit-on, de plus de moitié le produit de ses ouvrages. Comment, avec ces perpétuelles inquiétudes d'artiste mécontent de lui-même, ce prodigieux cerveau a-t-il pu enfanter en moins de vingt années cette quantité inouïe de romans, de nouvelles, d'esquisses, de fantaisies de toutes sortes, et cela

en recherchant ou en subissant les diversions les plus absorbantes ; voyages, théâtre, plans gigantesques, créations financières, mariages princiers, acquisitions ruineuses, ameublements sultanesques, déluge de papier timbré, plaidoyers en faveur des criminels célèbres, luttes de Mohican contre toutes les variétés du créancier parisien ? C'est une énigme que je ne me charge pas d'éclaircir ; j'aime mieux l'éluder, en remarquant que tout devait avoir le caractère du phénomène chez un homme dont les chefs-d'œuvre mêmes, — *La cousine Bette*, *le cousin Pons*, *le père Goriot*, *Splendeurs et misères*, *les Treize*, — ressemblent, sur bien des points, à des monstruosités éclatantes, à des curiosités merveilleuses, plutôt qu'à de purs et lumineux modèles. Quoi qu'il en soit, de peur de nous répéter, laissons Balzac hors de comparaison et hors de cause. Restent Alexandre Dumas et Eugène Sue.

Alexandre Dumas ! voilà l'improvisateur par excellence. Si un écrivain quelconque pouvait nous réconcilier avec l'improvisation, ce serait lui. S'il en a les défauts, il en possède aussi toutes les qualités, ou, pour mieux dire, il lui donne les siennes. Dès la première page, l'intérêt s'éveille ; les personnages sont sur leurs pieds ; on les voit agir, on les écoute parler. L'auteur s'amuse de ce qu'il raconte, et chose bien plus étonnante, il a l'air d'y croire. Quelle clarté ! quelle bonne humeur ! quel naturel ! quelle richesse d'imagination ! quel esprit vraiment fran-

çais ! quelle verve dans le dialogue ! quelle facilité à dramatiser le récit ! Comme tout cela est vivant ! Comme tout coule de source ! On ne peut pas prétendre que Dumas se préoccupe de morale, ni qu'il épargne à l'histoire ces colossales entorses qui mettaient en fureur M. Cousin. Du moins il n'a jamais de préméditation corruptrice ; de ces sous-entendus qui placent le lecteur de Balzac dans une situation analogue à celle du passager se promenant sur le pont d'un navire et partagé entre les beautés du spectacle et les nausées du mal de mer. Il traite — j'en conviens et je le déplore — avec un sans-façon de mousquetaire-bohême, la majesté royale, la vertu des reines et l'honneur des *grandes dames* ; mais ses irrévérences sont toutes en surface, sans double fond, sans fiel et sans venin. On devine çà et là, au milieu de ces sacrifices de la vérité à la curiosité, un vague instinct de noblesse et de beauté morale, le culte des gloires de la France, une préférence platonique pour le bien. Dans son répertoire, encore plus volumineux que celui de ses trois rivaux, on ne rencontre ni une page licencieuse, ni une phrase impie. Quant au mérite littéraire — si c'est là de la littérature — *Les Trois mousquetaires, Vingt ans après, le Comte de Monte-Cristo*, restent les chefs-d'œuvre du genre. *Les Impressions de voyage, le Corricolo, le Speronare*, peuvent se relire à trente ans de distance sans trop de déchet, et, pour l'enjouement, la grâce, le sel gaulois, l'entrain irrésistible, la légèreté spirituelle, ne le cèdent en rien

aux meilleurs chapitres de Hamilton, de Lesage et de Voltaire. M. Dumas fils, ayant à s'expliquer devant l'Académie française au sujet de l'exclusion de son père, aurait pu se borner à dire : « Messieurs, vous avez bien fait de le laisser à l'écart ; il était trop amusant pour vous ! »

Eugène Sue est le plus *haïssable* ; il n'a pas eu, dans ses diverses phases, tour à tour byronien, dandy, aristocrate, socialiste, démagogue, un moment de sincérité. Il a, suivant que le succès lui apparaissait à l'extrême droite ou à l'extrême gauche, flatté les rancunes nobiliaires et monarchiques aux dépens de la bourgeoisie, puis caressé les passions populaires et populacières, aux dépens des classes riches. Avec des habitudes luxueuses et même sardanapalesques, il a pris le masque d'un philanthrope peint en rouge, le ton mielleux et les allures doucereuses d'un Vincent de Paul de club ; il cache sous le légendaire petit *Manteau bleu* sa redingote coupée par Blain. Il se fait le conseiller du paupérisme, le courtisan de la misère, non pas pour approfondir la redoutable énigme des inégalités sociales, pour atténuer le mal, pour chercher le remède possible, et finalement pour recourir à la grande consolatrice, — la charité chrétienne ; — mais pour exacerber le prolétaire et le pauvre par le contraste de leurs souffrances avec les jouissances fastueuses des heureux de ce monde, pour verser sur leurs plaies de l'huile de pétrole, pour les tromper à l'aide d'un mirage où il leur

montre tous les objets de leur convoitise faciles à obtenir par le communisme. S'il avait vécu douze ou quinze ans de plus, il aurait pu reconnaître son ouvrage dans les prédications bellevilloises, dans les préludes du 4 septembre, dans les faits et gestes des subalternes de la dictature, dans les doctrines hideuses et les abominables crimes des fédérés du 18 mars, des massacreurs et des incendiaires du 25 mai.

Toutefois, à ne juger que le talent, il faut bien avouer qu'Eugène Sue, inférieur à Dumas et à Balzac, est supérieur à Frédéric Soulié. Il possède, à un haut degré, deux qualités qui expliquent ses prodigieux succès. Nul ne s'entend mieux à éveiller la curiosité, et, pour n'en citer qu'un exemple, mes contemporains n'ont pas oublié l'effet inouï que produisit le premier feuilleton des *Mystères de Paris*, où une scène de pugilat dans un *Tapis-franc* de la Cité se terminait par ces paroles mystérieuses : « PRENEZ GARDE, MONSEIGNEUR ! » En outre, Eugène Sue a eu l'art de créer des types qui ont survécu aux livres où nous les avons rencontrés ; Pipelet, Cabrion, Rigolette, Lugarto, La Reine Bacchanal, etc... Or, si l'on songe que Voltaire, dans sa trop longue et trop brillante carrière, n'en a créé qu'un seul, — SÉIDE, — on en conclura que ce n'est pas là un médiocre mérite. Le succès, même en se trompant, a toujours sa raison d'être. *Mathilde*, les *Mystères de Paris*, le *Juif errant*, ont eu une vogue que les meilleurs récits de

Frédéric Soulié n'ont jamais égalée, même de loin. Plusieurs d'entre nous ont pu dire de certains chapitres de ces romans ce que madame de Staël disait de l'enlèvement de Clarisse : « Il a été un des événements de ma jeunesse. » — Le temps a fait justice de ces engouements et vengé les lois immortelles de la conscience et du goût. Tant mieux ; mais les dates subsistent, et vous n'en trouveriez pas de pareilles dans la vie littéraire de Frédéric Soulié.

C'est que l'auteur de la *Closerie des Genêts* a des défauts incompatibles avec le genre où il a dépensé et gaspillé des facultés puissantes. On ne saurait lui contester, comme nous dirions aujourd'hui, de la *poigne* ; mais son effort est tout extérieur : il met continuellement ses lecteurs dans la confidence du mal qu'il se donne pour les intéresser et les émouvoir. Dans ses récits de longue haleine, il est bien rare que l'intérêt s'éveille avant de longs et laborieux préambules. Si l'on m'accorde, hélas ! que le but principal du feuilleton-roman est d'amuser, que neuf personnes sur dix demandent en pareil cas : « Est-ce amusant ? » il faudra bien avouer que cette qualité essentielle manque presque toujours à Frédéric Soulié, et que d'un divertissement il nous fait trop souvent une fatigue. *La Comtesse de Monrion*, son chef-d'œuvre, ne devient très-attachante qu'après que l'on a passé par les deux ou trois volumes, pénibles et embrouillés, de la *Lionne*. Dans la *Closerie des Genêts*, un acte fort pathé-

tique, une admirable scène, celle où le vieux Vendéen, qui ne sait pas lire, devine la faute de sa fille aux inflexions de sa voix et à la pâleur de son visage, obtiennent grâce pour les lenteurs de l'exposition et les violences mélodramatiques du dénouement. Nous avons vu ce que Gustave Planche, au moment du plus vif succès, pensait de *Diane de Chivry*. Quant au *Lion amoureux*, je viens de relire ce court récit, et il m'est impossible de partager l'enthousiasme rétrospectif, provoqué par cette espèce de résurrection. L'analyse des sentiments est ingénieuse, les incidents habilement groupés ; mais l'ensemble manque de naturel : le naturel, ce signe distinctif, cette grâce suprême des bonnes littératures et des œuvres dignes de vivre ! A chaque instant, on se dit, en lisant le *Lion amoureux:* « Les choses n'ont pas pu se passer de cette façon ! » — Habitué à tailler des moellons, Frédéric Soulié a voulu, cette fois, ciseler des pierres fines ; il n'y a réussi qu'à moitié. George Sand, Mérimée, Charles de Bernard, Jules Sandeau, Octave Feuillet, Balzac, ont dans leurs écrins des perles d'une plus belle eau que le *Lion amoureux*.

Pourtant, je me garderais bien d'insister, ou plutôt j'aurais laissé dormir dans le lointain et dans l'ombre ces images du passé, si tout se bornait à des questions de style, de distinction et de vraisemblance. Mais des idées plus graves et plus tristes se rattachent à cette phase de notre histoire littéraire. Lorsque Frédéric Soulié publia

les *Mémoires du Diable*, le plus considérable et le plus caractéristique de ses ouvrages, un honnête homme d'esprit disait, à propos de ce livre, où la société est peinte sous des couleurs si horribles que nous aurions, s'il fallait croire l'auteur, à envier le bagne et les maisons centrales: « Vous prétendez faire œuvre de moraliste? Non; vous énervez, vous dépravez les consciences et les âmes en proclamant la souveraineté et l'ubiquité du mal. Vous découragez ceux qui voudraient tenter de réagir contre la contagion universelle, en leur démontrant d'avance l'inutilité et l'inégalité de l'effort individuel contre la société tout entière. Qu'auriez-vous dit, en 1832, lors de l'invasion du choléra, si le préfet de la Seine et les autres magistrats, au lieu de chercher à rassurer la population, avaient propagé et envenimé l'épouvante, l'angoisse, la méfiance, les soupçons, en exagérant le chiffre des décès, en représentant le mal comme incurable, en achevant de démoraliser ceux qu'épargnait l'épidémie? Vous auriez dit qu'ils manquaient à leur devoir le plus évident. Eh bien! c'est exactement ce que vous faites! »

Rien de plus vrai. Dans le premier entraînement de ces lectures protégées par un caprice de la mode, sous un régime pacifique, au milieu de la prospérité générale, ces vérités prophétiques étaient traitées de radotages. Peu d'années après, on put en constater le ravage, qui, depuis lors, n'a cessé de s'aggraver. Ce qui était faux ou excessif sous la plume de Frédéric Soulié, d'Eugène Sue,

de Balzac, au moment où ils avaient écrit, devint presque exact. Les personnages dont ils avaient fait les maîtres de la société moderne et qui résumaient l'alliance du dandysme, de la séduction, du vice et du crime, prirent pied dans la politique et dans le monde. Cette société bouleversée, gangrenée, pervertie, affolée par les révolutions, s'attacha à justifier tout le mal que ses *amuseurs* en titre avaient dit d'elle, et dont ils l'avaient amusée à ses dépens. Le peuple, intéressé à prendre au pied de la lettre ces perversités aristocratiques qui autorisaient les représailles, chercha dans ces livres le programme de ses griefs, de ses haines, de ses aspirations communistes. Les honnêtes gens, effrayés de ces tableaux qui ne leur laissaient plus de rôle ni de place, se replièrent sur eux-mêmes et formèrent une sorte de petite église dont il est plus facile d'admirer les vertus que d'apprécier l'influence. Les scélérats de toutes les nuances n'eurent qu'à feuilleter bon nombre de ces pages pour y trouver des renseignements, des idées et des modèles. L'anarchie morale ou sociale suivit de près la décadence ou l'aberration littéraire. C'est pourquoi, sans désapprouver les amis, les confrères ou les disciples de Frédéric Soulié, qui ont profité de l'inauguration de son monument pour ressusciter ou galvaniser sa mémoire, nous devons désirer que l'oubli, en respectant son nom, enveloppe de plus en plus ses ouvrages. Ni la société, ni la littérature n'auront à se plaindre de cet oubli.

IX

LAMARTINE[1]

I

14 mars 1875.

Nous essayons parfois de le haïr pour le mal qu'il nous a fait avec une magnifique inconscience. Nous n'y parviendrons jamais et il faut s'en féliciter. Que resterait-il à notre malheureux siècle, si l'on rayait d'un trait de plume ou si l'on s'obstinait à confondre dans le même anathème tous ceux qui, après avoir été notre gloire, notre enseignement ou notre charme, sont finalement devenus notre péril ou notre fléau? Il ne sied de briser les idoles que lorsqu'on peut les remplacer par le vrai Dieu. Or, quel serait le vrai Dieu de notre époque? qui sortirait intact du triage? qui résisterait à cette suprême épreuve

1. *Correspondance de Lamartine*, tome cinquième (1834-1841). — Hachette et Furne.

où nous mettrions d'un côté les vertus, le génie, le talent, les belles œuvres, les services rendus, de l'autre les fautes et les folies? Parmi nos *illustres*, je n'en vois que deux pour qui cette épreuve serait un triomphe : le vicomte de Bonald et Berryer; et encore !... Ceux qui n'ont pas été funestes ont été inutiles.

Saluons donc et amnistions Lamartine, non pas comme un modèle ou un guide, mais comme un enchanteur, comme un des êtres les plus merveilleusement doués qui aient jamais paru en ce monde, comme un de ces privilégiés de l'idéal, qui semblent nés en un jour de fête sous un rayon de soleil et un sourire du bon Dieu, et qui, même en s'égarant ou en se gaspillant, font encore honneur à la nature humaine. Le cinquième volume de sa correspondance offre un intérêt tout particulier. Ce volume va de 1834 à 1841. Nous parcourons, en le lisant, la phase la plus féconde peut-être et la plus curieuse sinon la plus pure et la plus éclatante, de cette prestigieuse existence. Au point de vue littéraire ou poétique, ces années nous donnent le *Voyage en Orient*, *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange*, les *Recueillements*, sans compter le casuel ou l'apocryphe, la *Marseillaise de la paix*, les tragédies perdues et peu regrettables si elles ressemblaient à *Toussaint Louverture*, des plans d'épopées colossales qui, se reliant à *Jocelyn*, à la *Chute d'un Ange*, aux *Ouvriers* et aux *Pêcheurs* (?), auraient renouvelé les gigantesques prodiges de la poésie indienne.

Mais, en dépit de ces créations ou de ces rêves, on peut dire que ces huit ans appartiennent surtout à la politique. En ce sens ils nous livrent Lamartine tout entier ; que dis-je ? deux Lamartine ; — *homo duplex* ; — l'un, le poëte-prophète, qui nous étonne par sa faculté quasi-surnaturelle de divination et de pressentiment, par la justesse de ses aperçus, par son aptitude à extraire des événements leurs conséquences lointaines ; l'autre, qui vit dans un perpétuel mirage, qui marche dans son propre rayonnement comme dans un monde réel et qui fait des illusions de son orgueil le catéchisme de sa politique ; comparable à ces porte-flambeaux qui s'acheminent dans un sillon lumineux et n'en sont que plus incapables de regarder à travers les ténèbres. Pourtant, n'exagérons rien. Quand Lamartine, dans ses lettres, parle de ses succès de tribune, des progrès et des effets de son éloquence, des surprises qu'il inflige aux avocats et aux parleurs de profession, de sa certitude de voir clair en des questions où s'abusent les esprits pratiques et positifs, il ne se surfait pas ; il est complétement dans le vrai. Où il commence à se tromper, c'est quand il essaye de définir le caractère et la portée de ces succès, de fixer le moment où il sera maître absolu de la situation, de prendre au sérieux les avances de ses adversaires et de se figurer qu'il pourra réussir à fonder quelque chose de stable en dehors des principes et des partis.

Une bonne moitié de ces lettres — la meilleure, — est

adressée au comte de Virieu. Je ne connais rien de plus honorable, de plus touchant et de plus charmant que cette amitié presque fraternelle qui se réchauffe et se raffermit sans cesse par l'expansion de deux âmes dignes l'une de l'autre, par de tendres ou sérieuses confidences, par des dissidences de détail, où le volontaire de l'éclat et du bruit s'efforce d'attirer à lui le volontaire de l'ombre et du silence. Evidemment, le comte de Virieu était un légitimiste comme vous et moi; il refusait d'admettre que l'on pût mener à bien une œuvre de régénération ou de réforme sociale, combattre la révolution et la démagogie de plus en plus menaçantes, éliminer les roués, les parvenus, les tribuns et les intrigants qui aggravaient le vice originel de la monarchie de Juillet, le tout sans commencer par subordonner ce beau programme à un principe supérieur, personnifié dans le souverain légitime. Ce que l'on n'a pas assez remarqué chez Lamartine, ce qui se révèle dans ce volume de sa correspondance comme dans bien des actes de sa vie publique, ce qui le condamnait à des contradictions singulières, terminées par un coup de foudre et un naufrage, c'est sa profonde antipathie pour Louis-Philippe, pour sa dynastie, pour les hommes politiques qui le servent et dont le nom est le plus étroitement lié au mouvement, j'allais dire au crime de 1830. Lui, le moins satirique des poëtes, lui, plus prompt à trouver trente mots de génie qu'un trait d'esprit, il a des paroles incisives, des trésors d'ironie, d'amertume et de dédain,

lorsque ses griffes rencontrent, à travers l'épaisseur de leur velours, le roi-citoyen, la Cour, M. Guizot, M. Villemain, M. Teste, M. Dufaure, M. Persil, M. Thiers surtout, M. Thiers toujours. On en ferait une anthologie où les fleurs ne seraient pas sans épines. — « M. Dufaure sera toujours le très-timide serviteur de la popularité de gauche. » — « M. Villemain est moins qu'un homme et moins qu'un roseau ; on ne peut ni le plier, ni l'appuyer. » — « Vous m'annoncez mon image par M. de Cormenin. Va pour une insulte de plus ! Les mauvais portraits ne déshonorent que les mauvais peintres. Vous ne savez pas ce qu'il y a de faiblesse dans l'âme d'un tribun et d'adulation dans la plume d'un pamphlétaire. » — » Villemain n'est pas un homme, et il ne sait pas ce que c'est qu'un homme ; ce n'est pas sa faute ; aussi je ne lui en veux qu'officiellement. » — « Dufaure, Thiers, Guizot, Girardin, Molé même, mettez tout cela dans le même sac, et vous ne noierez pas une idée. » — « Rien ne peut donner une idée de la démonétisation de M. Thiers COMME HOMME D'ÉTAT (décembre 1840). Nous l'avons ménagé ; ses affaires étaient *inouïes.* » — « C'est pitoyable ! M. Guizot baisse de cent coudées dans mon esprit... O conservateurs ! ils perdraient cent mille gouvernements ! » — « Le dehors a été par CES MISÉRABLES (M. Thiers et ses collègues) enchevêtré de telle façon qu'à moins d'un homme de génie et d'une Chambre *idem*, il n'y a qu'à choisir entre la guerre impossible et la paix honteuse. Au de-

dans, la grosse et hideuse révolution, dirigée à peine par un Arlequin en habit d'Empereur ou de Danton, la rue menaçante, la Chambre hébétée, la cour inhabile, Guizot et Villemain *trop connus.* » — Rien de nouveau ici que la plus déplorable crise, où jamais Catilina en frac (M. Thiers), ait jeté Rome. » — « Guizot me répugne et me repousse. » — « Thiers fait les ténèbres ; cependant on a de ce petit homme étourdi plus de peur que d'admiration. » — « Je connais M. Thiers ; c'est l'audace dans le calme, mais le trouble dans le trouble. » — « M. Thiers, c'est la fin du monde. » — Thiers est entre les mains des passions dont il s'est fait l'allumeur et le serviteur. » — M. Thiers est la personnification de la force extra-parlementaire de la presse ; c'est le dictateur de l'ultra-révolution. » — « A quoi sert d'être ministre ? MM. Salvandy, Dufaure, Cunin, Teste, ne le sont-ils pas ? » etc., etc., etc. Hélas ! M. Dufaure l'est encore !

Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que Lamartine, grand poëte, homme d'imagination et, par conséquent, sujet à se passionner pour tout idéal de force et de grandeur, a exécré Napoléon Buonaparte. Je cite au hasard : « Quant à mon opinion sur Bonaparte... je n'ai pas d'opinion sur cet homme qui incarna LE MATÉRIALISME DANS UN CHIFFRE ARMÉ ; je n'ai que haine, horreur, et le dirai-je ? mépris ; oui, mépris, et mépris pour ceux qui l'admirent. » Sa haine contre l'Empereur, le sentiment de mésestime que lui inspirait le gouvernement de

juillet préparant le retour de la dynastie napoléonienne pour s'approprier un reflet de gloire, son opposition éloquente aux *imbéciles* fortifications de Paris, qu'il appelle « *les fortifications de la guillotine et de la Convention assiégée,* » — tout cela vibre dans son âme et le rend merveilleusement prophète. A quoi bon? Le rôle qu'il s'attribue d'avance, dans une crise suprême, au bruit de la foudre et de la tempête, il l'a joué. Cette crise qu'il a provoquée, cette explosion qu'il avait prédite, mais qu'il ne réussit pas à diriger, n'a servi qu'à ramener le bonapartisme qu'il déteste, la guerre qu'il redoute, l'invasion et les catastrophes qu'annonçaient dès 1840, ses douloureuses et orgueilleuses prophéties !

C'est qu'il se condamnait à l'impuissance en récusant le seul point d'appui solide et possible entre ce parlementarisme révolutionnaire dont il s'effrayait et que personnifiait M. Thiers, et la dictature napoléonienne que son regard d'inspiré voyait revenir de Sainte-Hélène sous la garde d'un fils de Louis-Philippe et couvert sous les cendres du vainqueur d'Austerlitz. On comprend la situation singulière et sans issue que se créait cet illustre isolé, ce Stylite de la politique et de l'éloquence, légitimiste de souvenirs et de regrets, mais non pas d'application et de principe, également réfractaire à l'orléanisme, au bonapartisme, à la révolution et au radicalisme. Qu'était-il donc? Hélas! il est facile de le deviner. M. de Lafayette, que sa femme aimait passionnément (je n'aurais pas été

de son avis), et qu'elle essayait de convertir, lui répondait : « Il me semble, ma chère amie, que votre religion est surtout lafayettiste. » Lamartine était, en politique, lamartiniste ou lamartinien. Dans le vide qu'il s'était fait en estompant son royalisme et en récalcitrant aux autres partis, il restait seul avec son génie, sa gloire, ses illusions, son orgueil ; s'acclimatant à l'imprévu, se familiarisant avec l'idée d'un événement formidable qui ferait de lui l'arbitre souverain, unique, des destinées de la France et de l'Europe. Un immense naufrage, dont il serait le sauveteur, une noyade universelle qui l'élèverait au rang de chien de Terre-Neuve (il aimait tant les chiens !) ou, pour parler son magnifique langage, un éclat de foudre dont il deviendrait le paratonnerre, tel était son rêve. Ce qui arriva, on pouvait le prévoir, et nous ne le savons que trop. Quand sonna l'heure décisive, son nom ne put suffire, même en y ajoutant des prodiges de patriotisme, d'éloquence et de courage. Il fallut y attacher une étiquette, et, faute de royauté, subir l'étiquette républicaine. En trois mois, l'étiquette emporta le nom, comme les broderies trop lourdes déchirent l'étoffe, comme les notes trop criardes étouffent le texte, comme les végétations trop exubérantes démolissent la muraille. L'homme qui avait repoussé toute alliance avec Hennequin et Berryer d'abord, puis avec Guizot et Villemain, fut forcé d'être lecollègue de Ledru-Rollin et de Louis Blanc, de Crémieux et de Flocon, de Caussidière et de Sobrier.

Ces contradictions, ces incohérences, ces erreurs d'optique, se retrouvent dans bien des détails de cette correspondance, si intéressante d'ailleurs et parfois si émouvante. Il obtient pour un jeune parent la sous-préfecture d'Apt, et il écrit : « Vous débutez agréablement ; vous êtes sous-préfet d'Apt (Vaucluse). C'est le Nice du Midi ; (Nice est donc dans le Nord ?) BORD DE LA MER, soleil, bon pays; et je suis l'ami de tous vos députés ! »

Apt au bord de la mer ? En 1841, il fallait quinze heures pour atteindre la plage la plus rapprochée. Aujourd'hui, malgré les chemins de fer, on n'en est pas quitte à moins de cinq ou six heures. Cette distraction à propos d'Apt prouve combien IL L'ÉTAIT à se tromper, et nous donne à réfléchir, par exemple, sur l'exactitude de son *Voyage en Orient*. Au surplus, les lecteurs du *Cours familier de Littérature*, ne peuvent avoir oublié que ces étourderies de cerveau ou de plume s'y rencontraient à chaque page.

Lamartine, à qui les questions d'argent préparaient une vieillesse si attristée et si amoindrie, en parle souvent, — trop souvent, — dès cette époque qui précède de vingt années les grandes détresses et les grandes quêtes. Il se plaint de manquer du nécessaire ; il prévoit le moment où il sera forcé de donner sa démission de député, faute de pouvoir vivre à Paris ; il en est aux expédients, aux traités onéreux avec les libraires ; il met à sa noble Muse le collier des servitudes argentées ; il

mange sa tragédie en herbe, et, quand il en a perdu deux actes, il les regrette surtout, parce qu'il est obligé de rendre au Théâtre-Français les avances reçues. Il cherche un capitaliste raisonnable — ou poétique, — qui lui prête une grosse somme sans exiger de trop gros intérêts. En même temps, il fait tout ce qu'il faut pour se ruiner encore plus. Son écurie est pleine de chevaux qu'il aime en sportsman et décrit en poëte. Ses châteaux ne désemplissent pas. Il accepte, il amplifie toutes les charges que lui imposent, en haut sa gloire, en bas sa popularité. Croyez-vous que je le blâme, que je relève dans un étroit esprit de critique les inconséquences de ce livre en parties doubles, dont la première page appartient à Elvire et la dernière aux huissiers? Non, mille fois non ; je serais indigne de sentir mon pauvre vieux cœur battre au contact des grands artistes et des grands poëtes, si je prétendais les soumettre à la loi commune, les emprisonner dans l'arithmétique, leur interdire tout ce qui romprait l'équilibre des dépenses et des revenus. Gardons pour nous ces vulgaires calculs, pour nous qui n'avons pas droit au désordre, et qui sommes d'ailleurs assez hypothéqués sans avoir à chercher d'autres hypothèques. Lamartine était de ceux qui devraient naître avec une inscription de deux cent mille livres de rentes en marge de leur acte de naissance. S'il ne les avait pas, il fallait les lui donner, et ici je ne puis taire une pensée qui m'obsède chaque fois que revient cette ritournelle de pauvreté.

Louis-Philippe, qui dépensa des sommes énormes à faire gâcher du plâtre, tailler des moellons et barbouiller des toiles, aurait bien mieux employé son argent s'il avait donné, en 1840, un million à Lamartine ; un million, bien entendu, qui n'aurait rien eu de clandestin, qui aurait paru bravement dans le *Moniteur*, à titre de récompense nationale et royale. Lamartine dégrevé, fixé par ce *lest*, devenu homme de gouvernement, non plus, comme au temps de la coalition, en chef de compagnies franches, mais en ennemi définitif de la démocratie révolutionnaire, Lamartine s'abstenant des banquets et des agitations de la réforme électorale, se rangeant, en cas de tempête, du côté de la duchesse d'Orléans et du comte de Paris, c'était peut-être la révolution de février évitée ou atténuée. Je sais bien ce que vous allez me répondre : Ce million, Lamartine l'aurait refusé avec horreur. Oui, et c'est justement là que je voulais en venir. Il l'aurait refusé, parce qu'un pareil don, venant d'une monarchie bâtarde, ne peut être qu'un moyen de corruption ou une aumône. Mais il l'aurait accepté avec enthousiasme, si, sous cette liasse de billets de banque, il avait rencontré la main de son vieux roi Charles X ou de son jeune roi Henri V ; si ce n'avait été qu'un échange entre les deux seules vraies royautés qui soient au monde, — parce qu'elles seules viennent de Dieu, — la Royauté légitime et la Royauté du génie. C'est le privilége des monarchies véritables, que leurs bienfaits n'humilient pas ; ils enno-

blissent à la fois celui qui reçoit et celui qui donne. Les droits d'auteur du vrai poëte chez le vrai roi sont préférables à ceux que l'on prélève sur la recette d'un vaudeville ou d'un drame.

Ces contradictions paradoxales, si fréquentes dans la correspondance de Lamartine et dans sa vie, nous les retrouvons plus près du ciel, dans une sphère supérieure à la poésie et à la politique. Pendant ces années de lutte, d'orage et de malaise, le poëte des *Harmonies* cesse d'être catholique. On dirait que le soleil d'Orient a ébloui sa foi, et que, fermant les yeux à la lumière, ne regardant plus qu'en lui-même, il remplace désormais par de vagues rêveries les vérités immortelles. « — Ma tristesse est entre Dieu et moi... c'est le combat de l'esprit qui souffle et qui renverse dans mes vaines pensées celles que j'aurais voulu le plus précieusement conserver telles que je les avais reçues... » — Et plus loin : « Je ne me console qu'en priant Dieu souvent et toujours ; mais la langue directe me manque ; je le prie dans la langue mystérieuse et indirecte qui s'adresse partout et à tout... » N'insistons pas. Là encore, les citations seraient trop nombreuses et nous mèneraient trop loin. D'ailleurs, il nous suffit de savoir que Lamartine, à son lit de mort, a compris la supériorité du *Pater* sur ces visions flottantes, sur cette langue *mystérieuse et indirecte*. Ce souvenir peut suppléer à tous les arguments et adoucir toutes les tristesses.

II

Il est difficile de parler de Lamartine sans parler de poésie, surtout quand il s'agit des huit années qui virent éclore *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange* et les *Recueillements poétiques*.

Faut-il prendre au mot ce qu'il en disait dans les derniers temps, croire que, dans sa pensée, les vers n'avaient été qu'un exercice ou un amusement de jeunesse, un prélude, une préparation aux grandes scènes de la vie publique où devaient se déployer ses véritables aptitudes? Ne nous fions pas trop à ces indifférences superbes qui cachent un orgueil absolu sous des airs d'humilité relative. Il en était du dédain de Lamartine pour sa poésie comme du mépris de Rossini pour sa musique. L'interlocuteur naïf ou malin qui aurait abondé un moment dans leur sens se serait vite aperçu de sa bévue. A l'époque même où l'auteur de *Guillaume Tell* semblait ne plus songer qu'à ouater et à capitonner son égoïste vieillesse, nous avons vu des critiques consignés à sa porte ou malmenés par sa terrible ménagère, pour avoir laissé entendre que *Sémiramide* avait quelque peu vieilli. Dans ce cinquième volume de sa Correspondance, Lamartine af-

firme bien haut sa prédilection pour la politique, son goût très-vif pour l'action, son désir et son espoir de peser d'un grand poids dans les destinées de son pays Mais il ne s'en préoccupe pas moins de ses succès ou de ses échecs poétiques.

Il écrit, le 18 mars 1836, à un ami: « Je vous remercie d'avoir aimé et compris mon meilleur ami, *Jocelyn* ; les éditions à Paris et dehors ne peuvent suffire, et hier, il ne m'a été possible de m'en procurer un moi-même qu'à quarante francs. » — A sa sœur : — « *Jocelyn* fait larmes et cris de plus en plus. La jeunesse des écoles normales a voulu hier m'offrir une lyre d'argent. » — A M. Ronot, avoué à Mâcon : « Je vous ai envoyé *Jocelyn* par votre fils; jamais livre n'a encore tant vécu en si peu de temps. J'en suis à 24,000 exemplaires en vingt-sept jours, et sept éditions à Bruxelles. » — Il remercie les critiques qui en ont dit du bien; il se plaint de ses compatriotes « à qui *cela ne plaît pas.* »—Ce n'est pas là le langage de l'insouciance. Avec la *Chute d'un Ange* et les *Recueillements poétiques,* changement de ton. — « Je publie ces jours-ci un épisode de douze mille vers, la *Chute d'un Ange;* c'est DÉTESTABLE, mais indispensable à mon œuvre future. » — « J'ai, d'un autre côté, l'insuccès le plus éclatant et le plus général que puisse ambitionner un *mauvais poëte...* »

D'abord, on ne dit ces choses-là, quand on s'appelle Lamartine, que pour se faire contredire ; ensuite, il a

soin d'ajouter des correctifs et des explications qui tranquillisent sa conscience de poëte. Isolément mauvais, plein de négligences voulues, d'images risquées, de vers boiteux, de rimes faméliques et de grosses hérésies, son poëme épique et antédiluvien reprendra son rang, quand se dérouleront les poëmes futurs dont il est le mystérieux prologue. Qui s'est jamais inquiété de la qualité ou de la coupe des pierres destinées aux fondements d'un gigantesque édifice? La revanche des *Recueillements poétiques* ne se fera pas attendre. — « Dans dix-huit mois, ce sera la réaction, comme pour le *Voyage en Orient*, écrasé deux ans, et auquel les presses ne suffisent plus en ce moment, etc., etc... »

Il n'est pas impossible, selon nous, de trouver la note juste en ce qui concerne les vrais sentiments de Lamartine pour son œuvre et son rôle poétique au dix-neuvième siècle. Il se sait grand poëte, et il n'entend pas en abdiquer les prérogatives. Seulement, il croit, — et peut-être a-t-il raison, — que cette première manifestation de son génie, loin d'exclure les facultés plus solides et plus *pratiques*, n'est que la partie d'un ensemble où paraîtront, à leur heure, l'éloquence, la politique, l'histoire, les chiffres et la science du gouvernement. De vingt à quarante ans, — puisque la majorité parlementaire était alors quadragénaire, — il aura enchanté le monde de ses beaux vers. Cet enchantement, en popularisant son nom, centuplera ses moyens d'action sur les assemblées et sur les foules.

La Muse et la gloire se seront chargées de ses années de stage. Il lui sera d'autant plus facile de se faire écouter, suivre et obéir, qu'il n'aura pas à se faire connaître; quant aux préventions proverbiales des esprits positifs contre les imaginations trop brillantes, c'est affaire à lui de les surmonter à force de netteté, de solidité, de jeunesse et d'exactitude. Après quelques épreuves, les plus récalcitrants céderont à l'évidence.

Voilà le programme, voilà la légende, telle que le chantre d'Elvire a dû se la raconter bien des fois en chevauchant sous les futaies de Saint-Point ou dans les allées du bois de Boulogne. Mais, si capable qu'il fût d'accomplir des prodiges, il ne lui était donné ni de prévaloir contre les conditions mêmes de la nature humaine, ni d'enfreindre impunément certaines lois intellectuelles et morales. Sa poésie et sa politique ne s'excluaient pas, mais elles se gênaient; elles empiétaient sans cesse l'une sur l'autre. L'une, nous l'avons dit, l'accoutumait à se faire le centre d'un monde idéal où les événements, les hommes et les affaires s'arrangeaient selon son bon plaisir et obéissaient docilement à sa volonté souveraine, à ses prodigalités d'imagination et de fantaisie. L'autre lui prenait son temps ; elle le maintenait dans un état de surexcitation et de fièvre incompatible avec la sérénité du génie et la pure atmosphère des chefs-d'œuvre. Supprimant ses heures de loisir et aggravant ses embarras d'argent, elle le forçait de versifier entre deux secousses, de traiter ses vers comme

l'en cas de son budget et le *pis-aller* de sa gloire, de chercher des ressources dans cette production hâtive, haletante, à toute vapeur, qui, pendant un quart de siècle, le surmena, le compromit et nous désola. L'improvisation est le miracle de l'orateur et l'infirmité du poëte; le triomphe de la parole et la déroute de l'écriture.

Déjà, dans la phase de huit années que parcourt ce volume de correspondance, on peut suivre pas à pas, date par date, ces premiers symptômes de décadence, ou, pour parler plus exactement, ces premiers abus d'une force mal équilibrée et mal dépensée. *Jocelyn* est merveilleux, pathétique, irrésistible, délicieux; on ne saurait le rêver plus charmant, mais il pourrait être plus parfait; il est bien loin de la grave beauté des *Harmonies*, de la grâce exquise et de la sincérité poétique des *Méditations*. Dans la *Chute d'un Ange*, la négligence, volontaire ou forcée, s'accuse à chaque page; telles sont les audaces ou les licences de cette poésie fougueuse, effrénée, empâtée d'orientalisme et de panthéisme, que, lors de la publication, les plaisants retournèrent immédiatement le titre contre l'auteur. Quant aux *Recueillements*, c'est à peine s'ils comptent dans le riche bagage de Lamartine. On le reconnaît encore dans l'inspiration, dans la grandeur de certaines images, dans le souffle de certaines strophes; mais ce souffle soulève tant de sable et de gravier que l'on ferme les yeux et que l'on s'enfuit de peur d'être aveuglé.

Mes vieilles habitudes de critique m'ont trop éloigné de cette correspondance, qui a de quoi désarmer les juges les plus sévères. Le noble comte de Virieu n'est pas le seul ami à qui Lamartine adresse, tantôt ses confidences, tantôt le bulletin de sa politique. Comment refuser un souvenir au jeune Léon de Pierreclos, qu'il aima d'une tendresse quasi-paternelle, qui mourut après deux ou trois ans de mariage, et qui devait être en effet bien aimable, puisque sa veuve, nièce de Lamartine, a résolu le difficile problème d'être excessivement spirituelle, et de pleurer son mari depuis trente-cinq ans? L'amitié du chantre de *Jocelyn* offrait, semble-t-il, un caractère d'épidémie poétique; à Mâcon, les avoués eux-mêmes faisaient des vers, sans être désavoués par la Muse ; témoin M. Ronot, à qui Lamartine écrit · « Vers charmants et » touchants! Merci, mon cher ami! Vous me récompensez » en poëte! »

Plusieurs de ces lettres sont adressées à M. de Champvans, aujourd'hui préfet du Gard, et d'autant plus cher à nos amis qu'il est plus odieux aux radicaux et aux communards. Ils se sont acharnés, on le sait, à le poursuivre de leurs ingénieux sarcasmes, de leurs agréables quolibets. Aussi ne seront-ils pas fâchés d'apprendre comment le premier poëte de notre siècle, l'auteur des *Girondins* et de la République de février, traitait le privilégié de leur haine et de leurs dédains, qui débutait bien jeune dans le journalisme :

» — Vos articles m'ont ravi ; ils sont habiles, fermes et *écrits*. Vous avez été dans le juste en tout point, et tout seul... »

» — On est unanimement frappé (à Paris) de votre article et de votre rédaction. Continuez, lisez du bon, écrivez beaucoup ; vous finirez, avec votre faculté, par aller très-bien et très-haut....

» — Mon cher ami, vous avez perdu un ami, et moi presque un fils (Léon de Pierreclos). Nos larmes se confondent. Votre souvenir écrit sous l'impression de la douleur est digne de lui et de ceux qui le pleurent... Vous êtes et vous serez digne de lui et de vous-même. Votre cœur mûrit et votre talent se perfectionne tous les jours. Vivez, aimez et souvenez-vous !... »

— » Mon cher ami, faites-moi un travail ; c'est vous demander un plaisir... Rien de nouveau ici ; vos articles ont fait l'admiration de tout le monde, et surtout la mienne... »

Ailleurs (page 436), Lamartine parle d'un juste et magnifique hommage que vient de rendre à la politique et aux articles de son jeune ami le plus accrédité, le plus célèbre des journaux anglais, le *Quaterly Review*. Notez que je cite au hasard, que les marques de sympathie, d'estime, d'approbation, d'assentiment, de confiance, reparaissent à toutes les lignes, et que M. de Champvans, quand il recevait ces précieux témoignages, était à peine majeur. Il y a là de quoi le consoler, si les libres-penseurs

de Remoulins et de Montfrin le trouvent trop peu spirituel pour les gouverner... ou trop énergique pour leur plaire. Au surplus, on sait que les héros des enterrements *civils* refusent généralement d'être administrés.

L'histoire littéraire rencontre dans cet intéressant volume des noms, des dates qui peuvent donner lieu à des réflexions piquantes, à des objections mélancoliques, à de tristes rapprochements. — « L'événement ici, c'est le livre de Lamennais (*Paroles d'un Croyant*). C'est l'Evangile de l'insurrection ; Babeuf divinisé. C'est à ma politique ce que la Saint-Barthélemy est à la Religion ; cela fait horreur à tout le monde et fanatisme dans la jeunesse. »

« Edgar Quinet est à Paris, et dîne aujourd'hui ici avec douze *hommes de vers* (Fragiles ! comme qui dirait hommes de guerre, de loi ou d'affaires), auxquels j'ai voulu le réunir. Son talent est apprécié ; mais je ne crois pas à la popularité de la forme ; c'est trop beau et trop abstrait pour l'orgue de Barbarie. » Mais non pas pour les Gavroches perchés sur les arbres du cimetière Mont-Parnasse, et criant à tue-tête : « Ah ça ! est-ce que le vieux va dire des vers ? Je m'en f..., pourvu qu'on g.... vive la République !... »

— » Voici une lettre de Sainte-Beuve, *mon ami* (1836), que je te recommande. Fournis-lui ce que tu auras sur M. de Maistre. C'est en bonnes mains, mieux que dans les miennes. Je le regarde comme un saint homme, mais comme le *saint du paradoxe*, ou, si tu aimes mieux l'ex-

pression, comme le *sophiste de la conscience*. C'est de M. de Maistre que je parle. »

« Je lis le *Luther* de M. Michelet. Lis-le. Je ne connaissais pas Luther par lui-même, mais par ses ennemis. C'était un révolutionnaire très-modéré. Quant à moi, je suis dans les aventures de deux pauvres diables d'amants qui vivaient un peu avant le déluge. » (*La Chute d'un ange.*)

J'abrége ces citations pour essayer de rendre à Lamartine tous ses avantages, en recherchant dans cette correspondance quelques traits de sa physionomie véritable... ou provisoire; en mesurant la part laissée par son imagination à son cœur, l'élévation où il maintint ses sentiments et ses idées, sa faculté d'aimer, l'impression qu'il gardait de l'esprit, des vertus et des traditions de famille, sa façon de comprendre et de pratiquer l'amitié.

Ses détracteurs ont prétendu qu'il n'aimait que ses chiens. Oui, il les aimait beaucoup, et je n'ai ni le droit ni le courage de l'en blâmer. Il écrit à la vicomtesse de Marcellus: « Voici *Fido*. S'il vous donne la moitié de l'affection et du » plaisir que son père m'a donnés dans sa vie, je vous fais » un cadeau au-dessus de toute reconnaissance; mais » l'amour du chien vient de l'amour du maître; saurez- » vous aimer le vôtre comme j'ai aimé le mien ? » — Et plus loin : « Ces jours-ci, mes chagrins passés ont été re- » mués et soulevés en moi par une perte que vous trou- » verez insignifiante, et qui pour moi en a été une im-

» mense; celle de mon ami *Fido*. Il est mort entre mes
» pieds, après treize ans d'amour et de fidélité, après avoir
» été le compagnon de toutes les heures de mes années de
» bonheur, de voyages, de larmes. — La vie est affreuse. »

Pourtant il serait injuste de réduire aux amitiés à quatre pattes les facultés aimantes de Lamartine. Il a sincèrement, profondément aimé le comte de Virieu. Sans doute, il était de ceux à qui Dieu accorde ou inflige le dangereux privilége d'exprimer plus qu'ils ne ressentent, de recevoir plus qu'ils ne donnent, de s'appauvrir au dedans de tout ce qu'ils prodiguent au dehors; chez lui, ce privilége se révéla avec tant de magnificence que nous ne saurions nous en plaindre. Madame de Lamartine ne fut peut-être pas aimée autant et aussi bien qu'elle méritait de l'être. Du moins, elle tint une place dans sa vie, dans ses lettres, dans ses relations, près de son cœur, sinon tout à fait dans son cœur. Si elle ne fut pas la Béatrix, elle ne fut pas non plus la Cendrillon du génie. Songez à madame de Chateaubriand; vous vous direz que Lamartine, comparé à son illustre devancier, fut un modèle d'amour conjugal. A un autre point de vue, rien de plus élevé et de plus pur que ses lettres à des femmes qui l'admiraient trop pour que la médisance ne les accusât pas de l'aimer.

Ses lettres à madame Girardin sont irréprochables, et quelquefois admirables. Il prend beaucoup trop au sérieux la femme comme poëte, et le mari comme politique; mais

que ne pardonnerait-on pas à la beauté de ce langage?— « La gaieté est amusante, mais au fond c'est une jolie grimace. Qu'y a-t-il de gai dans le ciel et sur la terre? Le bonheur est triste lui-même quand il est complet; car l'infini est sublime, et le sublime n'est pas gai. Quant à moi, ce que je fais? Rien du tout. je vois mourir, je vois pleurer, je vois aimer; je vois ce qui s'aime lentement déchiré par la mort. J'ai dans le cœur mille abîmes qui se couvrent de silence et d'indifférence; je sens les années se raccourcir et envelopper de l'ombre suprême les dernières choses éclatantes que j'aurais aimé à cueillir. *Et puis voilà!* comme on dit ici. (En Bourgogne.) »

Quel style! quel charme! et cela n'est pas cherché; c'est une source vive qui jaillit et qui coule; les accidents extérieurs, les orages, les tourbillons de poussière, la troublent; mais il lui suffit, pour redevenir limpide, de reprendre son courant et de réfléchir le ciel. En lisant cette belle page, si épistolaire à la fois et si littéraire, en recueillant çà et là mille traits heureux, éloquents, émouvants, je ne pouvais me défendre d'une comparaison et d'un souvenir. Lamartine nous a fait beaucoup de mal; il a signé de son beau nom les passeports de la seconde République, prologue du coup d'Etat, préface du césarisme, préambule du 4 septembre; il nous a livrés à tous les hasards, à toutes les folies, à tous les vices, à toutes les stupidités, à tous les caprices, à tous les ravages du suffrage universel. Au contraire, le mal qu'ont pu faire Sainte-

Beuve et Mérimée se réduit, en somme, à peu de chose; des dissolvants dans la critique de l'un; des gravelures dans la conversation de l'autre. Eh! bien, si vous voulez avoir une sorte d'échelle de proportion entre les diverses familles d'âmes, comparez à la correspondance de Lamartine les *Lettres à la Princesse* et les *Lettres à l'inconnue*. Ici tout est grandiose, noble, généreux, même l'orgueil, même l'erreur; là tout est petit, mesquin, égoïste, même l'esprit, même le bon sens. Celui-ci trébuche sur les cimes; mais ses faux pas le laissent dans le voisinage des glaciers et des aigles, des nuages et du ciel. Ceux-là côtoient d'un pas ferme les bas-fonds et les égouts, et l'on devine qu'il leur suffirait d'une distraction pour y tomber. Ces spirituels sceptiques, ces sensualistes obstinés, nous donnent envie de dire qu'il leur manquerait quelque chose s'ils avaient, en religion ou en politique, une foi quelconque. Nous disons tout bas de cet idéaliste immortel: « Quel dommage! il serait parfait, s'il était absolument royaliste et complétement catholique. »

X

LA RÉVOLUTION ET L'HISTOIRE[1]

I

28 mars 1875.

Si la France est destinée à se relever et à revivre, elle aura à refaire son gouvernement, ses lois, son hygiène politique, morale et littéraire, et surtout son histoire; l'histoire quasi-séculaire qui commence aux préludes de la grande Révolution, et finit, — en attendant pire, — aux épilogues du 4 septembre et de la Commune.

Remarquez, en effet, que tous les crimes et tous les ravages des révolutions présentes ou à venir trouvent leurs

[1] I. Brochures populaires de la Société bibliographique. — II. L'Armée de la Révolution (1769-1871), par M. de Chamborant de Périssat.

pièces justificatives dans ces deux dates que l'on cherche vainement à signaler comme différentes ou même contraires : 1789 et 1793. Nous avons assisté et nous assistons encore à un perpétuel échange entre les passions et les souvenirs révolutionnaires. Ceux-ci, réhabilités, rajeunis, restaurés, badigeonnés par celles-là, leur fournissent sans cesse des textes, des exemples, une mise en scène; ils leur enseignent *comment cela se joue*, et leur donnent le plaisir d'avoir des origines et des ancêtres. Celles-là, surexcitées tout à la fois et autorisées par ceux-ci, prouvent qu'elles sont légitimes et nécessaires en démontrant la nécessité de tout ce qui explique leur audace et prépare leur triomphe.

Par malheur, cette intime alliance des paradoxes ou des mensonges de l'histoire avec les attentats et les violences de la rue ne se révèle dans toute son évidence que quand le mal est fait. La révolution de 1830 peut se pressentir à chaque page du livre de M. Thiers; celle de 1848 est tout entière dans les *Girondins*, de Lamartine. MM. Louis Blanc, Michelet, Quinet et leurs disciples ont beaucoup à réclamer dans cette lamentable République de septembre, qui après avoir ajouté toutes les hontes à tous les désastres, ne sait pas même mourir, et achève de nous tuer par ses efforts mêmes pour constater qu'elle n'est pas morte. Remontez le cours des années; choisissez à votre gré vos points de repère et vos haltes; partout vous reconnaîtrez ce double caractère : la Révolution

continuée dans ses récits lorsqu'elle est provisoirement forcée de s'ajourner dans ses actes; tantôt se racontant pour être prête à recommencer; tantôt recommençant pour s'être trop bien racontée.

Si nous refusons de séparer, dans nos douloureuses rancunes, 1789 de 1793, est-ce à dire qu'il n'y eût rien à réformer, rien à refondre dans l'ancien régime? Assurément non. Cet ancien régime, que les tribuns de bas étage représentent encore aujourd'hui comme aspirant à renaître pour opprimer le pauvre monde, avait dès lors conscience de ses abus, de son déclin, de sa décrépitude, de sa ruine. Il ne demandait qu'à se faire complice et collaborateur des idées nouvelles dont on le déclare l'ennemi, à s'imposer des sacrifices et des métamorphoses volontaires qui feraient peu à peu succéder l'égalité au privilége, la liberté à l'absolutisme, la vertu au bon plaisir, l'humanité à la rigueur, et la justice à l'iniquité. Ces réformes, on les aspirait avec l'air; les grands seigneurs les acceptaient; les royalistes s'empressaient d'y souscrire. Louis XVI, dont les instincts admirables triomphaient d'une éducation incomplète, semblait placé tout exprès par la Providence à la limite d'un siècle frivole, au lendemain d'un règne coupable, pour prendre l'initiative d'une œuvre de réparation où sa bonté et sa droiture pouvaient lui tenir lieu de génie. Il était digne d'accomplir, de concert avec la religion et la morale, le programme qu'avaient ébauché les philosophes et les utopistes

en choisissant pour auxiliaires le libertinage et l'impiété.

Mais les meneurs de la Révolution, les instigateurs de sédition et de désordre, ceux que nous voyons, à toutes les crises, inventer les mêmes ruses, accréditer les mêmes rumeurs pour envenimer le mouvement populaire, détruire au lieu de réformer, et assouvir leur ambition, leur haine et leurs vices aux dépens de la liberté et du pays, ceux-là ne voulaient pas d'une solution pacifique qui les aurait laissés à leur place, c'est-à-dire au-dessous des honnêtes gens et des hommes vraiment supérieurs. Pour épancher au dehors toutes les convoitises qui avaient fermenté dans leur âme, toutes les poches de fiel amassé pendant les années d'attente, pour se venger de la société qui les avait humiliés de ses méfiances et de ses dédains, il leur fallait le renversement complet de l'échelle ou de la pyramide. C'est dans le sang, dans la boue et dans les décombres qu'ils pouvaient récolter les insignes de leur dictature et les attributs de leur règne. Leur tactique — hélas ! elle n'a pas changé ! — fut de faire par le peuple ce que les esprits sages auraient voulu faire pour le peuple; d'opérer, dans ce peuple si facile à tromper, un triage en sens inverse, d'absorber la population laborieuse, paisible et timide dans cette immonde et abominable tourbe qui résume, aux heures néfastes, la souveraineté nationale; puis, quand le tour fut joué, de confondre l'idée qui aurait pu être féconde avec le fait qui fut atroce, le progrès avec la destruction, la réforme

que l'on eût réalisée d'un commun accord avec la Révolution qui divisait le pays en bourreaux et en victimes.

Cette confusion fatale et criminelle, les historiens révolutionnaires l'ont continuée avec le plus remarquable ensemble. Songez donc! L'héritage était trop précieux pour en négliger la culture; ne fallait-il pas que chaque génération eût sa part de la récolte, que la révolution passée devînt le gage de la révolution prochaine? Que serait-il arrivé, grand Dieu! si la France, éclairée par ses malheurs, renseignée sur son histoire, avait enfin reconnu que, pour acquérir et conserver tous les biens promis à la société moderne, elle n'aurait eu qu'à écouter ceux qu'on lui ordonnait de haïr, et à interdire ceux qui se chargeaient de la guider! On frémit quand on pense à tous les grands personnages, orateurs de club, politiques d'estaminet, patriotes de journal, culotteurs de pipes, qui n'auraient plus trouvé l'emploi de leurs talents et de leurs vertus!

Que pouvons-nous opposer à ce malentendu que tout favorise? Quelles pièces apporter à ce procès où, si nous n'y prenons garde, les mêmes hommes seront bientôt juges et parties? Une histoire définitive où tous les sophismes seraient réfutés, tous les mensonges dévoilés, toutes les calomnies anéanties? Sans doute, ce serait excellent; mais cette histoire, où est l'homme capable de l'écrire, de se faire lire après l'avoir écrite, de se faire croire après s'être fait lire? D'ailleurs, est-ce bien possi-

ble en un moment où la poussière du combat trouble les vues les plus nettes, où les esprits sont livrés à un tel chaos, que le vrai et le faux, non contents de se coudoyer et de se heurter comme d'habitude, s'enchevêtrent et s'entremêlent? Non; ce serait trop difficile; il vaut mieux attendre. Mais ce qui est possible, ce qui est utile, c'est l'œuvre préparatoire, l'œuvre collective et patiente qui rassemble des matériaux pour ce grand travail de réparation et de salut. Aussi, ne saurions-nous assez recommander cette Société Bibliographique qui publie des brochures populaires sur la Révolution française, et qui compte dans ses rangs des hommes du monde, des savants, des publicistes, des députés, des fils de croisés, tout aussi spirituels que les fils de Voltaire. Nous avons aujourd'hui entre les mains trois de ces petits livres, préférables à beaucoup de gros volumes: *la Prise de la Bastille*, par M. Léon de Poncins; *les* 5 *et* 6 *octobre*, par M. Maxime de la Rocheterie, et MARAT, par mon jeune et vaillant confrère, Xavier Roux.

La prise de la Bastille! quelle aurore, si on en croit la légende, les mélodrames, les romans à quatre sous le rouleau, et les poëtes, ces amants trop bien épris de la fable pour ne pas être brouillés avec l'histoire!

Juillet vous a donné, *pour sauver vos familles*,

(*vos familles* qu'allaient sans doute massacrer les sbires du tyran Charles X.)

Trois de ces beaux soleils qui brûlent les Bastilles ;
Vos pères n'en ont eu qu'un seul !

Quel déchet, si on serre de près la réalité ! A distance, cet épisode frappe l'imagination et prête aux déclamations théâtrales. Une forteresse, à l'aspect sinistre, se détachant sur un ciel sombre ; au dehors, des siècles d'oppression, de despotisme, d'arbitraire, de barbarie, pétrifiés dans leur farouche armature de créneaux, de donjons, de machicoulis, de tours, de voûtes, de soubassements et de murailles; au dedans, des verrous, des grilles, des cachots, des trousseaux de clefs, des instruments de torture, des gémissements sans fin, des désespoirs sans issue, de lentes agonies, toutes les variétés de l'innocence et de la souffrance humaines aux prises avec tous les raffinements de la cruauté monarchique et féodale. Puis, un beau jour, le lion populaire se réveille; d'un coup de dent, il broie les suppôts de la tyrannie; d'un coup de griffe, il brise les verrous, les barreaux et les grilles ; l'heure de la délivrance a sonné pour les martyrs; les voilà rendus à la lumière, au grand jour, à l'air pur, que, depuis des années, ils appellent du fond de l'horrible prison. Le peuple héroïque, le peuple sublime a fini sa tâche ; maintenant, historiens et poëtes, faites la vôtre !

Opposons à cette légende le récit énergique et vrai, simple et authentique, de M. Léon de Poncins. Cette *Prise de la Bastille,* qui ouvre la série des *grandes*

journées de la Révolution, est bien digne de leur servir de type et de modèle; elle offre, comme presque toutes les autres, les trois caractères qui déshonorent une victoire. Oui, les vainqueurs sont déshonorés, premièrement, lorsqu'ils sont cent contre un; secondement, lorsqu'ils souillent leur triomphe par des atrocités; enfin et surtout, lorsque ce triomphe n'est qu'une mystification, lorsque le résultat est le contraire de l'effort. Quand nous aurons redit, après M. Léon de Poncins, que la garnison de cette redoutable forteresse se composait de trente-deux Suisses et de quatre-vingt-deux invalides, il sera facile d'établir la proportion en songeant à cette foule d'agresseurs de toute provenance, auxquels s'ajoutaient, d'heure en heure, les cohortes de bandits, de pillards et de vagabonds qui grouillent dans les bas-fonds des grandes villes. Les atrocités, nous les connaissions déjà; mais nous remercions M. de Poncins de nous les avoir rappelées, d'avoir remis sous nos yeux les noms de de Launay, de Losme-Salbrai, de Miray, de M. de Persan, de Béquart, de Flesselles, d'Asselin, etc., etc., odieusement assassinés. Des misérables qui n'avaient plus peur se ruant sur des hommes sans défense, couverts par une capitulation; des cadavres encore chauds, traînés jusqu'à la place de Grève; des blessés que l'on achève; les têtes des victimes plantées sur des piques et portées à travers la foule, au milieu des rugissements d'une joie féroce, exacerbée par l'ivresse et par le sang, voilà les victoires, les journées,

les gloires, les dates de la Révolution; et remarquez que celle-là est saluée par les républicains et acceptée par le public bénévole comme une des moins contestables et des plus pures!

Le résultat dérisoire, à contre-sens, M. de Poncins l'indique en quelques lignes: « Les vainqueurs, en ouvrant les cachots, y trouvèrent SEPT détenus, quatre faussaires légalement enfermés; un jeune homme emprisonné sur la demande de sa famille pour inconduite, dérangement de tête et d'affaires, et deux fous qu'il fallut conduire à Charenton. »

Des renseignements personnels me permettent d'ajouter à cette liste insignifiante, — ou plutôt très-significative — un détail assez piquant. Ce jeune homme — est-ce le même? — d'une très-haute naissance, mais d'un caractère violent jusqu'à la folie, avait tué un de ses gardes dans un accès de fureur. Par faveur spéciale, privilége nobiliaire, en sa qualité de parent ou d'allié de fort grands personnages, il ne fut condamné qu'à dix ans de Bastille, au lieu d'être exécuté; si bien que ce noble, ce privilégié, ce grand seigneur dérobé par l'arbitraire au droit commun, se trouva au premier rang des victimes de ce même arbitraire, glorieusement délivrées par le peuple!

Les hideuses journées des 5 et 6 octobre rencontrent moins d'apologistes, même parmi nos adversaires. Ce semblant de justice est encore de l'inconséquence; car les

deux épisodes s'enchaînent et s'expliquent l'un par l'autre; mais enfin, cette fois, la Révolution est prise, la main dans le sac... de blé. Un roi qui, dès le début, s'était constamment préoccupé des misères du peuple et du moyen de les adoucir, est accusé de vouloir affamer Paris. Le complot est évident, et tout contribue à le faire réussir; la scélératesse de ceux-ci, l'audace de ceux-là, l'hésitation du souverain, la faiblesse de ses ministres, le désarroi de la défense, la connivence des prétendus médiateurs, et cette soif de popularité qui fit de Lafayette, jusqu'au bout de sa longue et funeste carrière, le complice des crimes qu'il désavouait et le mauvais génie de ceux qu'il se vantait de protéger. Ces femmes qui demandent du pain, elles ont leurs poches pleines d'or; ces hordes qui ont l'air de céder à l'irrésistible délire de la faim, elles sont soudoyées et guidées par les abominables personnages que l'on a entrevus déjà sur les débris sanglants de la Bastille, que l'on retrouvera en pleins massacres de septembre, et dont l'huissier Maillard, Laurent Lecointre, Gorsas, représentent les gradations et les nuances. Tous les prétextes qu'allègue cette insurrection des cloaques de Paris contre le palais de Versailles sont autant de perfidies et de mensonges. Ce que l'on veut, c'est arracher au trône ses derniers, ses plus fidèles défenseurs; c'est humilier la royauté en la forçant de renier ceux qui se font tuer pour elle et de séparer leur cause de la sienne; c'est surtout remporter la grande victoire qui

serait encore aujourd'hui celle du radicalisme; enlever la famille royale de Versailles où elle garde un reste de prestige et où l'émeute ne peut arriver qu'en mettant ses bottes de sept lieues; l'emmener à Paris où on en sera maître, où elle deviendra prisonnière de la populace et où on n'aura plus qu'à graduer les phases de son agonie.

Ces scènes poignantes, où la majestueuse figure de la Reine, si grande dans le péril, si courageuse dans l'épreuve, si supérieure à l'outrage, repose et console le lecteur écœuré par tant de lâchetés, de scélératesses, de perfidies et d'horreurs, ces scènes sont retracées par M. Maxime de la Rocheterie avec un bien remarquable mélange d'émotion et de fermeté, de sobriété et de vigueur. Dans son récit comme dans celui de M. de Poncins, on découvre toutes les qualités de l'historien. Je disais tout à l'heure que ces études préliminaires fourniraient un jour des matériaux à une histoire véridique et décisive. Ce n'est pas assez dire ; ces brochures sont déjà d'excellents chapitres d'histoire. Hélas ! comment se détourner de cette sinistre date du 6 octobre, si bien résumée par M. de la Rocheterie, sans rappeler un curieux détail que je trouve dans le premier volume du *Louis XVII*, de notre cher et regrettable M. de Beauchesne ? « Au moment où cette multitude avinée et » sanglante, ramenant la famille royale comme le butin » de la journée, passait sur le quai qui longe le jardin

» des Tuileries, un jeune homme, au profil antique et à
» l'œil d'aigle, s'écriait avec un geste d'indignation :
« Comment ! le roi n'a donc pas de canons pour balayer
» cette canaille ?... »

» Ce jeune homme, prédestiné lui-même à balayer un
» jour la Révolution, s'appelait Napoléon Bonaparte. »

Marat ! On croirait que ce nom nous met tous d'accord, amis et ennemis, dans un même sentiment d'horreur et de dégoût. Ceux-là mêmes qui essaient d'amnistier Robespierre et d'idéaliser Danton affectent parfois d'abandonner aux *gémonies* — vieux style, — ou à la voirie — vrai style, — cette espèce de monomane, ce fauve à face humaine, qui semble toujours sortir d'une tanière pour se jeter sur une proie. Volontiers les républicains le traiteraient comme ils traitaient la Commune — ils se sont bien ravisés depuis lors ! — en mai et juin 1871 ; une exception monstrueuse, un phénomène pathologique, qui laisse à l'idée révolutionnaire toute sa pureté et toute sa grandeur. Comment se fait-il donc que des hommes bien coupables, mais doués de facultés supérieures — Lamartine et Thiers par exemple — arrivés à un certain moment de leurs récits, aient été fatalement amenés, non pas à justifier Marat, mais à le considérer comme fidèle à l'implacable logique de la Révolution ? Comment se fait-il que l'honnête poëte de *Charlotte Corday*, après avoir mis dans la bouche du girondin Barbaroux de beaux vers où Marat est livré à l'indignation

publique, en vienne, à son insu peut-être, à lui donner l'avantage sur ses deux terribles collègues dans la célèbre scène des triumvirs ? Ce n'est pas tout encore. Ce qu'il y a de plus rare et de plus difficile, pour les *héros* de cette épouvantable époque, ç'a été de mourir dans toute la plénitude de leur popularité et de leur gloire. Marat eut cet honneur, refusé aux charrettes de la Terreur et aux tombereaux du 9 Thermidor. Pourquoi ? Parce qu'il était la personnification la plus exacte, le type le plus complet du *crescendo* révolutionnaire ; parce qu'il offrait aux regards de la multitude la Révolution incarnée, sous sa forme la plus populaire, la plus brutale et la plus vraie, dans le vif de ses passions venimeuses, basses, envieuses, forcenées, tranchantes comme le couperet, dévorantes comme l'incendie, sans un seul de ces ménagements qui font dire aux démagogues de 1792 et aux radicaux de 1875 : « Allons ! ce n'est pas encore la bonne ! »

Voilà ce qu'a parfaitement compris M. Xavier Roux dans son excellente étude sur Marat. Prouver d'abord que l'*ami du peuple* ne fut nullement une plante parasite dans le champ révolutionnaire ; que cette plante, au contraire, s'accommodait fort bien au terrain, aux produits, à la culture de ce champ si facile à convertir en cimetière ; puis enlever à Marat le bénéfice de cette légende d'après laquelle, au milieu de ses furies sanguinaires, il aurait été du moins intègre, incorruptible, sincère et courageux, telle était la tâche du jeune publiciste ; il

s'en est acquitté de façon à rendre impossible toute tentative d'apologie. Lisez ces pages écrites d'un style si net et si ferme; vous reconnaîtrez que Marat eut toutes les qualités essentielles de son emploi et de son rôle; lâcheté, hypocrisie, versatilité, vénalité, envie; qu'avant d'être le fléau ou le symbole de la démagogie triomphante, il avait été le *fruit sec* de la société régulière; qu'avant de se déclarer l'inexorable ennemi des tyrans, il avait, obséquieux et obscur solliciteur, demandé et obtenu une place de médecin au service du comte d'Artois; qu'avant de réclamer avec rage la tête de Louis XVI, il avait, lui aussi, adopté en son honneur la phraséologie sentimentale du « père de ses sujets, » — et du « meilleur des rois; » qu'il se cachait dans le danger, et ne reparaissait qu'après la crise pour recommencer ses appels à la guillotine en permanence; que, lorsque ses insultes poussaient à bout l'Assemblée nationale, il se dérobait à l'accusation par la fuite, etc., etc. — Et cependant M. Xavier Roux a eu le droit d'écrire : « Aucun révolutionnaire n'a été loué autant que Marat. » — Comme les empereurs romains, il put dire sous le poignard de Charlotte Corday : « Je sens que je deviens Dieu. » — Il eut des autels; une comparaison sacrilége présenta à l'adoration des patriotes « LE SACRÉ COEUR DE MARAT. » Tous les arts concoururent à son apothéose; Fabre d'Églantine prononça son oraison funèbre. Le plus illustre peintre de l'époque, David, le peignit frappé dans sa

baignoire; et, pour le dire en passant, l'auteur académique de *Léonidas* et des *Sabines* ne se doutait pas que, par cette toile saisissante et hideuse, il devenait l'ancêtre de la peinture réaliste.

Ces trois brochures, les seules qui soient en ce moment entre mes mains, assurent d'avance le succès de celles qui suivront, et dont les titres nous promettent de bonnes et utiles vérités; *Le* 10 *août*, *Carnot*, *Fouquier-Tinville*, *Le* 20 *juin*, *Victimes* POPULAIRES *de la Révolution; Le* 21 *janvier*, *Le* 16 *octobre*, etc., etc. Maintenant, il ne faut pas que ce succès soit stérile. Notre devoir, à tous, est de propager de notre mieux ces petits livres dont le prix minime et le format portatif se prêtent à tous les moyens de circulation parmi les masses ignorantes ou abusées. Il ne s'agit pas ici d'une jouissance d'amour-propre, mais d'une question de salut; il ne suffit pas de constater ou de répéter que MM. Xavier Roux, Léon de Poncins et Maxime de la Rocheterie ont écrit des pages éloquentes, véridiques et vengeresses; nous devons en faciliter la lecture pour le plus grand nombre. Songeons à une des causes de notre infériorité, de nos mécomptes, du progrès incessant de la Révolution; rappelons-nous ce que nous avons trop souvent oublié; que ce n'est pas avec une pincée d'antidote que l'on neutralise une tonne de poison.

II

Si vous êtes jeunes ou si vous l'avez été, il vous est arrivé, n'est-ce pas ? en lisant un roman signé d'un maître, de vous arrêter de temps à autre, et de dire tout bas : « C'est cela ! c'est bien cela ! Ce que l'auteur raconte, je l'ai rêvé ; ce qu'il écrit, je l'ai pensé. »

Telle est, dans un cadre plus sérieux et plus tragique, l'impression que me laisse l'ouvrage de M. de Chamborant. Je lis à la première page : « L'armée de la Révolution, c'est LA GARDE NATIONALE. Le lecteur voudra bien ne pas détourner la tête et fermer le livre, à l'annonce d'un pareil sujet... »

Non ; je ne fermerai pas le livre avant de l'avoir lu tout entier ; en le contrôlant à l'aide de mes propres souvenirs, j'en signalerai les trois principaux mérites ; exactitude historique ; vérité politique ; inépuisable à-propos.

Représentez-vous la garde nationale comme un individu à qui aurait été accordé le triste privilége de dépasser les limites de la vie humaine. Nous voici en 1789 ; date mémorable, date fatale, dans le sens antique, qui peut être néfaste ou bienfaisante, maudite ou bénie, suivant qu'une

monarchie libérale, sage et sincère restera maîtresse de ses actes, libre de développer pacifiquement ses plans de réforme et de purifier, l'Évangile à la main, une société pervertie, — ou que licence sera donnée à la Révolution d'opérer par en bas ce qui ne pourrait réussir que par en haut, de violenter le progrès, d'ensanglanter les réformes, d'écraser de son despotisme les germes de liberté, de préparer à l'avenir des haines implacables, d'envenimer la misère pour la rendre plus corrosive, et de répondre par l'incendie et le meurtre au cri de l'humanité souffrante.

La Royauté et la Révolution sont donc en présence. Pour défendre l'une et comprimer l'autre, il y a l'armée; mais d'abord l'armée, en 1789, n'est plus ce qu'elle était aux époques chevaleresques et monarchiques. Elle aussi a laissé s'infiltrer dans ses rangs les idées dissolvantes qui altèrent le principe d'autorité et l'esprit de discipline. Ensuite, elle inspire des méfiances à la nation ou à ses meneurs, à ceux qui affectent de croire et qui ne cessent de persuader au peuple qu'on veut aggraver sa servitude quand on cherche à le protéger contre lui-même. Dès lors, il semble, à première vue, naturel et utile de créer une force intermédiaire, modératrice, intelligente, intéressée au maintien de l'ordre, prise au cœur même de la cité, à la fois militaire et nationale, bourgeoise et populaire, énergique et raisonnable, à égale distance des courtisans et des factieux, des *instruments de règne* et

des agents de désordre. Eh bien! parcourez, dans le livre de M. de Chamborant, notre histoire contemporaine; vous reconnaîtrez que les événements ont sans cesse déjoué ces calculs; puis réfléchissez un instant sur cette contradiction apparente; vous comprendrez qu'elle est parfaitement logique, et que l'on devait prévoir cet imprévu.

Qu'est-ce que le garde national? Un militaire-bourgeois en qui se fondent tous les défauts de ses deux états sans une seule de leurs vertus. Quel est l'idéal, le type de la perfection chez le vrai soldat? L'abdication absolue de sa volonté; c'est par là qu'il confine le prêtre, avec cette différence que la volonté de l'un appartient à Dieu, et celle de l'autre à son pays. Or, le garde national n'entend pas ainsi les devoirs que lui impose l'uniforme; obéir, soit, pourvu qu'il raisonne son obéissance, pourvu que ses chefs ne lui ordonnent que ce qu'il veut. — « Je les commande; vous voyez donc bien qu'il faut que je les suive! » — Toutes les folies faites, consenties, encouragées, tolérées ou subies par la garde nationale sont dans ce mot légendaire.

D'autre part, quelles sont les vertus bourgeoises? vous les connaissez : la régularité des habitudes, le bon sens, l'économie, la sobriété, l'amour du chez soi, la haine du trouble et du bruit, l'instinct des vraies conditions de prospérité, de sécurité publique et privée. Hélas! du moment que cet honnête bourgeois, si sage et si rangé, se métamorphose en soldat, du moment qu'il échange le pa-

letot contre la tunique, la casquette contre le képi et l'aune contre le sabre, ce n'est plus le même homme. Vous croiriez que ses moustaches ont poussé du soir au matin. Il est martial, il est tapageur, il est terrible, et sa joie serait sans mélange si on le traitait de *dur à cuire*. Il boit, il jure, il fume, il se grise; ne lui parlez pas de son magasin ou de sa maison, de sa femme ou de son commis : il ne les connaît plus. L'œil vif, le sourcil froncé, le jarret tendu, les épaules effacées, le cigare à la bouche et le *Siècle* dans sa poche, marquant le pas à contre-mesure, où va-t-il ? Vers quel but le poussent ses inspirations martiales ? Il ne le sait pas bien lui-même ; à la parade ou à la bataille, à la barricade ou à la frontière, à l'Arc de triomphe ou au marchand de vins ; contre l'émeute, si elle menace son commerce ; contre le gouvernement, s'il lui est dénoncé par son journal. En attendant, il ne lui déplairait pas que l'on cassât les vitres, tant il est sûr de les raccommoder ; et encore, pour qu'il les raccommode de bonne grâce, il faut que le vitrier soit de son goût.

Maintenant, appliquez cette disposition chronique aux diverses phases de la Révolution passée, présente et future, vous reviendrez à l'éloquent récit de M. de Chamborant, dont je me suis trop écarté. Là , tout porte ; chaque page est une date, chaque date un enseignement.

Remarquez, en effet, que, dans cette légère esquisse,

je n'ai rien dit de la passion du moment, du courant de l'opinion, de la bévue ou du mensonge à la mode, de la peur enfin et de toutes ses variantes, qui ont tant de fois transformé un homme d'esprit en imbécile, un mouton en tigre et un honnête homme en scélérat. Au début de chaque crise, depuis le 14 juillet 1789 jusqu'au 18 mars 1871, la garde nationale a deux ennemis : le désordre et le pouvoir ; le désordre qu'il faut dompter, le pouvoir à qui il importe de donner une leçon. Songez donc ! si le souverain ou ses ministres, toujours enclins à l'arbitraire, allaient abuser de l'effroi des citoyens paisibles pour restaurer l'ancien régime, rétablir les priviléges et réagir contre ces précieuses libertés, si essentielles et si invisibles, comparables à ce troisième cheval, — du temps des voyages en poste, — que l'on payait toujours, et qu'on n'apercevait jamais ! ..

Mais, à mesure qu'il avance dans son œuvre mixte qui exigerait des prodiges de modération et de fermeté, le défenseur de l'ordre ne tarde pas à oublier la meilleure moitié de son programme. Entraîné par l'électricité révolutionnaire, il est dupe, victime ou complice d'un bizarre mirage, où s'évanouit peu à peu le principe d'autorité, où l'insurrection devient à son tour une sorte de gouvernement, moins redoutable qu'il ne l'avait cru d'abord et avec lequel il y aurait peut-être moyen de s'entendre. Le garde national dont je parle et que je prends pour type n'avait que de bonnes inten-

tions ; mais pourquoi soupçonnerait-il son camarade d'en avoir de mauvaises sous le même képi et le même uniforme ? Or, ce camarade n'y va pas par quatre chemins; le voilà fraternisant avec les émeutiers, courant où ils vont, répétant ce qu'ils chantent, achevant ce qu'ils brisent, assiégeant ce qu'ils attaquent, tel, en un mot, qu'il était difficile, ce matin, de le distinguer d'un soldat, et qu'il est impossible, ce soir, de le discerner d'un pillard. Toutes les *journées* de la grande Révolution, que M. de Chamborant retrace et résume en maître et où il révèle de bien remarquables facultés de concision et de vigueur, s'expliquent par cette gradation ou cette métamorphose, par ce changement à vue, cette mobilité de décors qui passent de la comédie au mélodrame et où ne manquent ni le niais, ni le traître.

Bornons-nous à quelques exemples. Si on avait dit, le 13 juillet 1789, à *mon* garde national, que la Bastille serait prise, sans honneur et sans gloire, par une multitude brutale, avinée et furieuse, dans la proportion de cent contre un; que de pauvres invalides seraient massacrés, que de Launay et Flesselles périraient; que l'on promènerait des têtes sur des piques sanglantes; que cette première victoire populaire ressemblerait à une sinistre catastrophe, il aurait reculé avec horreur; il se serait du moins promis de ne rien négliger pour tempérer ces violences, pour adoucir ces cruautés. Le 14 au soir, je le vois marchant fièrement sur des ruines qu'il

n'a pas faites, mais qu'il a laissé faire et qu'il accepte.

De même, le 5 octobre, et à chacune de ces douloureuses étapes qui vont conduire la Royauté de Versailles aux Tuileries, des Tuileries à l'Assemblée, de l'Assemblée au Temple et du Temple à l'échafaud, je lui fais l'honneur de croire que, s'il pouvait pressentir ces scènes effroyables, ces fureurs de cannibales, ces préludes du régicide, ces orgies de tricoteuses, ces rondes du sabbat démagogique, cette inauguration de la liberté par le massacre et l'assassinat, le pillage et l'incendie, la dictature et la Terreur, si on lui montrait d'avance le roi insulté, la reine outragée, le sang coulant à flots dans les rues, les églises profanées, les prisons pleines, les caisses vides, le meurtre légalisé, les assignats, la banqueroute, la guillotine en permanence, le peuple décimé par la faim, il récuserait tout enjeu dans cette partie jouée et gagnée par le crime; il refuserait de s'associer, même en guise de témoin, de correctif ou d'intermédiaire, à cette série d'abominables rêves dont la perversité humaine allait faire des réalités. Et cependant, tournez ces pages brûlantes où l'œil épouvanté croit voir encore des taches à peine grattées par les maigres doigts du Temps; partout vous rencontrez la garde nationale, coupable d'imprévoyance, de neutralité ou de connivence; inutile quand elle n'est pas funeste; faible quand elle n'est pas criminelle; paralysée quand elle n'est pas malfaisante; compromise dans les excès dont elle n'a pas l'initiative; for-

cée d'applaudir à ce qu'elle n'a pas su empêcher; tout étonnée d'être conduite là où elle ne voulait pas aller, de voir tomber en poussière ce qu'elle comptait protéger et d'assister au triomphe de ce qu'elle espérait vaincre ; déployant après coup toutes les subtilités de son intelligence, ou pour essayer de réparer l'irréparable, ou pour se persuader que ce qui l'avait tant effrayée, quelques heures auparavant, n'était pas en définitive si formidable.

Mais à quoi bon insister ? La garde nationale, pendant ces premières phases qui s'engouffrent dans la Terreur comme une locomotive dans un tunnel, se personnifie dans un homme que vous avez déjà nommé, qui l'ennoblit çà et là par quelques qualités chevaleresques et gentilhommières, qui lui prête complaisamment son blason, mais qui en reflète exactement les illusions, les crédulités, les faiblesses, les niaiseries, l'impuissance et l'impénitence finale, la facilité à se laisser déborder par les événements et à s'étonner de ce débordement comme d'une distraction de la Providence : Lafayette! M. de Chamborant le dessine d'un crayon plus indulgent qu'inflexible, et je dirai volontiers que le portrait est préférable au modèle. Il y aura toujours contre l'*innocence* relative de Lafayette, — du 14 juillet au 20 juin, — une charge terrible ; sa récidive, le regain d'opposition révolutionnaire, républicaine, incorrigible, — avec alliage de complots bonapartistes, — qui servit d'épilogue à cette longue vie et de réplique au gouvernement si libéral et si

sage de la Restauration. Je pardonne beaucoup, comme M. de Chamborant, à Lafayette jeune, inexpérimenté, chimérique, imprégné des idées de son temps, enivré de ses premiers combats pour l'indépendance des États-Unis, enfiévré d'épidémie américaine, croyant encore sentir dans sa main aristocratique le contact de la main de Washington. Enthousiaste et borné, il se trompait; il confondait le vieux monde avec le nouveau; il accréditait cette grossière erreur d'optique dont nous avons tous ressenti les effets et d'après laquelle une horde de factieux révoltés contre la monarchie nationale peut prendre pour type ou pour symbole tel ou tel peuple disputant sa nationalité à une tyrannie étrangère: Masaniello contre l'Espagne, la Pologne, contre la Russie, l'Amérique contre l'Angleterre, Venise contre l'Autriche, Botzaris contre la Turquie.

Tout cela est vrai sans être impardonnable; il ne savait pas! Mais il n'a jamais dit: « Si j'avais su! » — Dans le répertoire, si riche pourtant, du libéralisme bonapartiste, je connais peu de figures plus irritantes que celle de ce vieux marquis, conspirateur honoraire, révolutionnaire à créneaux, qui a passé par la prison et l'exil, qui n'a plus droit à l'illusion, qui sait tout ce que l'anarchie coûte à la liberté, que l'ombre de Napoléon Bonaparte doit faire tressaillir de haine, qui voit la France renaître et prospérer sous le gouvernement rêvé par Louis XVI, et qui, par entêtement, par vanité, par monomanie de

vieillard, trempe ses manchettes tricolores dans des complots insensés, mortels pour leurs auteurs et sans danger pour lui-même. Au surplus, il fut puni par où il avait péché. Ce distributeur de cartouches citoyennes, cet affamé de popularité, alla mourir d'inanition dans les bras de Louis-Philippe et de la meilleure des Républiques.

Trait d'union entre la garde nationale de 1789 et celle de 1830, Lafayette me ramène à la Restauration. C'est par là peut-être que j'aurais dû commencer ; car l'on n'est jamais plus sûr de *faire vrai* que lorsqu'on a *vécu* ce que l'on décrit. C'est là que mes souvenirs personnels s'accordent si exactement avec ceux de M. de Chamborant, que je pourrais le juger et le louer en le citant. J'ai encore présentes à l'esprit mes années de collége, où la garde nationale parisienne, à peine remise des angoisses de 1814 et de 1815, rentrait dans sa spécialité de leçons au pouvoir; militaire par le chauvinisme, bourgeoise par l'esprit de contrôle et de critique, n'ayant ni trêve ni repos, jusqu'à ce que ses cris ou son silence, ses attitudes revêches ou hostiles, eussent amené Charles X à retirer une loi, à changer un ministère, et finalement à la dissoudre sans la désarmer, ou, en d'autres termes, à en faire, pour une éventualité probable et prochaine, l'arrière-garde de l'émeute. Un garde national licencié à qui on laisse son fusil, c'est un braconnier prêt à tirer sur les gendarmes.

La preuve ne se fit pas attendre. La Révolution de juil-

let eut bien des auteurs; étudiants et journalistes, polytechniciens et banquiers, artistes et faubouriens, Cabrions et Gavroches, sans compter ces êtres indéfinissables, hideux, que l'on ne voit que ces jours-là, et qui semblent venus de l'enfer en passant par l'égout. Mais, en réalité, elle fut la Révolution de la garde nationale, qui restait ce qu'elle avait été sous M. de Villèle, avec un lien de moins et une rancune de plus, et qui n'eut besoin ni de se réorganiser pour revivre, ni de chercher des armes pour combattre. Elle marqua son apogée, elle proclama son règne, et les optimistes purent croire que, maîtresse de ses destinées, satisfaite dans toutes ses exigences, heureuse d'avoir eu son jour de prépondérance sur les troupes régulières, héritière de la garde royale, abritée sous la branche cadette, notre milice bourgeoise cesserait enfin d'être révolutionnaire, — que dis-je? — qu'elle serait désormais le contraire de l'armée de la Révolution, que toute tentative pour détruire ou même exagérer son œuvre la trouverait vigilante, prévoyante, intraitable, terrible, pareille au rocher où vient se briser la marée montante.

Elle eut, en effet, quelques années de sagesse, quelques lunes de miel dont les rayons pacifiques brillèrent à la fois sur le corps-de-garde et sur le trône. Mais qui peut échapper à sa destinée, résister à son penchant, démentir son origine? Les institutions ont leur *naturel* comme les individus, et elles ne sauraient le forcer sans qu'il prenne tôt ou tard sa revanche. L'imprescriptible con-

dition de la garde nationale est d'être encore plus souvent dissolvante que dissoute. Vous savez ce qui lui advint le 24 février; elle a peut-être subi de plus rudes épreuves, mais non pas de déboire plus mortifiant. Perdre par distraction son gouvernement préféré comme on perd ses gants ou son mouchoir, demander le droit de suffrage pour quelques maîtres d'école ou quelques avocats sans cause, et l'*obtenir* pour l'aveugle multitude; être forcé de présenter les armes à cette République dont le nom seul, prononcé la veille, eût amené des prodiges de réaction et de résistance; conspuer M. Guizot, désirer M. Thiers, rêver M. Odilon Barrot, et tomber sous la grosse patte de Caussidière, quelle humiliation! Acteur obscur dans les luttes de mars et d'avril, de mai et de juin 1848, je pus remarquer cent fois ce contraste, qui du moins réhabilita un moment la garde nationale par des traits de courage individuel et des périls énergiquement bravés; un immense effort pour sauver quelques débris de ce que l'on aurait pu, le premier jour, conserver intact à l'aide d'un peu de clairvoyance et de fermeté. Lorsque j'entendais, le 15 mai, à la grille du Palais-Bourbon, mes camarades furieux crier à MM. François Arago et Garnier Pagès : « De l'ordre! de l'ordre! » cris auxquels ceux-ci répondaient naïvement : « Vous en aurez! vous allez en avoir! » je ne pouvais m'empêcher de sourire. Lorsque je voyais, le 24 juin, tant de braves gens tomber sous les balles des misérables qu'il eût été si fa-

cile, quatre mois auparavant, de réduire à l'impuissance, j'avais peine à m'empêcher de pleurer.

J'aurais encore à parler de la garde nationale du 4 Septembre, du siége et de la Commune; mais l'horizon est trop vaste, la tâche trop lourde, la douleur trop récente, la plaie trop vive, et j'y serai ramené bientôt par le grand ouvrage de M. Charles de Mazade: *La Guerre de France.* Je ne puis d'ailleurs mieux faire que renvoyer mes lecteurs au livre excellent de M. de Chamborant. Jamais je n'avais mieux compris ce travail d'oblitération, de dissolution intérieure, qui, dans un corps tel que la garde nationale, fait peu à peu prévaloir les mauvais éléments sur les bons, et, après avoir balancé, *ex æquo*, le nombre des destructeurs par le chiffre des défenseurs, arrive à fondre le bien dans le mal, à absorber le soldat dans le communard, à changer la résistance en suicide, à faire de l'assiégé le complice de l'assiégeant, et à tourner contre Clément Thomas le fusil dirigé d'abord contre Manteuffel. Jamais je ne m'étais mieux expliqué ce fait, qui pouvait sembler énigmatique, et qui n'est qu'effrayant; — comment les mêmes hommes qui, pendant le siége, s'étaient tenus loin du péril, préférant leur paye à leur consigne, et aimant mieux courir à la cantine que marcher à l'ennemi, avaient montré une bravoure criminelle et sauvage, mais incontestable, contre l'armée de Versailles. Hélas! M. de Chamborant nous le dit (pages 166 et 167); c'est que, gangrenés jusqu'aux moëlles par l'esprit dé-

magogique et athée, ils se souciaient fort peu de battre les Prussiens pour retourner le lendemain au travail et à la pauvreté, tandis qu'ils croyaient, les insensés, que toutes les jouissances matérielles seraient le prix de leur victoire contre nos généraux et nos soldats. Transportez dans un autre cadre cette idée si triste et si vraie, vous comprendrez tout aussi aisément, — même sans lire les haïssables romans de MM. Erckmann-Chatrian, — que le paysan des Vosges et des Ardennes ait été presque héroïque en 1792 et presque nul en 1870. La première fois, il s'agissait pour lui de ne pas retomber sous le joug de son seigneur ; la seconde, d'abandonner quelque chose à l'invasion pour qu'elle lui laissât le reste.

A présent, si vous me demandez pourquoi, dans un moment où la garde nationale a l'air de ne plus exister, j'ai placé *l'à-propos* au premier rang des mérites du livre de M. de Chamborant, je vous répondrai avec lui : Ce que la République a de redoutable, c'est qu'elle peut, d'un moment à l'autre, devenir l'anarchie ; ce que l'armée territoriale a de dangereux, c'est qu'elle peut, du jour au lendemain, devenir la garde nationale ; ce que la garde nationale a de fatal, c'est qu'elle n'est et ne peut être que l'armée de la Révolution. J'ajoute que, si nous savions tous lire et méditer cet ouvrage, nous connaîtrions du moins le péril, et nous pourrions le conjurer.

XI

LE ROMAN CONTEMPORAIN

I

11 avril 1875.

J'ai commencé un roman que je ne terminerai probablement jamais, et dont voici la première page :

« Le soleil se levait derrière le pic le plus inaccessible des monts de Pyren, voisins de l'héroïque Ibérie. Son disque radieux dissipait les nues, et apaisait les fureurs de l'aquilon, qui, pendant toute la nuit, n'avait cessé de mugir à travers les longues galeries de l'antique manoir. Bathilde, la noble châtelaine, était allée dans le sanctuaire consacré à sa patronne par la piété des anciens preux, afin de répandre aux pieds de l'Eternel les prières et les vœux de son âme virginale. Elle descendit de son palefroi et monta sur la plate-forme, d'où le

regard embrassait la vallée ombreuse, les gorges sauvages, le torrent dévastateur et les sommets neigeux. Elle s'accouda sur le créneau solitaire, et murmura d'une voix plus mélodieuse que les harmonies célestes : « Viendra-t-il ? »

» Au même instant, un chevalier couvert d'une sombre armure franchissait le torrent, et gravissait un âpre sentier, frayé sur le flanc de la montagne par les isards et les pâtres. Il était de haute taille, et semblait en proie à une émotion terrible. Un aigle planait sur sa tête, et chacun de ses pas détachait un éclat de roc qui roulait dans le gouffre avec un bruit sinistre. — « M'a-t-elle attendu ? » disait-il.

» Une heure après, il tombait éperdu aux genoux de Bathilde, qui cachait sa rougeur sous ses longs voiles blancs. Elle le releva d'un geste pudique, et lui dit :

— Mon frère est-il vengé ?

— Oui ; le félon a mordu la poussière ; j'ai donné dix livres tournois au saint abbé du monastère, afin qu'il célébrât dix fois le service divin pour le repos de l'âme du grand coupable. Puis-je espérer maintenant que vous daignerez abaisser un regard sur votre fidèle serviteur ?

— Ecoutez, Conrad ! un messager de la cour de France m'apprend qu'une nouvelle croisade vient d'être décidée aux cris de : « Dieu le veut ! » Allez, avec la fleur de la chevalerie française, délivrer le tombeau du Sauveur des

hommes et tremper votre glaive dans le sang des farouches enfants de Mahomet. Puis, revenez, et notre union sera bénie par le vieux prêtre qui a recueilli le dernier soupir de ma mère !

» Conrad pâlit : un nuage passa sur sa mâle figure ; mais l'héroïsme et l'amour purifiés par le sacrifice ne tardèrent pas à prévaloir dans son cœur chevaleresque. La nature fut domptée ; il s'inclina devant Bathilde, et il partit pour la Terre-Sainte. Du haut des cieux, les anges sourirent à cette immolation magnanime. »

C'est très-bête ; mais, que voulez-vous ? Les réactions sont rarement spirituelles. Tôt ou tard, si vous n'y prenez garde, on finira par réagir contre cette variété du roman contemporain, qui, sous prétexte de *faire vrai*, va chercher ses sujets, ses personnages et ses aventures aux plus médiocres échelons de la hiérarchie sociale et de l'intelligence humaine. M'accuserez-vous de pruderie aristocratique ? Ecoutez ceci : J'étais, un soir, au spectacle, à côté du plus brillant, du plus magique, du plus charmant de nos critiques du lundi. Nous assistions à la première représentation d'une pièce qui n'était pas plus mauvaise que beaucoup d'autres, mais où tous les rôles étaient plus ou moins vulgaires. Peu à peu, je vis mon voisin se tourner, d'abord en profil, puis en trois quarts, dans la direction de la salle. Si nous avions tous fait comme lui, l'auteur et les acteurs, comme le poëte Gringoire dans *Notre-Dame de Paris*, n'auraient plus aperçu

que des dos. Je lui demandai le motif de cette volte-face. — « Pourquoi, me répondit-il, serais-je forcé de regarder et d'écouter pendant trois heures, sous prétexte que je les rencontre au théâtre, des gens que je fuirais comme la peste, si nous habitions la même ville ou si je les apercevais dans la rue ? »

—Pourquoi, dirai-je à mon tour aux hommes de talent qui photographient les mœurs et les physionomies archi-bourgeoises, exigez-vous de moi ce que vous n'accepteriez pas pour vous-mêmes ? Vous êtes pleins d'esprit, et vous préférez le seuil de la Librairie nouvelle aux boutiques du faubourg Saint-Denis et de la rue des Bourdonnais. Supposez qu'un accident imprévu vous déporte dans une petite ville de province. Seriez-vous ravis de converser, du matin au soir, avec les Ladureau, les Pequeyrolles, les Quinard, les Chaboulon, les Pincedos, les Cœurdevache, les Briguemal, les Baticol, etc., etc., et leurs chastes moitiés ? Vous gémiriez de votre exil ; vous demanderiez quel crime vous avez commis pour mériter un pareil supplice. Eh bien ! voyez l'inconséquence ! vous me forcez, moi qui ne vous ai rien fait, moi qui serais si heureux de vous applaudir, à passer une demi-journée avec ces ennuyeux et ces imbéciles ! N'est-ce donc pas assez de ceux que nous ne pouvons éviter ?

—Mais, direz-vous, il faut donc rayer d'un trait de plume l'idylle, la paysannerie, depuis Théocrite jusqu'à George Sand ? Il faut donc revenir aux beaux jours de l'hôtel de

Rambouillet, aux romans de mademoiselle de Scudéry ou de madame de Lafayette ? Ne plus regarder la campagne que par les fenêtres du Salon bleu, et concentrer tous les intérêts, toutes les passions, tous les sentiments de la vie dans un groupe privilégié ; à peu près comme ces historiens du bon vieux temps, qui, dans une bataille, ne voyaient que le général, et, dans un règne, que le Roi ? Assurément non. Je dirais volontiers de la littérature ce que la comtesse de Breteuil disait d'elle-même, aux approches de la Révolution ; « Paysanne, tant que vous voudrez; bourgeoise [1], jamais ! » Les plus grands poëtes ont pu dire : *« ô ubi campi ? » — ô rus, quando te aspiciam ?* » — Je suis né parmi les pasteurs ! » — Ils n'ont jamais dit, que je sache : « Oh ! quand reverrai-je l'officine du pharmacien et la mélasse de l'épicier ? Quand me sera-t-il donné de m'asseoir sur les housses des fauteuils de velours d'Utrecht, soigneusement époussetés par madame la notairesse ? Qu'il me serait doux de causer pendant de longues heures avec les habitués du café de la Renaissance ! » Le paysan, c'est la campagne, c'est la Nature, c'est l'œuvre du Créateur, rude peut-être et grossière,

1 Il est bien entendu qu'ici le mot *bourgeois, bourgeoise*, signifie une vulgarité d habitudes, une certaine façon étroite et mesquine de vivre, de sentir et de penser, et non pas du tout une classe de la société. J'ai connu des marquis affreusement bourgeois ; et qui ne voudrait être bourgeois comme Berryer, Auber ou Ingres ?

mais franche et forte ; il participe à la grandeur des spectacles qui l'environnent et qu'il oublie de regarder. Si la figure est réfractaire à l'Idéal, le cadre lui communique quelque chose de sa magnificence et de sa beauté. Cet homme vêtu de bure ou de toile, aux mains calleuses, au visage rugueux comme les sillons de son champ, il nous tient par mille fibres secrètes; il est le père nourricier des riches et des oisifs ; il personnifie le travail et la fécondité de cette terre, à laquelle nous appartenons dans la vie et dans la mort ; — et cependant, même dans ce genre rustique, dont il ne faudrait pas abuser, que d'à-peu près ! que de fausses notes ! que de fois l'artiste est forcé d'y mettre du sien et de tricher la *vérité vraie*, pour plaire aux mondains et aux lettrés !

Le Secret de M. Ladureau, par M. Champfleury, m'a horripilé, abasourdi, stupéfié, ahuri, hébété, et finalement consterné. J'aurais été si heureux de réparer le temps perdu et de rendre hommage à ce talent si particulier, si curieux, si érudit, qui supplée au sentiment poétique et à l'entraînement romanesque par le sang-froid, la minutieuse justesse de l'observation et l'originalité du détail ! Mais, en conscience, m'est-il possible de louer un *secret* qu'il ne m'est pas permis de divulguer ? Je me demande à quel mauvais vent a cédé le très-spirituel auteur des *Bourgeois de Molinchart*, par quelle erreur d'optique il s'est laissé abuser en nous donnant à entendre que les désastres de la France, l'invasion, la défaite, la Com-

mune, les incendies et les massacres, au lieu de lui suggérer des idées sérieuses, fortifiantes ou tristes, le prédisposaient à baisser de plusieurs tons son comique, peu élevé déjà, et à ne reculer devant rien pour exciter le gros rire. Il cite Boccace et le *Décaméron*, écrit en temps de peste comme récréation hygiénique. Il me semble, premièrement, qu'il aurait pu choisir un meilleur modèle; secondement, que la comparaison n'est pas bien exacte. La peste de Florence avait frappé la ville et ses environs d'une épouvante qui ne pouvait qu'en aggraver les ravages. On comprend, sans l'approuver, qu'un libre et brillant esprit, plus riche d'anecdotes que de scrupules, entreprît de distraire et peut-être de guérir ses contemporaines en créant au milieu de cette pestilence une *oasis* où de beaux cavaliers et de belles dames échangent d'amoureux propos et de trop galantes histoires. Mais, hélas ! notre situation est bien différente ; les souvenirs qui nous oppressent ne sont pas de ceux dont il faut se distraire, mais que l'on doit, au contraire, avoir toujours présents comme de douloureuses et salutaires leçons. La peste qui nous dévore ou nous menace n'est pas de celles dont on peut dissiper les angoisses à force de jovialités pantagruéliques, mais qu'il sied de conjurer ou de combattre par de généreux efforts et d'énergiques résistances.

D'ailleurs, je vais peut-être vous paraître immoral ; — mais ici la critique peut se séparer un moment de l'austère morale ; M. Champfleury me semble avoir fait une confu-

sion assez bizarre et assez difficile à indiquer. Ovide, Catulle, Pétrone, Lucien, Apulée, Arioste, Boccace, Voltaire, Diderot, — et beaucoup d'autres, — ont prouvé que l'on pouvait, sans se déclasser littérairement, écrire des vers libertins ou des pages licencieuses; la littérature, une fois décidée à jeter son bonnet et sa camisole par-dessus les moulins, peut admettre l'indécence, mais non pas la malpropreté ; les privautés du boudoir, mais non pas les indiscrétions de la garde-robe ; elle peut dénouer la ceinture de Vénus anadyomène, mais non pas chausser les bottes de la compagnie Richer. C'est pourquoi, si vous me demandez avec trop de pétulance quel est ce terrible *Secret* de M. Ladureau, je vous répondrai : « Pas un mot de plus ! relisez la fameuse énigme du *Mercure galant*, de Boursault ; évoquez la vénérable figure du duc Pasquier; ou mieux encore, tâchez de ressusciter la belle et fière Marguerite de Rohan, et priez-la de vous raconter le prologue de son mariage avec le comte de Chabot ; puis, si vous devinez, ne vous en vantez pas ; car, si les réalistes prétendent que le genre académique est une outre gonflée de vent, nous leur répliquerons que désormais il n'est pas seul à jouir de ce privilége; nous pourrons ajouter que, notre politique ne ressemblant que trop à la cour du roi Pétaud, le roman qui s'aventure du même côté, s'expose à s'entendre dire : « Il y a quelqu'un ! »

M. Ferdinand Fabre, l'auteur de *Barnabé*, est encore

un de ces conteurs que je voudrais pouvoir louer sans restriction. Sainte-Beuve l'a intitulé, je ne sais pourquoi, le plus fort des élèves de M. de Balzac. Ce mot *élève*, alors même qu'il est accompagné des plus flatteuses épithètes, implique un défaut plus ou moins absolu d'originalité. Or, M. Ferdinand Fabre est très-original ; il s'est volontairement enfermé dans une spécialité où il excelle, mais où ses remarquables qualités de paysagiste, et même d'idéaliste, — témoin, dans *Barnabé*, sa délicieuse *Liette* — contrastent désagréablement, tantôt avec l'uniformité, tantôt avec la vulgarité de ses personnages. Il m'est très-difficile de me rendre compte des inspirations, des intentions, des arrière-pensées de l'éminent romancier. On le dirait combattu entre une tradition ou une vocation de cléricalisme et de perpétuelles tentations de contrôle railleur ou de dissolvante analyse. On a envie de l'appeler tour à tour un clérical en rupture de ban, ou un voltairien dans un bénitier. Il fait ses livres — souvent excellents, curieux toujours, — avec les dessous de cartes de la vie sacerdotale, et il se trouve que ces dessous sont toute la carte, ou du moins que l'envers est beaucoup plus large que l'endroit. Il y a des moments où ses aspirations, ses préférences, ses souvenirs, le ramènent vers le sanctuaire, où il réveille avec une émotion communicative les pieuses images des jeunes années, l'écho des prières et des tendresses maternelles, les doux paysages associés dans sa mémoire à ses pre-

miers pas sur les marches de l'église. Il y en a d'autres où il semble appliquer aux détails matériels du culte, à la vie extérieure du prêtre, les procédés de décomposition que M. Ernest Renan applique aux articles de foi, aux dogmes, aux mystères, aux récits de l'Evangile.

Il résulte de cet antagonisme que M. Ferdinand Fabre, très-supérieur à tel ou tel auteur à la mode que je m'abstiens de nommer, n'est pas et ne sera jamais populaire. Il ne peut être tout à fait apprécié que par les artistes, les hommes du métier, les lecteurs capables de goûter cette saveur, d'aspirer ce parfum *sui generis*, que ne sauraient remplacer les sucreries ou les épices, le patchouly ou l'alcool, les violences ou les mièvreries du roman de convention. Les esprits frivoles, les femmes surtout, ces arbitres souveraines du succès romanesque, imprimé, écrit, pratiqué ou parlé, reprocheront à M. Fabre d'abuser de la soutane et du surplis, de trop préférer les robes noires aux robes blanches. Les lecteurs timorés éprouveront en le lisant ce genre de malaise que j'indiquais tout à l'heure ; ils signaleront ce qu'il y a de dangereux à nous montrer le prêtre hors de son église, de sa sacristie ou de son presbytère, à le représenter, je ne dis pas trop coupable, mais trop terrestre pour sa mission divine, oubliant son bréviaire dans sa cave, et partageant quelques-unes des passions ou des faiblesses — même les plus innocentes, — qu'il est chargé de combattre.

Le roman de *Barnabé* a des parties que l'on ne saurait

assez louer. Toutes les pages descriptives sont de premier ordre ; d'une franchise, d'une justesse, d'une *localité* vraiment admirables. Avec une imagination un peu plus inventive et des cadres un peu plus variés, M. Fabre pourrait faire, pour ses chères Cévennes, ce que George Sand a fait pour les bords de la Creuse et pour le Berry. L'épisode des amours de Liette Combal et de Simonnet Garidel est ravissant ; l'émotion de ce robuste et naïf Simonnet, quand il pense qu'il peut être père, avoir des enfants de sa bien-aimée Liette, prouve combien il serait facile à M. Ferdinand Fabre de faire vibrer les cordes de l'idéal, de trouver le vrai chemin du cœur, s'il cessait enfin de s'obstiner, à séculariser le sanctuaire, à matérialiser le spirituel, à naturaliser le surnaturel. Comment, lorsque l'on possède tous les secrets de son art, lorsque l'on sent si bien toutes les beautés de la Nature, lorsqu'on sait les décrire d'une plume si ferme et parfois si délicate, peut-on se complaire à peindre avec une sorte d'acharnement des personnages tels que celui qui donne son nom au livre? Il ne s'agit plus ici des prêtres, des curés, des vicaires généraux et des évêques, comme dans *les Courbezon* et *l'Abbé Tigrane*, mais de ces ermites apocryphes, de ces *Frères libres de Saint-François*, qui n'appartiennent à aucun ordre, et dont l'existence, tolérée plutôt que légale, sert de prétexte à des abus souvent réprouvés et réprimés par l'autorité diocésaine. Sur ce nouveau terrain, l'auteur semble encore disposé à se contredire : « C'est une chose

désolante ! dit-il ; on m'écrit du Midi qu'un à un les ermitages se ferment... quel dommage ! Ah ! le pittoresque, cette richesse de nos contrées, va perdre singulièrement ! »

Sans doute, le pittoresque a du bon ; mais il coûte trop cher, lorsqu'il faut l'acheter par le scandale. Après avoir exprimé ce regret, M. Ferdinand Fabre peint son Barnabé et laplupart de ses ermites sous des couleurs telles, qu'ils relèvent, non plus de l'interdiction épiscopale, mais de la gendarmerie et de la cour d'assises. Ceux qui ne sont pas voleurs sont ivrognes ; ceux qui ne sont pas ivrognes sont idiots ou *gâteux*, hébétés par un ascétisme de bas étage. Quant à Barnabé, il cumule la gloutonnerie, l'ivrognerie, le vol, le brigandage, le sacrilége et presque l'assassinat. Franchement, s'il est le type de l'espèce, il vaut mieux sacrifier le pittoresque, ou plutôt le transformer en dépeuplant cesermitages, en les laissant tomber en ruines. Ces humbles clochers, tapissés de clématite et de lierre, s'élevant à mi-côte, au milieu de massifs de chênes verts et de pins, parleront bien mieux, dans leur abandon et leur solitude, aux imaginations pieuses ou poétiques que s'ils étaient habités par des disciples de Gargantua, de Falstaff ou de Mandrin. Les ruines n'abaissent jamais l'âme ; elles ne contrarient jamais l'idéal, parce que, en nous rappelant la fragilité des choses de la terre, elles nous ramènent vers le ciel. L'artiste, le voyageur, s'assoyant un moment sur ces pier-

res disjointes, n'y verront plus qu'un fragment des poésies et des religions du passé. Ils ignoreront ou ils oublieront que les hôtes de ces rustiques maisons de prière assommaient des pintades, volaient des jambons, escamotaient des billets de banque, effrayaient les dévotes de village et se livraient aux plus grossières supercheries pour assouvir leurs insatiables convoitises.

Je multiplie et j'alourdis mes critiques, parce que M. Ferdinand Fabre est à mes yeux un écrivain de forte race, un romancier de grande valeur, et que je voudrais le voir réussir complétement, auprès de tous les publics, même le bon. Il a épuisé tout ce que le sacerdoce et ses accessoires peuvent suggérer à l'observateur, au conteur, au photographe. La seule idée de rappeler, — fût-ce de loin, — l'ignoble tableau du *Dîner de la Conférence* du déboulonneur Courbet lui fait horreur. Je lui demande maintenant un roman *civil*, un roman sans prêtre. Ses ouvrages peuvent s'en passer, puisqu'ils sont sûrs de n'être jamais enterrés.

Que ne puis-je vous parler bien longuement des *Gentilshommes de la Cuiller*, de M. Charles Buet ! Ce livre substantiel, savant, intéressant, profondément catholique, mériterait un article à part. C'est un roman historique, où le roman, ce grand enfant terrible, se laisse guider et moraliser par l'histoire. Les gentilshommes de la cuiller! Que signifie ce titre bizarre? Ce sont des gentilshommes du Chablais et du pays de Vaux, qui, en 1527, formèrent

une ligue contre les progrès du protestantisme à Genève, où la Réforme offrait un caractère révolutionnaire et républicain, et ajoutait le péril politique à l'hérésie religieuse. M. Charles Buet a tiré un excellent parti de ce sujet où il révèle tout à la fois des trésors de vraie science et de remarquables qualités de conteur. Les chastes amours de Claude de Champier et de Claire Maudrant, traitées à la façon de Walter-Scott et de Cooper, c'est-à-dire maintenus au second plan, attendrissent ce que le récit aurait çà et là de trop austère. Les situations sont dramatiques, les figures sont vivantes et l'on peut affirmer que la foi qui anime ces catholiques du seizième siècle ne s'est ni affaiblie ni refroidie sous la plume et dans le cœur de leur éloquent historien. Le livre de M. Charles Buet fait partie de la collection Saint-Michel, et je saisis cette occasion pour vous recommander une œuvre admirable, dont le but vous est suffisamment indiqué par le nom de son saint patron. Hélas! dans la légende, saint Michel terrasse Satan; dans notre triste littérature, c'est beaucoup, si l'archange n'est pas terrassé par le démon. Des écrivains tels que M. Charles Buet peuvent contribuer à rendre la lutte moins inégale.

II

Si nos romanciers usent ou abusent quelque peu des tragiques douleurs de la guerre de 1870, je n'ai pas le courage de leur en faire un reproche. Quel est le but du roman ? Intéresser et émouvoir. Or, quelle émotion peut prévaloir contre celles-là ? S'il est vrai — et, pour ma part, je l'atteste — que désormais les souvenirs de l'année terrible, la plaie vive, l'humiliation subie, la France mutilée, prélèvent une dîme énorme dans toutes les sensations, toutes les joies, toutes les peines de notre existence personnelle ; si, à cette idée fixe, persistante, implacable, l'individu se fond, pour ainsi dire, dans la calamité collective, et n'ose plus être ni malheureux de ses propres malheurs, ni surtout heureux de ses prospérités, comment s'étonner qu'une sorte de douloureux magnétisme ramène nos conteurs à cette date fatale, trop sûre de remuer jusqu'au fond de l'âme le lecteur le plus indifférent ?...

Cependant le roman a le droit de décrire cette émotion au rebours, de tenir compte des éternelles contradictions du cœur humain, de nous montrer comment la passion,

ou, en d'autres termes, l'égoïsme à deux a pu, pendant ces journées de tumulte et d'angoisse, d'épouvante et de fièvre, de fureur et de crime, isoler deux amants, les rendre presque insensibles aux rumeurs du dehors, et découper une idylle dans une tragédie. *Une Idylle pendant le siége!* c'est le titre d'un joli volume de M. François Coppée, à qui je n'adresserai qu'une critique. Il n'a pas assez oublié — ni nous non plus! — qu'il est un charmant poëte; ou du moins il a parfois confondu deux procédés distincts; celui de la poésie pure, à laquelle il est permis de s'attarder ou de s'égarer en chemin, de suivre au vol les papillons et les abeilles, de cueillir des fleurs sur toutes les haies de l'école buissonnière; et celui du récit qui doit marcher droit devant soi, ne jamais perdre de vue la proportion et la mesure, ne jamais donner à ce qu'il décrit autant de valeur qu'à ce qu'il raconte.

Gabriel est un jeune homme timide et mélancolique, vivant auprès de sa mère dans ces conditions de médiocrité, de travail, de solitude en plein Paris, qui interdisent le luxe du plaisir et réservent pour l'heure de crise des trésors ou des orages. Un soir, au moment de la déclaration de guerre et du départ de nos troupes, le hasard le rapproche de deux femmes qu'il protége contre la cohue. De ces deux femmes, l'une madame Henry, cheveux noirs, œil vif, verbe haut, geste hardi, est de celles qu'un faux départ, un mauvais mariage, une conscience facile, jet-

tent ou jetteront dans tous les hasards de la galanterie ; il lui faut des tubéreuses, et non pas des sensitives : elle ne saurait avoir de prise sur l'âme craintive de Gabriel. L'autre, Eugénie, nature délicate, pâle visage, regard voilé, taille frêle, beauté discrète, réalise l'idéal de ce pauvre rêveur, qui ne connaît encore le roman que par ses lectures ou ses songes. Gabriel et Eugénie vont s'aimer, ou plutôt ils s'aiment déjà. Les progrès de cet amour suivant les gradations de la guerre, de la défaite, du siége ; s'enhardissant à mesure que l'effroi redouble ; profitant de ce qui assombrit Paris, même du manque d'éclairage ; rencontrant un dernier auxiliaire dans cette grêle d'obus qui marque le paroxysme de nos désastres ; Gabriel, absorbé par sa passion au point de ne voir dans les plus formidables épisodes que des complices ou des ennemis de son bonheur ; l'odieuse révolution du 4 septembre ne signifiant pour lui qu'un rendez-vous perdu ; le blocus, que la difficulté de retrouver Eugénie ; la Commune, que le chagrin d'être séparé d'elle, — tout cela est pris sur le fait, tristement vrai, esquissé d'un crayon ferme et fin, avec des bouffées poétiques qui donnent envie de dire, à propos de cette élégante prose, *sermone pedestri* :

Quand le poëte marche, on sent qu'il a des ailes !

Ce qu'on ne saurait assez louer, dans le récit de François Coppée, ce qui nous ramène à nos moutons — ou

à nos hyènes, — c'est la façon dont il juge les événements et les personnages côtoyés par sa touchante *Idylle*. Au timide et doux Gabriel, — égoïste par amour, — il oppose un fougueux méridional, hurleur de *Marseillaise*, Marius Cazaban, qui exhale ainsi toutes les délicatesses de son patriotisme : « Tu n'es pas un citoyen, toi... Tu n'as donc pas vu la dépêche ?... Ah ! c'est que, si Badingue remporte la victoire, animal, sa dynastie est fondée ; c'est *fichu* ! »

Et plus loin, le 4 septembre : « Enfin, nous l'avons, notre République !... Ça y est !... quelle belle journée ! Ah ! mon bon, je suis ivre de joie !... » Le spectacle grandiose promis par Cazaban à Gabriel n'était autre que celui d'une joie indécente chez un peuple que frappait un si effroyable désastre et que menaçait un si imminent péril... »

Et plus tard, vers la fin du siége, pendant que des milliers de victimes innocentes souffrent et meurent pour le bon plaisir d'une poignée d'ambitieux servis par quelques centaines de mauvais drôles : « Il ne pouvait dire vingt mots sans les semer des plus grossiers blasphèmes et des fameuses épithètes que le *Père Duchesne* allait bientôt rééditer. Il lisait le journal de Blanqui et demandait la guerre à outrance, la levée en masse, la sortie torrentielle et le torpillage des égouts. D'ailleurs, toujours vêtu d'habits civils et seulement coiffé du képi d'aide-major, il était attaché à une *vague* ambulance au centre de la

ville, loin de tout mauvais coup, et dans laquelle, avouait-il, on mangeait encore de bons morceaux... »

Vous le voyez, Marius Cazaban personnifie admirablement ceux qui furent pendant cinq mois et qui peuvent redevenir nos seigneurs et maîtres. *Nomen illi legio;* non pas la légion qui se battait, mais celle qui fit argent et bombance des malheurs de son pays.

Maintenant, voici mes réserves : Pourquoi ce dénoûment qui n'en est pas un, et qui serre le cœur comme un démenti infligé aux plus aimables pages de cette Idylle? L'affreux mari d'Eugénie, capitaine de fédérés, est condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée, ce qui, à moins d'évasion, en délivre les deux amoureux; Eugénie est partie pour un village des environs de Saint-Lô. Gabriel ignore le nom de ce village; mais est-ce là un obstacle insurmontable? La poste, les journaux, les bureaux du ministère où travaille Gabriel, ne leur offrent-ils pas le moyen ou la chance de se retrouver? La police peut-elle ne pas savoir où s'est retirée la femme du condamné? De l'amour, ils n'ont presque connu que les tourments et les angoisses; leurs rares instants de bonheur ont été troublés par les épisodes les plus horribles qui aient jamais changé (vieux style) les roses en scabieuses et les myrtes en cyprès. Doit-on les croire assez blasés pour accepter cette séparation comme définitive, et ne rien essayer qui puisse les réunir? Non, François Coppée a été tenté par ce dénoû-

ment vague qui convient à une élégie plus qu'à un roman, et qui lui permettait de terminer en poëte ce qu'il avait commencé en conteur : « *Je ne sais pas!* » conclusion mélancolique, nous dit-il, de presque toutes les histoires d'amour. Je proteste; j'en appelle à tous ceux qui ont vingt ans ou qui les eurent. Au risque d'être comparés à don Quichotte de la Manche, il me semble que nous aurions fouillé tout le département de ce nom, pour retrouver notre Eugénie dans le voisinage de Saint-Lô. Comment la patrie d'Octave Feuillet pourrait-elle être celle de l'oubli?

Autre chicane; abus du système de la nouvelle école poétique qui exagère aux dépens du sentiment ou de l'idée la valeur du menu détail matériel. Exemple : Gabriel se dirige, pour la première fois, vers la maison où il va revoir celle qu'il aime. Il tremble, il ralentit le pas, il prend par le plus long; très-bien! Mais est-ce une raison pour le faire arrêter devant un portrait lithographié du général Athalin, et pour paraphraser cette halte en vingt lignes sur l'époque bourgeoise de Louis-Philippe, le roi tenant à la main un chapeau gris, la reine avec des repentirs à l'anglaise, les princes en uniforme d'une coupe surannée; M. Guizot à la tribune, la main dans son habit... puis des gamins conduisant des attelages de percherons blancs, un bouquet de paille à la queue... puis des maquignons en blouse bleue trop longue et en casquettes ballonnées, etc., etc etc... » — François

Coppée vaut mieux que cela, cent fois mieux! On lui a reproché aussi cette phrase pathologique : « Il venait de recevoir dans l'épigastre ce choc violent, pareil à un coup de poing, phénomène nerveux que produit une forte émotion. » — Laissez, dirai-je au poëte, laissez ce procédé ou cette défroque à la décadence de M. Flaubert ou à l'avénement de M. Zola. Si je ne craignais de profaner une parole évangélique, j'ajouterais que, en littérature comme en toutes choses, nul ne peut servir deux maîtres. L'idéal, dans ces derniers temps, a subi trop d'humiliations et d'injures pour ne pas être susceptible; la réalité s'est faite trop insolente, trop absorbante et trop tyrannique pour que nous ne mettions pas notre point d'honneur à lui résister. Un poëte qui capitule avec cette grossière conquérante, nous fait l'effet d'un soldat français qui abandonnerait Belfort. Ne l'oublions jamais! une larme obtenue par un sentiment vrai est préférable à toutes les perfections photographiques, à toutes les richesses du bric-à-brac et de l'étalage. L'auteur d'*une Idylle pendant le siége* rappelle (page 60) « l'immortel récit de l'abbé Prévost. » — *Manon Lescaut*, je l'avoue, m'a toujours inspiré un médiocre enthousiasme; mais enfin si ce roman a vécu et vit encore, c'est parce que la passion y circule librement et n'y est pas étouffée par les minuties du détail.

La guerre de 1870 ne figure que dans les derniers chapitres des *Aventures de Raymond Rocheray*, par

Ernest Daudet. Ces *Aventures* sont très-intéressantes, et tout d'abord je veux féliciter Ernest Daudet, non-seulement de l'éclatant progrès qui se révèle dans son nouveau récit, mais de l'heureuse et volontaire négligence qui lui a permis de confondre le 25 mars avec le 15 août et l'Annonciation avec l'Assomption. Son héros est élevé dans un collége normand, dirigé par l'abbé Emmanuel de Villepreux, et situé, nous dit l'auteur, dans un des faubourgs de Caën; ce qui me ferait croire, malgré tous les atlas et toutes les géographies, que le Calvados est en Languedoc, et que la ville de Caën est le chef-lieu du département du Gard. Expliquons-nous : — « Emmanuel de Villepreux appartenait à une opulente famille normande (entre l'Hérault et le Gardon), qui avait rêvé pour lui les destinées les plus hautes. Il semblait, en effet, qu'il n'en était pas où il ne pût atteindre. A vingt ans, il était beau, distingué, instruit, et, pour mettre en lumière ces qualités, il possédait, avec une fortune estimée à plusieurs millions, un nom qui est l'un des plus anciens et des plus honorés de la Normandie (méridionale). Mais il nourrissait d'autres projets que ceux de sa famille, et, lorsque pour la première fois on lui parla de l'avenir, il répondit :

— Je veux être prêtre. »

A ce nom prédestiné d'Emmanuel, à ces traits d'une ressemblance parfaite, nos amis, surtout dans le Midi de la France, reconnaîtront l'homme éminent qu'une vocation invincible arracha à toutes les séductions du monde, de

la jeunesse et de la fortune, qui se dépensa tout entier au service de Dieu, créa, longtemps avant la loi de 1849, un collége où l'éducation religieuse s'associait à de fortes études, et y prodigua si vaillamment son riche patrimoine, que son père disait en souriant . « Si mon fils était mauvais sujet, il me coûterait moins cher! » — Ame énergique, cœur d'or, épris de vérité, de loyauté et de franchise; parole ardente, orateur éloquent, apôtre populaire, athlète infatigable, héros d'abnégation et de sacrifice, que n'ont pas même tenté les hautes dignités de l'Eglise, et que saluent comme un maître, comme un guide, comme un bienfaiteur, des hommes de talent, de vertu et de courage, honneur de la tribune et du barreau, de la magistrature et de l'armée. En plaçant son livre sous le patronage de ce nom béni, Ernest Daudet a payé une dette et consacré un souvenir. Les anciens élèves du collége de l'Assomption lui en sauront gré, et cette bonne action lui a porté bonheur.

Donc, Raymond Rocheray, orphelin de père et de mère, est adopté par son oncle et passe son heureuse enfance à Hermanville, dans le voisinage du château habité par le marquis de Maligny. Le marquis est veuf; il a une fille, la charmante Micheline, à peu près du même âge que Raymond. Les deux enfants grandissent ensemble, et leur amitié printanière est décrite avec beaucoup de délicatesse et de charme. Par malheur, le marquis est faible, vaniteux, de mœurs légères, et dominé par une madame

de Jeansonnet, gouvernante de Micheline. Cette équivoque Jeansonnet introduit un loup dans la bergerie sous les traits de son fils Raoul, élégant, joli, frisé, parfumé, et cachant sous ses agréables dehors une perversité précoce. Naturellement, sa mère convoite pour lui la main de la riche et noble héritière, et comme la tendresse enfantine de Micheline et de Raymond devient décidément inquiétante pour ses ambitions maternelles, elle obtient que le jeune Rocheray soit envoyé au collége.

Je glisse sur ces années transitoires, où les premiers troubles de l'écolier sont signalés par une scène très-hardie, très-risquée, mais fort dramatique, et qui prépare bien les catastrophes suivantes; la scène du confessionnal. Le collége, nous l'avons dit, est dirigé par des ecclésiastiques. Aux jours de fête, les *grands*, habillés en enfants de chœur ou en séminaristes, prennent part aux cérémonies. Raymond est un de ces *grands*. Cédant à de mauvais conseils, poussé par une curiosité juvénile, mélange de désirs et d'ignorance, il profite de l'obscurité de la chapelle et de l'absence des maîtres, pour se faire confesseur par *interim* et entendre les aveux fort peu édifiants d'une belle pécheresse que nous retrouverons plus tard. Elle le foudroie de son indignation et de sa terreur, quand elle découvre cette supercherie sacrilége. Déjà Raymond n'est plus le chaste et pur adolescent qui n'avait de pensées que pour sa chère Micheline. Après une idylle plus voisine de Longus que de Gessner, notre

héros fait un voyage en Italie, puis s'installe à Paris, où il termine son stage. Dix ans se sont écoulés depuis qu'on l'a séparé de son amie d'enfance. Les situations sont changées. Madame de Jeansonnet a été punie de ses méchancetés et de ses ruses Raoul ; fait son désespoir, en attendant pire. Il est tombé si bas qu'elle ne peut plus songer à lui faire épouser Micheline ; elle en est réduite à plaider contre lui.

Voici, selon moi, la partie la plus contestable du roman. Madame de Jeansonnet n'est plus à craindre, et elle n'a rien exagéré en parlant de la dégradation de son fils. Raoul est, en effet, au-dessous du vice, aux confins du crime. Il patauge dans les plus ignobles bas-fonds de la corruption parisienne. L'auteur nous le montre dans un salon interlope dont il a fait un tripot, vivant avec une vulgaire courtisane, et il ajoute : « Sa tête dépouillée de cheveux, son visage sillonné de rides, attestaient les longues nuits données au jeu, à la débauche, à l'orgie. L'œil atone semblait avoir perdu la lumière. Sous cette enveloppe humaine, l'âme ne vibrait plus, *l'intelligence s'éteignait*, le cœur était mort. » — Soit ; mais des déchéances aussi profondes sont irrévocables ; elles n'admettent pas même de revanche ou de réhabilitation mondaine. Que ce salon où l'on triche soit dénoncé à la police ; qu'elle y opère une descente, et voilà Raoul préludant à la cour d'assises par la sixième chambre. Comment se fait-il donc qu'il redevienne redoutable,

homme du monde, séduisant; qu'à la suite d'événements mélodramatiques, il épouse la pauvre Micheline, et que nous ayons le chagrin de le voir, dans le second volume, riche, considéré, influent, député, assez rajeuni pour mener la vie à grandes guides, assez intelligent pour cacher ses scélératesses, assez spirituel pour plaire à Emile-Lucien-Ollivier Hannebauld, et pour être appelé par Ernest Daudet (page 75) *un grand séducteur?* Il y a là une incohérence, une solution de continuité, qui passerait peut-être inaperçue dans une série de feuilletons, mais que la publication en volumes rend inacceptable.

Si la fin du premier volume et la métamorphose de Raoul *remplumé* donnent prise à la critique, le conteur se relève brillamment dans toute la seconde partie. Il noue et dénoue d'une main très-habile des épisodes aussi émouvants que compliqués. Le triste marquis de Maligny, de plus en plus coupable, accumule des fautes dont l'odieux Raoul fait des crimes. Une de ses victimes, Georgette Pimpaneau, meurt abandonnée par l'un et empoisonnée par l'autre, laissant une fille que Raymond adopte. Le marquis a commis cette lâcheté pour être libre d'épouser une de ces princesses russes qui font songer à une débâcle de la Néva, transportent Saint-Pétersbourg en Bohême, et tiennent le milieu entre le Palais-d'Hiver et le Palais-Royal, entre Catherine II et Judic, entre la tragédie et l'opérette. Notre héros a retrouvé à Paris, en pleine arrière-saison d'intrigues politiques et

romanesques, madame de Fontaine, la belle pécheresse du confessionnal de l'Assomption. Elle lui pardonne en faveur de notre mère Eve, sous prétexte que ce sont les fils qui ressemblent le plus généralement à leur mère. Elle devient, en tout bien tout honneur, sa fidèle amie, et le présente à Lucien Hannebauld. Ici l'allusion, ou, si vous l'aimez mieux, le pseudonyme est aussi diaphane que pour l'abbé de Villepreux. Lucien Hannebauld, aujourd'hui membre de l'Académie française, en est alors aux premiers rayonnements de la lune de miel impérialiste et libérale ; fatal mariage qui ne pouvait être ni d'inclination, ni de raison, qui affaiblissait l'Empire sans rassurer la liberté, et qui devait se rompre brusquement au profit de l'invasion et de l'anarchie. Lucien fait de Raymond son aide de camp et son journaliste. A dater de ce moment, le roman et l'histoire contemporaine marchent côte à côte. Après la mort de Georgette Pimpaneau, Micheline a épousé cet affreux Raoul de Jeansonnet, pour sauver son père de la honte et peut-être du juge d'instruction. Si elle est malheureuse, si son malheur l'attache encore plus à Raymond, ai-je besoin de vous le dire ? Mais elle reste pure. Ernest Daudet s'est très-bien tiré de cette situation, toujours un peu fausse, un peu scabreuse, où l'héroïne résiste, où le héros respecte, et qui, dans ses alternatives de faiblesse et de vertu, ne contente ni les lecteurs goguenards, ni les lecteurs timorés. Il n'a pas moins réussi à peindre la trans-

formation des sentiments de Raymond et de Micheline; celle-ci ne cessant pas d'aimer, mais avec un surcroît de dévouement et de renoncement qui l'accoutume à l'idée de voir Raymond heureux avec une autre femme; celui-là s'apercevant un beau jour que les plus vifs battements de son cœur sont désormais pour Lucienne.

Qu'est-ce donc que Lucienne? La fille de madame de Fontaine, encore très-belle, mais qui, à la suite d'une dernière déception sentimentale, se décide bravement à passer de vingt-neuf ans à quarante, à n'être plus que mère, et à réparer le temps perdu auprès de cette fille qu'elle avait tenue à l'écart. Lucienne aime Raymond qui finira par l'épouser; mais nous sommes en juillet 1870, et la voilà, cette terrible guerre, dont le poëte pourrait dire encore plus justement que du Vésuve :

Toujours le noir géant qui fume à l'horizon !

Raymond s'est endormi fiancé; il se réveille soldat; ne nous en plaignons pas! Cette nouvelle métamorphose nous vaut un récit de la bataille de Reischoffen et de la campagne de l'Est, aussi émouvant, aussi saisissant, aussi vrai, que si l'auteur avait assisté à ces scènes inoubliables. Il nous laisse cette impression, acquise pour jamais à la vérité et à l'histoire; que, si Reischoffen, Forbach et Sedan accusent des prodiges de présomption, d'incapacité et d'imprévoyance, les dictateurs de septembre, organisateurs des dernières défaites, achevant par

un incroyable oubli la destruction de l'armée de l'Est, justifient par le scandale de leur impunité toutes les défaillances du bien et toutes les audaces du mal. Mais trève à la politique ! L'infâme Raoul, devenu, de forfait en forfait, espion des Prussiens, est tué d'un coup de carabine. C'est une mort trop douce ; M. Roch le réclamait. Raymond, atteint d'un éclat d'obus au moment où il couvre la retraite de nos malheureuses troupes, foudroyées par l'artillerie prussienne pendant l'horrible journée des Verrières, est relevé par ses soldats, guéri par Lucienne qu'il a eu le temps d'épouser entre les deux campagnes, consolé de ses douleurs par des espérances de paternité, aussi heureux que peut l'être un Français qui a vu succomber la France, un homme de cœur qui a vu mourir Micheline. N'exagérons pas ce bonheur ! ce serait calomnier Raymond Rocheray !

III

Aimez-vous le marivaudage genevois, qui est aux jolies scènes du vrai Marivaux ce que le thé suisse est au souchong, ce que M. Vinet est à Madame de Sévigné, ce que le prêche du révérend Glover est aux conférences du Père Lacordaire, ce que la rue Corraterie est à la rue de

la Paix ? Lisez *Miss Rovel*, le nouveau roman de M. Victor Cherbuliez. Si vous arrivez au terme de cette lecture sans avoir les nerfs prodigieusement agacés, vous êtes assuré à jamais contre toutes les variétés de la névralgie.

Ce n'est pas sans un certain embarras que je vous parle de M. Victor Cherbuliez. Je n'avais contre lui aucun parti pris de dénigrement ou de critique. Je m'étais jadis mis en frais de louanges et d'hommages pour quelques-uns de ses récits, notamment pour le *Comte Kostia, Prosper Randoce* et l'*Aventure de Ladislas Bolski.* Mais, l'*éminent* romancier ayant publié, en 1871, la *Revanche de Joseph Noirel*, ou, pour mieux dire, la revanche d'un jeune communard contre la haute et riche bourgeoisie; j'avais eu le tort de laisser entendre qu'il n'était pas impossible que cette revanche de la blouse, proclamée, le lendemain de la Commune, en pleine république de septembre, ne manquât peut-être d'à-propos. Mon humble remontrance, ma plainte discrète, occupait à peu près six lignes dans un volume de quatre cents pages. N'importe ! Il était urgent, dans l'intérêt de la bonne et saine littérature, de faire justice de cette énormité ; devoir sacré dont s'acquitta une *Revue* célèbre en déclarant que, si j'avais méconnu les mérites de M. Cherbuliez et de son *Joseph Noirel*, c'était sans doute parce que ledit Cherbuliez avait jusqu'ici négligé de me qualifier de critique gigantesque et de romancier colossal.

C'était dur ; j'acceptai pourtant ma disgrâce avec une

résignation qui n'avait rien de bien méritoire. Je savais que l'auteur de *tant de beaux romans*, comme presque tous les auteurs contemporains, était irrésistiblement tenté par les séductions du théâtre ; que tôt ou tard il essaierait d'adapter à la scène une de ses fictions romanesques ; et je disais tout bas : « Va, mon bonhomme ! quoique tu ressembles aussi peu que possible au papillon, la rampe sera pour toi ce que la lampe est pour lui. A ton premier contact avec le vrai public, on reconnaîtra tout ce qu'avaient d'artificiel ces succès de secte et de coterie, tout ce qu'il y a de faux dans ces personnages; de grimaçant dans ces sourires, de mièvre dans cet esprit, d'alambiqué dans ces aventures, de maniéré dans ces dialogues, de déplaisant dans cette perpétuelle recherche du *précieux* ou de l'*ingénieux*, qui parle une langue particulière et se tient sans cesse à côté, au-dessus ou au-dessous du naturel. » — Mes prévisions ne se sont que trop réalisées. *Le comte Kostia*, resté le chef-d'œuvre de M. Cherbuliez dont il fut le début, a été récemment transformé en drame, et... le caissier du Gymnase vous dira ce qu'il en pense ; demi-succès d'ennui, d'inanition et d'estime, mille fois pire que les chutes éclatantes dont se glorifiaient Balzac et ses héros.

Est-ce à dire que M. Cherbuliez soit un écrivain sans talent ? A Dieu ne plaise ! il en a beaucoup ; mais voyez le guignon ! ce talent oublie constamment le conseil de La Fontaine ; il se force ; il veut être trop français, et il ne

l'est pas assez. On le dirait, comme Petit Jean, venu d'Amiens pour être Suisse. Il fait songer à ces belles méridionales, qui n'en sont pas moins charmantes, mais qui, de peur qu'on ne les accuse d'avoir de l'accent, disent : *Lôge, Courônne, environne*; ce qui ne les empêche pas, un instant après, de dire *royome* et *bome*. Puisque j'en suis aux souvenirs personnels, permettez-moi une récidive. Sous le règne du grand baron Haussmann, au moment où Paris n'était plus qu'un immense chantier de démolition et de construction, je rencontrai un jour, dans un des quartiers les plus bouleversés par le marteau et par la truelle, X..., un des causeurs les plus spirituels de notre époque. Il était en verve ; quelle aubaine ! Mais, tandis qu'il allumait son feu d'artifice, voici que deux maçons, robustes enfants du Limousin ou du Cantal, se mirent à scier, tout près de nous, un énorme bloc de pierre destiné à devenir un chapiteau ou une corniche. Horreur ! chaque bon mot, chaque jolie anecdote, chaque trait piquant, était accompagné du grincement de cette scie impitoyable ; tel fut l'étrange effet de ce supplice intimement lié à ce plaisir, qu'aujourd'hui les deux souvenirs se confondent. Je ne sais plus si c'est l'homme d'esprit qui m'a scié, ou si c'étaient les maçons qui avaient de l'esprit. Eh bien, *Miss Rovel* a quelque chose du brillant causeur et quelque chose des scieurs de pierre.

Raymond Ferray, le héros du livre, est un de ces ori-

ginaux à outrance. dont l'originalité consiste à faire, après une foule d'incidents, de contorsions et de résistances, ce que les bonnes gens font tout de suite et tout simplement. Jeune encore, doué d'une figure à caractère et du caractère de sa figure, érudit, polyglotte, poëte, hardi voyageur, épris d'aventures, aussi spirituel que M. Cherbuliez, il est, pour le moment, misanthrope et misogyne, sous prétexte qu'il a aimé une comtesse, et que cette comtesse l'a trahi. Historien de Mahomet, traducteur de *Lucrèce*, seul peut-être de tous les chrétiens ou soi-disant tels, qui soit allé en pèlerinage à la Mecque sous un déguisement de derviche, Raymond Ferray devrait être connu du monde entier; il ne l'est encore que du romancier qui nous raconte son histoire. Le voilà remisé dans un joli ermitage, aux environs de Genève, avec une sœur aînée, claudicante, myope, optimiste et angélique, qui s'est faite son infirmière et sa ménagère. Il est bien entendu que la société des hommes et surtout des femmes lui fait horreur, que son cœur, blessé dans une première escarmouche, s'est fermé pour toujours; qu'il ne s'inquiète plus que de ses rosiers, de ses espaliers et de la façon dont il doit traduire les deux passages célèbres de *Lucrèce* :

O vanas hominum mentes! o pectora cœca!

Et :

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis...

Maxime égoïste, à l'usage des amants trompés, qu'il s'applique sans doute à lui-même.

Sa paisible solitude ne tarde pas à être troublée. Lady Rovel et sa cour viennent s'installer dans son voisinage. Lady Rovel est une de ces Anglaises exceptionnelles, qui se font leur *cant* à soi, et n'admettent d'autre loi que leur fantaisie. Quelles que puissent être les audaces de ces patriciennes en rupture de rang, décidées à traiter la vertu comme une petite bourgeoise, cette magnifique lady est inacceptable et insupportable. Le roman moderne a, certes, bien peu ménagé nos délicatesses d'éducation, de sentiment, de conscience, de goût, d'intelligence et de cœur. Pourtant il nous a montré peu de spectacles plus révoltants que cette grande dame, perpétuellement en quête d'idéal, d'imprévu, d'émotions ou plutôt de sensations, passant d'un prince valaque à un chef de bandits, d'un grand-duc de Gérolstein à un roi de Saloum, livrant d'avance à tous les hasards, à tous les périls, à tous les naufrages, sa fille Meg, enfant précoce, enfant terrible, aussi intolérable, aussi irritante que sa mère. L'auteur nous répondra qu'il a voulu faire de lady Rovel une caricature; en effet, lorsqu'on arrive aux derniers chapitres, lorsque l'on voit cette héroïne quadragénaire s'emballer avec un missionnaire Wesleyen, qui espère la convertir et qu'elle espère séduire, partir avec lui pour évangéliser les Mandingues et inonder de bibles protestantes la Sénégambie, on comprend que

M. Cherbuliez a imité les avares qui se décident à mettre les petits pots dans les grands ou les poltrons qui se déterminent à se battre; qu'il a voulu nous montrer d'un seul trait jusqu'où pouvaient aller l'*humour* et la facétie helvétiques. Malheureusement, il n'est pas permis à la caricature de jouer avec le sentiment maternel. Cham et Bertal, Daumier et Grévin, beaucoup moins suisses que M. Cherbuliez, ne réussiraient pas à nous faire rire aux dépens ou en l'honneur d'une mère qui, ne voyant dans sa fille qu'un embarras ou une rivale, la sachant ou la croyant enlevée par un don Juan florentin, dit à un prétendant grotesque : « Vous l'épouserez tout de même, et c'est affaire à vous de prendre vos précautions ! » — Ils essaieraient encore moins de nous divertir au profit de cette jeune innocente, dont l'ignorance n'a plus rien à apprendre, qui parle couramment des amours et des aventures de sa mère, qui ne possède ni la pudeur acquise, ni la pudeur instinctive, et qui, de boutade en caprice, de valse en cavalcade, de hardiesse en rouerie et de prince italien en marquis français, arrive au mariage, tellement... compliquée, que M. Jourdain refuserait de l'épouser, en alléguant trop de brouillamini et de tintamarre. Enfin, sans être de bien fervents catholiques, ils se garderaient, ne fût-ce que par convenance, de faire jouer au moindre de nos religieux ou de nos prédicateurs le rôle ridicule que M. Cherbuliez inflige à son missionnaire Wesleyen en lui laissant sur les bras cette

vieille folle qui ne peut que compromettre à la fois son éloquence, sa morale et sa personne. Décidément, nous avons plus de respect pour nos prêtres que messieurs les protestants libéraux pour leurs ministres ; sans compter qu'un romancier, lorsqu'il se trompe à ce point, mérite d'être mis à la Réforme.

Vous avez déjà deviné que Raymond Ferray, le misogyne, l'ours bernois ou berné, le loup garou, le sauvage, le hérisson, le crin, le type du désabusé granitique — l'auteur épuise toutes ces métaphores, — finit, au bout de deux cents mortelles pages de *Revue* qui en font bien cinq cents dans le format Charpentier, par épouser miss Rovel, de vingt ans plus jeune que lui. Le conteur, bien inspiré cette fois, a pris soin de nous informer que Raymond est de première force au pistolet et à l'épée. On peut être sûr que ces talents, bien plus nécessaires au mari de miss Rovel que le grec, l'arabe et l'horticulture, ne resteront pas sans emploi. Déjà nous lisons à la dernière page cet aveu qui fait honneur à la franchise de M. Cherbuliez, mais qui tue tout le roman : « On prétend qu'il n'est pas heureux, qu'il est tourmenté par la jalousie et qu'il a sujet de l'être. » — Oui, IL L'EST, et on le serait à moins.

Quant aux innombrables évolutions stratégiques qui tour à tour rapprochent ou éloignent Raymond et Meg, dont l'un recule lorsque l'autre avance, — et réciproquement ; — je ne vous les raconterai pas ; j'ai bien assez

de chances et de moyens de vous ennuyer, sans me grever d'un emprunt. J'aime mieux vous dire un mot du style. M. Cherbuliez a prétendu quelque part que le style de M. Louis Veuillot était un modèle de style *glabre;* ce qui signifie probablement qu'il n'a pas de barbe; le sien n'est pas rasé d'assez près. On y voudrait élaguer quelques poils follets, épargnés par le barbier de Carouge. « — Soudain convertie en défaite, sa victoire s'enfuyait à *vau-de-route.* » — Après avoir *vidé les arçons*, son *âme* s'était *remise en selle.* » — A force d'entendre le *holement* de cette chouette, (un marquis !) lady Rovel avait pris l'alarme. » — « Ce n'est pas l'idée de Paméla, qui me sert de *bardot;* la pauvre fille n'a pas encore *dégorgé son marquis...* » « Il avait l'humeur vive, un petit coup de marteau, et *partait de la main.* » — Bref, (c'est une ingénue de dix-sept ans qui parle) il *crache dans la marmite* pour en dégoûter les autres. » — « Un ton gracieux, *fourré* d'un peu d'ironie. » — « Il s'étonna de la *chaleur* avec laquelle son *indifférence embrassait* cette *résolution.* » — « Mirette (une petite chienne) *aboya furieusement Raymond,* » — etc., etc., etc. — Comme types de bienséance et de délicatesse romanesques, je vous recommande spécialement tous les passages où l'innocente Meg parle de sa mère; comme exemples de convenance et de sensibilité maternelles, tous ceux où la belle lady Rovel parle de sa fille; et comme quintessence du bon ton, de l'élégance et

du persiflage aristocratiques, le dialogue des sportsmen de Florence au sujet de la fille et de la mère. Que serait-ce si je citais cette jolie phrase de Meg : « qu'il faut donner au *moût* le temps de fermenter » — ou cette image difficile à saisir d'un trait : « On eût dit deux chasseurs qui, courant les bois de compagnie, (et, par conséquent, je suppose, tenant leur fusil à la main), sont moins occupés de perdrix que de se *tâter le pouls réciproquement!!!...* » — après ce pouls et ce moût, il faut tirer l'échelle. Décidément, le style glabre a du bon. Achetons une paire de rasoirs.

Peut-être me trouverez-vous trop sévère à l'égard d'un écrivain sérieux et estimable, qui n'a que le tort de vouloir se donner des grâces. Peut-être penserez-vous que ce malheur aurait pu s'éviter, si M. Victor Cherbuliez avait pris la plus simple de toutes les précautions en déclarant que George Sand et Sainte-Beuve ne me vont pas à la cheville. Pourtant M. Cherbuliez et ses amis ont un moyen encore plus simple de me confondre. Que l'auteur de *Miss Rovel* transporte son roman au théâtre; il verra ce que ces *gueux de payants* et même les critiques du lundi feront des gentillesses de mademoiselle Meg et des fantaisies de madame sa mère. Je ne demanderais pas d'autres pièces justificatives. Sans doute, les procédés du récit sont tout différents de ceux du théâtre, et nous devons répéter souvent aux auteurs en vogue qu'ils auraient tort, quand un

de leurs romans a réussi, de se figurer qu'ils n'ont qu'à le mettre en scène pour en tirer plus d'honneur et de profit. Rappelons cependant que *Mademoiselle de la Seiglière*, le *Gendre de M. Poirier*, la *Dame aux Camélias*, *Diane de Lys*, les *Mousquetaires*, le *Marquis de Villemer*, *François le Champi*, le *Roman d'un Jeune Homme pauvre*, avaient commencé par être des récits, et ne s'en sont pas plus mal trouvés. M. Cherbuliez ne réussira jamais au théâtre, parce que, alors même que sa musique est bonne, il ne la chante pas juste.

Je voulais vous parler aujourd'hui de *Flamarande*, de madame Sand; *Flamarande*, qui a brusquement réveillé les lecteurs somnolents de *Ma Sœur Jeanne*, de *Nanon*, de *Césarine Dietrich*, de *Francia*, du *Château de Pictordu*, de *Malgré tout*, de *Pierre qui roule ; Flamarande*, que l'on pourrait appeler aussi *Le réveil de la Lionne*, et qui, à travers bien des bizarreries et des invraisemblances, nous montre sous un nouvel aspect ce talent réellement prodigieux, inépuisable, fécond en surprises, toujours prêt à se relever de ses chutes, à se raffermir de ses lassitudes, à se ranimer de ses défaillances, à se rajeunir de ses quatorze lustres et de ses quatre-vingts romans, et, au moment même où il semble à bout de force et de voie, se frayant tout à coup une route ou un sentier pleins de curieux détours et de mystérieux ombrages. Mais il nous faut attendre une septième

ou huitième partie, et, soit dit entre parenthèses, rien de plus fâcheux ou de plus dangereux, rien de moins favorable à un succès vraiment littéraire que ces longueurs interminables qui ne consentent à nous dire qu'en mai le mot de l'énigme posée en décembre. Heureux temps d'*André* et de *Léone Leoni*, de *Fernand* et de *Colomba*, de la *Petite Comtesse* et du *Jeune Homme pauvre*, courts récits que l'on pouvait saisir d'un coup d'œil, aspirer d'une gorgée, caractériser d'une phrase, admirer d'un jet et humecter d'une larme, qu'êtes-vous devenus ?

Donc, puisque je suis forcé d'ajourner à notre plus prochain volume cette étrange histoire de *Flamarande*, passons d'un extrême à l'autre, des romans en huit parties aux historiettes en huit pages, et laissez-moi vous recommander le charmant volume de M. Charles Deulin, qui n'en est plus à son coup d'essai en fait d'heureuses et cordiales familiarités avec son pays natal. *La petite Ville* n'est pas pour Charles Deulin ce qu'elle a été pour La Bruyère, pour Picard et pour les amateurs du *vieux jeu* ; un nid de guêpes redoutable aux abeilles, un atelier de commérages au verjus, un éteignoir manié par les méchants et les sots aux dépens de tous les agréments, de tous les plaisirs de l'imagination et de l'esprit. Non ; elle vaut mieux que cela pour ce Parisien adoptif à qui le boulevard ne fait pas oublier son berceau. Il en cherche et il en trouve les poésies intimes, la couleur locale, le

rire épanoui, les vieilles mœurs, les vieux types, les figures caractéristiques, les traditions d'un autre âge, à demi perdues dans la nuit des temps. Il y découvre des greniers de sel, et, quand elle n'en a pas assez, il lui en donne. Il la sait et il l'aime, en dépit des pessimistes qui assurent qu'il ne faut ni trop savoir pour aimer, ni trop aimer pour savoir. Si vous préférez la bonne et franche bière flamande, bien mousseuse et bien appétissante, au vin sophistiqué, vous lirez avec une honnête joie ces *Histoires de Petite Ville*, dont la plus longue tiendrait dans le creux de la main. Vous connaissez peut-être déjà le *Percepteur dans l'embarras?* est-ce assez amusant et assez vrai? Ne l'auriez-vous pas rencontré, le lendemain d'une révolution, ce rapin socialiste, phalanstérien et humanitaire, dont la République a fait un percepteur et qui, ennemi de toute règle, ignore absolument celles de l'arithmétique? Survient un contribuable exact, méthodique et pointilleux, le père Rondelin, qui paie par quarts; sa contribution totale est de 539 fr. 37 c., et il exige qu'on lui dise ce qu'il doit, à un centime près. Vous voyez d'ici la scène. C'est de la comédie sans fiel, de la satire à fleur de peau, comme il en faudrait beaucoup pour égayer nos querelles. Décidé à faire entrer dix-sept nouvelles dans un volume, l'auteur a compris combien il importait d'en varier le ton, le sujet, la date, les physionomies, les situations, les personnages. Fantastique dans le *Chevalier au Cygne* et dans le

Chat de la Mère Michel, humouristique dans *Ma Première bonne Fortune* et dans les *Tribulations d'un Myope*, légendaire dans le *Paradis de Pipette*, finement observateur dans *Pierre-Joseph Récollette* et dans *Alidor Cabanal*, gracieusement romanesque dans la *Maison aux Lilas* et *Les Faits et gestes de mademoiselle Françoise*, il a su tour à tour amuser, intéresser, attendrir, étonner, attrister, faire rêver, changer sa petite ville en une sorte de cadre où se succèdent d'attrayants tableaux.

Cette littérature, locale et provinciale par les sujets, parisienne par la langue et le succès, passant par la petite ville pour arriver à la grande, ne saurait être assez encouragée. Bien des imaginations d'élite, reléguées en province, sans horizon et sans issue, engourdies faute d'emploi ou se dépensant inutilement en des œuvres hors de portée, pourraient se réveiller, se raviver, produire, s'il leur était permis de servir de trait d'union entre Paris qui les ignore ou les dédaigne, et leur ville dont les archives, les souvenirs, les rues, les maisons, les environs, les *anciens*, les collectionneurs de traditions et de légendes, renferment peut-être des trésors. Le jour où il fut prouvé à nos jeunes paysagistes que, au lieu de composer l'invariable site de Messénie ou de paraphraser sur la toile une page de Théocrite, ils pouvaient réussir à l'aide d'un bouquet de bois, d'une mare aux canards ou d'une allée de pommiers, notre admirable école de paysage fut fondée. Le jour où les jeunes provinciaux,

plus épris de poésie que d'absinthe et de rêverie que de vermouth, sauront que, au lieu d'avoir à élaborer une tragédie ou un poëme épique, ils peuvent se faire écouter et lire en racontant ou en décrivant ce qui s'est passé ou ce qu'ils voient à l'ombre de leur clocher, ils infuseront un sang nouveau, vigoureux et pur dans les veines de notre littérature où surabondent les *humeurs peccantes*, et qui risque de périr, tantôt de langueur, tantôt d'hypertrophie parisienne. Nul n'est plus digne et plus capable que M. Charles Deulin de concourir à cette œuvre et d'inaugurer ce succès.

XII

M. ÉDOUARD GRENIER[1]

25 avril 1875.

Nous causons trop rarement de poésie. A qui la faute? Au critique, au public ou au poëte? A tous les trois peut-être. Le critique est un vieil égoïste, légèrement blasé, à qui il semble plus commode d'analyser un roman, d'étudier un livre d'histoire, de discuter un fait ou une idée, que de se creuser la tête pour chercher en quoi M. Sully-Prudhomme est supérieur à M. Lafenestre, et ce qui distingue M. André Lemoyne de M. de Banville. Le public est d'une tiédeur, proche voisine de l'inconséquence; car, neuf personnes d'esprit sur dix — où y en a-t-il dix? — s'écrient du plus loin qu'elles vous aperçoivent : « Qui nous délivrera de la politique? » — et, si vous leur offrez, en guise de délivrance, un volume de

1. *Marcel.*

vers, on croirait voir un malade à qui vous offririez une médecine. Les poëtes? Hélas! ils me ramènent à l'histoire, si souvent répétée, de l'intraitable Cherubini. — On sortait de la répétition générale d'un opéra d'un de ses élèves. — « Mon cher maître, lui dit l'auteur, tout le monde me félicite, et vous vous taisez? — Hé! qué veux-tu qué zé té dise, répliqua, avec son inimitable accent, l'illustre bouledogue du Conservatoire; voilà quatre heures qué zé t'écoute, et tu né mé dis rien!... »

Voilà l'objection, toujours la même, et toujours nouvelle, que l'on peut adresser aux Parnassiens, aux *Impassibles*, quel que soit le nom qu'on leur décerne ou qu'on leur inflige. Ils ont le talent, l'art, le métier, la forme, la ciselure, l'orfévrerie. Vue du côté extérieur, leur poésie vous frappe comme une curiosité ou un tour de force, une gageure ou un phénomène; elle offre aux gourmets des *ragoûts* de palette qu'envierait un peintre à la mode; mais elle n'a pas d'âme, et l'on a pu s'en convaincre à propos du *Tombeau de Théophile Gautier*, recueil bizarre où le défunt était puni par où il avait péché; où ses imitateurs et ses disciples accumulaient sur sa tombe cactus et camélias, scabieuses et chrysanthèmes, colliers de jais et perles noires, sans réussir à y répandre une larme, et où les enfants terribles de cette école de lapidaires — M. Malarmé, par exemple, — en étaient arrivés à écrire une centaine de vers richement rimés, sans aucune espèce de sens. Volontiers, on leur

dirait, en empruntant le poétique langage de l'auteur de *Marcel* :

..... Décrire, c'est le fort des rimeurs d'aujourd'hui.
Les ingrats! ils sont tous élèves de Delille;
Avec plus de relief, c'est bien le même ennui,
Le même froid, la même abondance stérile.
C'est *fouillé*, *ciselé*, disent-ils. — J'en conviens.
Au fond, avec plus d'art, ce sont les mêmes riens...

Savez-vous à quoi je compare cette poésie toute en dehors, où le fourreau use la lame? — Le parallèle n'a rien d'offensant, — au nouvel Opéra. Quelle merveille, cet escalier d'honneur! Quel bijou, ce foyer de la danse! Quel prodige, cette *loggia!* Quelle trouvaille, ce jet d'eau! En vérité, il faudrait épuiser toutes les épithètes résonnantes, ruisselantes et rayonnantes, pour décrire ces splendeurs, ces magnificences, ces richesses, ces ors, ces moulures, ces peintures, ces raffinements, ces élégances. Oui, mais écoutez! Cette musique qui date de près d'un demi-siècle, quel est le nouveau compositeur qui lui donnera une rivale? Ces chanteurs vulgaires, sans inspiration et sans style, voilà donc les successeurs d'Adolphe Nourrit et de Duprez, de Levasseur et de madame Damoreau, de Baroilhet et de Cornélie Falcon! Évoquez tous ces mélodieux fantômes; Desdemona inclinée sur sa harpe et soupirant la romance du *Saule*; don Ottavio promettant un vengeur à dona Anna; Agathe exhalant l'hymne de sa tendresse, pendant que les esprits

de la nuit font frémir le feuillage des bouleaux et des aulnes; Arnold jetant aux échos du Rutli ses cris de désespoir, de remords et de révolte; Valentine et Raoul unis, enlacés, confondus dans une extase d'amour traduite par le génie; les compagnes de Julia adressant à la chaste déesse leur prière virginale et matinale. Essayez un moment de revivre en idée avec tous ces enchantements de l'âge d'or de la musique, et dites-moi si vous n'aimeriez pas mieux Nourrit et madame Malibran dans la plus humble des granges que..... X. et Z. dans le plus somptueux des palais!

En demandant que la poésie ait une âme, il me semble que je vous parle déjà du poëme de *Marcel*, par M. Édouard Grenier. A la bonne heure! Voilà un spiritualiste qui, sans négliger la forme, sait en faire l'intelligente et souple servante du sentiment et de l'idée. Voilà un enfant du siècle qui nous rend toutes les émotions chères à notre jeunesse, tous les battements de cœur sans lesquels les individus et les peuples ressemblent à des gentilshommes déchus ou à des patriciennes déclassées; l'art, la poésie, l'amour, la liberté, la gloire, le patriotisme. On peut le combattre, et je compte bien ne pas m'en refuser la peine ou le plaisir; mais c'est justement là un de ses mérites. Avec les autres, ceux dont je viens de vous parler, on se débattrait dans le vide. On aurait à renouveler la lutte chevaleresque de don Quichotte contre des moulins à vent, les prouesses de ces héros de légende ou de fabliau, s'es-

crimant contre un être imaginaire qui s'évanouit au contact de leur épée. Le poëme de M. Grenier, dans sa libre et vaillante allure, présente assez de consistance pour qu'on sache où le viser, et possède assez de vigueur pour supporter bravement quelques égratignures.

Donc, Marcel est un enfant du siècle; mais il résiste encore aux dissolvants de ce siècle que l'on pourrait traiter de grand coupable, quand même il emploierait son dernier quart — quart de conversion, — à réparer les folies, les fautes, les calamités et les crimes des trois autres. Marcel, beau, passionné, intrépide, élégant, poétique, romanesque, a passé par un premier amour que nous voyons, au début, s'estomper et se perdre dans une brume élégiaque. Il a vidé la coupe des voluptés parisiennes, et telle est son impression de dégoût et de lassitude, que nous le rencontrons, par une lugubre nuit d'hiver, assez enclin à se jeter dans la Seine pour que l'on désire voir le parapet se changer en garde-fou. Il se décide à vivre, à lutter, à souffrir, à chercher l'emploi de ses facultés inactives. Les souvenirs de son adolescence se relèvent en foule dans son âme comme des gardes endormis qui se réveillent au bruit de l'orage ou de la mitraille. La plus pure, la plus sainte, la plus douce, la plus irrésistible de ces images, vous l'avez déjà devinée :

A genoux, ô Marcel, c'est ta mère!...

Ici je ne puis me défendre d'un rapprochement qui ne saurait déplaire à M. Édouard Grenier. Le 10 juin 1874, le *Correspondant* publiait, sous le titre de *Léon, histoire rimée*, un petit poëme fort remarquable et fort remarqué, dont le véritable auteur a cru devoir se cacher sous un pseudonyme. Je ne le connais pas; mais ses beaux vers prouvent que, s'il a eu, dans sa première jeunesse, l'idée d'être et de rester poëte, on n'aurait pu lui conseiller d'état mieux approprié aux qualités charmantes de son imagination et de son esprit. Léon est, lui aussi, un de ces téméraires que Paris attire, caresse, étreint et dévore :

« On lisait sur son front, dans son œil fier et tendre,
Un poëme d'amour long de cinquante chants...

» Sa mère l'adorait. La joie, après l'épreuve,
Est plus douce, et s'incruste au fond du cœur tari;
Ce dernier fils, assis à son foyer de veuve,
Remplaçait à lui seul fortune, enfants, mari.

» Le perdre était tout perdre; aussi la seule haine
De cette faible femme, et le but de ses coups,
C'était le grand Paris, menaçante sirène,
Qui de loin appelait Léon au rendez-vous... »

Léon, ambitieux débile, succombe dès la première étape. Paris l'avale d'une bouchée. Marcel, blessé, mais vivant, revient au pays natal, auprès de sa mère. Le troisième chant est peut-être le meilleur de tout le poëme. Édouard Grenier a su rester original au milieu de ces images de la vie champêtre, de ces souvenirs d'adoles-

cence où les modèles sont si nombreux, où les réminiscences seraient si faciles. Nous assistons à une idylle vraiment délicieuse, que l'on peut relire avec charme, même après la *Petite Fadette* et la *Mare au Diable.* Au moment où l'on voit poindre le danger, où il y aurait un peu trop de loups dans la bergerie, la vaillante mère de Marcel l'arrache à ces rustiques amours qui mettent en péril « *un pauvre cœur d'enfant,* » et le décide à voyager. Nous le retrouvons à Venise, et nous devons remercier le généreux poëte d'avoir réussi, là comme dans l'idylle, à rajeunir un vieux thème, à nous rendre la sensation d'une poésie morte ou endormie dans nos âmes depuis des années, comparable à un premier amour qui finit par se confondre dans le lointain de nos rêves avec les créations idéales de Chateaubriand et de lord Byron, de Gœthe et de Lamartine. Détail curieux, et qui expliquerait peut-être pourquoi les poëtes actuels ont voulu être des ciseleurs et des impassibles ! *Marcel* produit et produira plus d'effet sur les lecteurs qui étaient jeunes en 1835, que sur la génération suivante.

Nous voici au septième chant, et jusqu'à présent je n'ai trouvé à critiquer dans le beau poëme d'Édouard Grenier que de trop nombreuses fautes d'impression. Mais ici je commence à récalcitrer. Ai-je besoin de vous dire que Marcel a rencontré sur les lagunes un nouvel amour, noble, héroïque et charmant, qui lui fait oublier la pauvre petite gardeuse de moutons ? Ce n'est pas là ce que

je chicane. Seulement, cette chevaleresque Isa, qui a le tort de s'appeler comme l'héroïne de l'*Affaire Clémenceau*, est une jeune Polonaise, tellement idéalisée par l'auteur que nous passons de l'idéal à l'impossible. Elle entraîne Marcel dans cette tragique aventure de 1863, épisode sublime, désespérant et désespéré, dont un Français ne doit parler aujourd'hui qu'avec autant de tristesse que de réserve; car, d'une part, il ne nous est plus permis de songer à la Pologne que pour penser à ne pas finir comme elle; de l'autre, il y a quelque chose de cruel à s'entendre dire que ce peuple martyr espérait en nous; que, du fond de sa tombe sanglante, s'élève un éternel anathème contre nos gouvernements[1]. Hélas! nous ne nous sommes que trop mêlés des affaires d'autrui; nous n'avons que trop bénévolement ou méchamment accepté cette solidarité funeste d'après laquelle la cause de nos révolutionnaires, de nos démagogues, sans cesse révoltés contre l'ordre établi, serait la même que celle des nations opprimées par des puissances étrangères et gardant à la fois le droit d'insurrection et l'espoir de délivrance. Nous n'avons que trop ouï, en des jours néfastes, ce cri de : *Vive la Pologne!* associé par des bouches impures aux

1. Si M. Grenier a lu les *Deux Chevaliers*, de M. Julian Klaczko, il reconnaîtra que je n'en ai pas assez dit, que ce fatal épisode de 1863 a été aussi funeste à la France qu'à la Pologne.

16 août 1875.

plus criminelles tentatives, aux plus odieuses menaces. C'est cette confusion insensée, cette manie d'être la patrie idéale des autres peuples, qui a fini par nous faire perdre le plus précieux lambeau de notre patrie véritable. M. Édouard Grenier, esprit d'élite s'il en fut, et désormais classé par *Marcel* au premier rang de nos poëtes, serait digne de rompre enfin avec ce faux patriotisme qui nous a coûté si cher et qui, en somme, n'est qu'une variété de la démocratie révolutionnaire, pour adopter le grand patriotisme, celui de Richelieu et du baron de Stein, celui qui sait préférer une alliance utile, une chance heureuse, — serait-elle même enveloppée dans les brouillards de la Néva, — à de chimériques prétextes de chansons, de toasts, d'effusions lyriques, de discours, d'émeutes et de barricades.

N'importe ! n'oublions pas que nous parlons d'un poëte. Cet épisode de l'insurrection polonaise, servant de cadre aux chastes amours d'Isa et de Marcel, est si émouvant, si pathétique ; le contraste de ces neiges tachées de sang, de ces marches à travers les steppes et les bois, de ces veilles partagées entre les frissons de l'hiver et les flammes de l'héroïsme ou de l'amour, succédant aux nuits tièdes et enchantées de Venise, aux suaves mélodies qui glissent sur les flots de l'Adriatique, aux sereines clartés qui tombent des étoiles, ce contraste prouve si bien la souplesse du talent d'Édouard Grenier, que, au lieu de le condamner, on est prêt à s'écrier : « *Felix culpa !* » — Il n'en est pas de même du chant neuvième, écrit en

octobre 1872. Ici je refuse absolument de le suivre; non pas qu'il n'y ait dans cette partie du poëme des pages empreintes du patriotisme le plus éloquent et le plus vrai; des cris d'aigle ou de cygne blessé, qui doivent vibrer dans toutes les âmes; mais la douleur, sous la plume du poëte, emprunte trop souvent les accents de la colère et de la haine. Cette colère rétrospective, cette haine d'après coup, arrivant au bout de quatre ans de République, font songer à une fausse note dans un air magnifique, chanté par un virtuose excellent. Lorsque M. Édouard Grenier s'écrie à propos de Napoléon III :

Qu'il nous voie — et bientôt! — reprendre notre place,
Retourner au travail du foyer, du sillon,
De nos sanglants discords effacer toute trace,
Former de l'avenir le sacré bataillon,
Nous retremper enfin, esprit, cœur, âme et race,
Rester libres surtout! et montrer sous les lois
Ce que vaut le pays des Francs et des Gaulois!

C'est la seule vengeance, et digne et légitime;
La plus grande torture infligée au *bourreau*, (!)
C'est de voir sous ses yeux renaître la victime,
Plus forte, plus vaillante, au sortir du tombeau,
Agitant au soleil les preuves de son crime... (?)

Chacun de ces vers rebondit sur le mur calciné des Tuileries pour aller retomber dans la rue du Quatre-Septembre. Nous qui ne sommes pas bonapartiste, Dieu merci! mais royaliste, nous aurions le droit de répon-

dre : « Si Louis Bonaparte, au lieu de mourir le 9 janvier 1873, — ce qui, par parenthèse, fait de ce passage du poëme un anachronisme assez bizarre, — avait vécu deux ou trois ans de plus, il eût, au contraire, trouvé dans le triste état de la France républicaine, non pas une réhabilitation, mais une preuve qu'il pouvait y avoir un gouvernement encore pire que le sien. Déjà, de son vivant et dès le lendemain de Sedan, il lui avait été permis de constater que ses ministres, ses généraux, ses officiers, ses intendants militaires, avaient été des prodiges de prévoyance, d'habileté, de fermeté, de sang-froid, de probité, d'organisation victorieuse et savante, en comparaison des dictateurs de Septembre, de leurs proconsuls, de leurs fournisseurs et de leurs doublures; que les républicains de la prétendue défense nationale avaient centuplé les funestes effets des fautes de l'Empire et de ses premières défaites; que c'est à eux qu'est due, — sans compter la question d'argent, — cette mutilation effroyable qui arrache au poëte des cris de douleur :

..... Celui qui n'a pas vu, quand dut cesser la lutte,
La France à deux genoux, succombant sous le faix,
Recevoir comme un coup de foudre cette paix !...

Et plus loin :

Non, c'est toi, jour sans nom, c'est toi, premier octobre,
Toi qui nous pris l'Alsace une seconde fois !
Date de désespoir, de cruauté, d'opprobre,
Où Dieu laissa fouler la plus sainte des lois...

... Pauvre Lorraine! Et toi, chère et vaillante Alsace!
Inséparables sœurs de la famille en deuil,
Honneur du vieux foyer qui garde votre place,
Sentinelles du droit et gardiennes du deuil!...

On le voit, ce neuvième chant a toutes sortes d'inconvénients. Le poëte républicain, — et, ce qui vaut mieux, sincèrement français et patriote, — y donne prise contre lui aux partisans, encore trop nombreux, du gouvernement qu'il déteste le plus. Il semble emboîter le pas derrière M. Victor Hugo, dont *les Châtiments* eurent au moins le mérite de paraître au début, c'est-à-dire au plus beau moment de l'Empire, et à qui il faudrait laisser tout ce vocabulaire d'injures, indigne de la Muse et trop lourd même pour la satire. M. Hugo, par ses énormités en bien et en mal, est de ceux qui devraient le plus effrayer les imitateurs. Nul n'a le droit d'être grand, mauvais, splendide, insensé, merveilleux, absurde, prodigieux, sublime et ridicule comme lui. La langue poétique de M. Édouard Grenier, si pure et si charmante dans l'idylle et sur la lagune, devient ici inférieure. Il reste au-dessous de Laprade, d'Auguste Barbier et de tous ces amants de la Liberté, dont la persévérance et la générosité dépassent de beaucoup les plus célèbres héros de romans, s'ils conservent quelque illusion sur leur maîtresse, et s'ils lui pardonnent. Puisque j'ai nommé l'auteur de *Pernette*, ce beau nom me servira à conclure.

En lisant *Marcel*, je plaçais en idée le poëme d'Édouard Grenier à égale distance de *Pernette* et de *Namouna*. Il ne s'agit pas, bien entendu, du plus ou moins de talent, mais de certaines analogies. Si Musset a quelque chose à réclamer dans la physionomie extérieure des premiers chants, dans le tour et le mouvement des strophes, dans l'abus des digressions et des prosopopées, malicieusement signalé par Sainte-Beuve, cette poésie a plus de cœur et d'âme que celle du chantre insouciant de *Mimi-Pinson*. Elle tient de plus près à nos sentiments, à nos douleurs, aux plus énergiques ressorts de l'activité humaine. C'est par là qu'elle se rapproche de *Pernette*, dont il est impossible de lire six pages sans reconnaître dans le poëte le citoyen et le chrétien. Pourtant, même dans *Pernette*, il me parut — c'était une opinion toute personnelle — que Laprade, par sa haine contre le premier Empire, par sa persistance à flétrir, en Napoléon Bonaparte, un homme de génie et un grand homme de guerre dont la gloire nous appartient, avait altéré l'idéale pureté de ses récits et de ses tableaux. Ce qui était vrai pour *Pernette* est encore plus vrai pour *Marcel*.

J'ai parlé des justes griefs qu'Édouard Grenier doit avoir contre son imprimeur. A quelque chose malheur est bon. Si le succès, comme je n'en doute pas, donne lieu à une seconde édition, pourquoi le poëte n'en profiterait-il pas pour refondre ses deux derniers chants ? Il

aurait à combler une lacune; car, si je ne me trompe, cinq ans se sont écoulés entre l'héroïque agonie de la Pologne insurgée et écrasée, et notre guerre contre la Prusse. Faire luire, dans cet intervalle, quelques jours heureux pour Marcel et pour Isa, nous faire assister à leur mariage et à leur lune de miel, puis nous peindre, à l'heure néfaste de l'invasion, Isa, naturalisée Française, se dévouant à sa nouvelle patrie, acceptant les plus austères sacrifices, poussant elle-même son mari à reprendre les armes et lui servant de compagne et d'infirmière, est-ce que cela ne vaudrait pas mieux, pour amener l'épilogue ou le dénoûment, que des déclamations posthumes contre un Empereur tombé? Vivant ou mort, Louis Bonaparte reste une énigme. Or, l'histoire peut s'acharner sur une énigme; la poésie a mieux à faire, et M. Édouard Grenier l'a très-heureusement prouvé dans son beau poëme. Désormais l'auteur de l'*Elkovan* s'appellera l'auteur de *Marcel*.

XIII

LA POÉSIE NATIONALE

1er mai 1875.

Il a fallu un coup de foudre, un malheur sans nom, une angoisse sans trève, pour nous apprendre ce qu'était, ce que devait être la vraie poésie nationale. Jusqu'à ce cruel moment, sauf de rares exceptions, nous avions eu la poésie ou la versification de parti. Alors même que le poëte s'adressait à des sentiments que tous les Français auraient dû partager, il était trop facile de deviner que ses accents ne vibreraient pas dans toutes les âmes, qu'il rencontrerait des répugnances et des dissidences. Quand Victor Hugo, Lamartine, Soumet, Guiraud, chantaient la naissance du duc de Bordeaux, le tombeau de Louis XVIII, les vierges de Verdun, Louis XVII, mademoiselle de Sombreuil, le Sacre, les Martyrs du 21 janvier et du 16 octobre, ils faisaient de la poésie monarchique ou contre-révolutionnaire, et nous avons pu constater

plus tard que la révolution se réservait le droit et le plaisir de les contredire, ou, ce qui est pire, de les faire changer d'avis. Méry et Barthélemy, dont les convictions politiques ne pouvaient être prises au sérieux, firent de la versification bonapartiste. Béranger, avec un talent plus fin et un esprit plus madré, sut amalgamer le souvenir napoléonien, l'opposition libérale et la corde populaire, de manière à se faire décerner le titre fort immérité de poëte national. En réalité, — la suite nous le prouve, — la nation ou, en d'autres termes, la France, n'a pas eu de conseiller plus dangereux et d'ennemi plus funeste, puisque, en déclarant la guerre au meilleur, au plus libéral, au plus tutélaire de tous les gouvernements, en persuadant à la liberté qu'elle devait s'allier au bonapartisme, il prépara le naufrage de l'une, la renaissance de l'autre, l'anarchie, la dictature et les catastrophes finales.

Auguste Barbier, dont le génie poétique m'a toujours trouvé fort récalcitrant, dont le succès n'eut qu'un jour, et qu'une demi-douzaine d'hémistiches fit entrer à l'Académie après trente-cinq ans d'oubli, n'a été, dans tous les cas, qu'un satirique. Or, la satire, par cela même qu'elle attaque une forme de gouvernement, un groupe de contemporains ou de compatriotes, un courant d'opinion, ne peut être un genre absolument national. Casimir Delavigne, plus sage, plus correct, aujourd'hui bien démodé, parut entrevoir un instant, vers 1816, ce que

devait être la poésie pour guérir les blessures de la patrie au lieu de les envenimer. Il intitulait une de ses premières *Messéniennes*, malheureusement bien médiocre : « *Du Besoin de s'unir après le départ des étrangers.* » Mais, dans cette pièce même où il célèbre la libération du territoire, il trouve moyen de froisser les royalistes. Ce ne sont pas les uhlans et les cosaques qu'il propose à notre rancune ; ce sont les Rois. Dans *Waterloo*, dans *la Dévastation du Musée*, dans *Parthénope*, dans la *Mort du général Foy*, dans l'*Epître à Lamartine*, l'idée fixe reparaît ; la *rengaine* libérale supplée aux insuffisances de la Muse ; le patriotisme, honnête et sincère peut-être, se manifeste sous une forme hostile à tout ce qui refuse de flatter les passions populaires et de sacrifier la liberté vraie en poursuivant sa chimère.

Dans ce rapide retour vers le passé, je ne puis pas même accepter comme nationale la seconde ou la troisième manière de Lamartine, celle qui nous valut, par exemple, la *Marseillaise de la Paix*. Là, le poëte cherche à s'élever au-dessus des intérêts de son pays pour embrasser dans sa tendresse l'humanité tout entière. C'est plus généreux, plus grandiose, mais moins français. C'est de la poésie humanitaire, et non pas nationale. Accorderons-nous ce beau titre aux œuvres de Victor Hugo, toujours prodigieux de vigueur et de relief, mais ulcéré, irrité, dévoyé, déclassé, affolé par l'orgueil et la colère ? Non. Dans les *Châtiments*, de légitimes griefs

perdent leur équité et leur force en s'entremêlant de cris de haine ou de venimeux sarcasmes. Dans l'*Année Terrible*, le fiel démagogique déborde ; les sacrifices à une popularité de bas étage deviennent des hécatombes ; la fibre haineuse étouffe la voix du patriotisme ; le Prussien n'est plus qu'une sorte d'enclume sur laquelle le poëte frappe à coups redoublés la monarchie et la religion, la Royauté et l'Eglise, tous les gages d'espérance, tous les moyens de salut qui restent encore à une nation foudroyée ; les bourreaux sont confondus avec les victimes, les scélérats amnistiés avec les martyrs, et l'on arrive à une page néfaste, où peu s'en faut que les bandits de la Commune ne soient préférés aux défenseurs de la France.

Chose singulière ! celui de nos poëtes qui posséda le moins l'esprit de conduite, et qui s'inquiétait surtout de Ninette et de Ninon, Alfred de Musset semble parfois avoir deviné ou pressenti le langage qu'il fallait parler au pays pour le servir sans le flatter. Son insouciance et son désordre le protégèrent contre ce préjugé qui nous a coûté si cher, et d'après lequel tout écrivain, tout poëte, tout artiste, pour être fidèle à sa vocation et bien mériter de la patrie, devait commencer par se ranger parmi les insurgés contre les pouvoirs établis et les hiérarchies sociales. Seulement, chez lui, ces bouffées de patriotique sagesse ne tiraient pas à conséquence ; elles offraient un caractère accidentel et fortuit. On eût dit un caprice du bon

sens ou une heureuse rencontre de la fantaisie avec la vérité. *Le Rhin*, improvisé entre deux cigares, ne nous a pas porté bonheur. Sainte-Beuve y trouvait autant d'incorrections que de vers; le mieux est de n'en plus parler. Mais, lorsque le poëte, à peine âgé de vingt-huit ans, dit au peuple, que les sophistes et les tribuns invitent à de nouvelles révolutions :

« Laisse-les s'agiter, ces gens à passion,
De nos vieux harangueurs modernes parodies;
Laisse-les étaler leurs froides comédies,
Et, les deux bras croisés, te prêcher l'action;
Leur seule vérité, c'est leur ambition.

» Que t'importent des mots, des phrases ajustées?
As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin?
Es-tu libre? Les lois sont-elles respectées?
Crains-tu de voir ton champ pillé par le voisin?
Le maître a-t-il son toit, et l'ouvrier son pain?...

Alfred de Musset était dans le vrai. Ses aînés, ses doyens, ceux qui avaient cru monter en grade et devenir plus utiles à leur pays en désertant la poésie pour la politique, auraient pu lui demander des leçons. Toutefois ce *vrai*, rappelé ou prêché à une nation intacte, à une époque paisible, restait, pour ainsi dire, terre à terre, dans un sillon de blé ou un arpent de vigne. Il représentait le *pot-au-feu* du patriotisme raisonnable. Il ne dépassait pas le seuil de la maison, la limite du champ, la question d'intérêt commercial ou agricole. Il n'avait pas

ces accents pathétiques, ardents, douloureux, frémissants, passionnés, qui pénètrent jusqu'au fond des âmes, et qui firent tressaillir l'Allemagne vaincue à la voix de Arndt et de Kœrner. C'était un de ces bons conseils dont on se souvient dans l'adversité, et qui sont rarement suivis ; ce n'était pas une de ces forces électriques qui rivalisent avec les symphonies guerrières et le grondement du canon.

Cette poésie nationale, longtemps défigurée par l'esprit de parti ou entraînée par le flot populaire, nos désastres nous l'ont donnée. Il y a des fleurs qui ne s'épanouissent que sur les ruines; certaines moissons ne sont jamais plus belles que sur un sol bouleversé par l'inondation ou l'orage. Ce qu'il y a de plus grand chez l'homme, l'âme, le dévouement, l'amour, la foi, l'esprit de sacrifice, la faculté de souffrir, ne connaît tout son fond, comme dit Bossuet, que lorsqu'il a été creusé et fouillé par la douleur.

C'est, selon nous, un hasard bien intelligent qui a fait paraître la *Légende des Paladins*, de M. Joseph Autran, le lendemain ou la veille de la première représentation de la *Fille de Roland*. A Dieu ne plaise que nous disputions un rayon à la gloire, un *bravo* au succès, une feuille à l'héroïque laurier de ce noble et vaillant Henri de Bornier ! Il nous semble, au contraire, que cette heureuse coïncidence est un honneur de plus, et qu'on ne saurait rendre au triomphateur du Théâtre-Français un

meilleur hommage qu'en déclarant qu'un de nos plus éminents poëtes, obéissant aux mêmes instincts de patriotisme et de grandeur, a donné un beau poëme pour prologue à un beau drame, et composé le cortége de l'empereur Charlemagne. La *Légende des Paladins* précède de vingt années la *Fille de Roland*. Le désastre de Roncevaux, la trahison de Ganelon, l'appel désespéré de l'olifant, le dénombrement homérique des chevaliers écrasés par la terrible loi de dix contre un, préparent admirablement les péripéties et le dénouement de la pièce. Ganelon nous fait pressentir le sacrifice de Gérald, Aude nous fait comprendre le chaste amour de Berthe. Le grand souffle des *chansons de geste* passe de l'épique au tragique, du livre au théâtre, sans rien perdre de sa puissance et de son ampleur. On dirait que les notes plaintives du cor légendaire parcourent l'espace, circulent à travers les rochers et le défilé de Roncevaux, pour arriver jusqu'aux deux amants et murmurer à leur oreille l'austère mélodie de l'adieu. Mais ce qui me frappe et m'émeut le plus dans l'œuvre si simple et si forte, si sobre et si pure, de M. Autran, c'est que la pensée du poëte y revient sans cesse de l'époque dont il ressuscite les grandioses images aux misères et aux petitesses du temps présent ; non pas pour s'exhaler en ironies ou en épigrammes, mais pour éveiller en nous une émulation féconde, pour nous fortifier de ces exemples et nous réchauffer de ces flammes ; c'est que la *Légende des*

Paladins est moins une tentative d'artiste, l'essai d'une nouvelle manière, une *invite* au succès — qui lui arrive par surcroît, — qu'une offrande et un appel à la France de 1874 :

Mère des paladins errants,
France dont le nom seul m'enivre,
C'est toi qui m'as fourni ce livre,
Et c'est à toi que je le rends.
A ce récit, peuple des Francs,
Si ton cœur bat, tu peux revivre.

Des jeunes gens de noble race, dégénérés ou amoindris par le malheur des temps, mais encore capables d'énergiques retours et de résolutions vigoureuses, auxquels on montrerait leurs lettres de noblesse pour les décider à se relever de leurs passagères déchéances, ressentiraient, j'imagine, l'émotion que le lecteur éprouve en comparant ces combats de géants à nos stériles et funestes querelles. Et que d'heureux contrastes dans ces épisodes tour à tour gracieux et terribles, pathétiques et charmants, merveilleux comme un conte de fées, touchants comme une légende de saint, héroïques comme un chant d'Homère! *L'allée de frênes* et *la Messe, le Baptême du géant* et *la Sieste, Bramidonie* et *la Fiancée!* Oui, c'est bien la poésie nationale, prise dans ses plus précieuses origines, aux sources vives où une nation doit se retremper pour ne pas désespérer d'elle-même, pour faire des battements de son cœur les présages de sa revanche, pour

ranimer l'espoir qui faiblit et le courage qui chancelle. Aussi, lorsque M. Autran, dans son magnifique épilogue que le défaut d'espace m'empêche de citer, lance l'anathème à nos haines politiques qui créent plusieurs peuples dans un seul, énervent les ressorts du patriotisme et nous font oublier nos véritables ennemis, lorsqu'il nous prêche cette concorde qui, en nous rendant à nous-mêmes, nous remettrait en possession de nos facultés, de nos vertus, de notre génie, de nos habitudes d'initiative et de victoire, cette page finale, cette fraternelle remontrance, sous cette plume sans peur et sans reproche, semble naturellement ressortir de ces irrésistibles tableaux d'amour chaste, de piété fervente, de foi naïve, de chevaleresque bravoure; elle en est la conséquence logique, la leçon après l'exemple; et le récit est trop émouvant, le sujet trop beau, le poëte trop bien inspiré, pour que la leçon paraisse trop austère.

Cette poésie nationale, telle que nous la comprenons et que nous l'aimons, M. Victor de Laprade, lui aussi, nous en a offert récemment d'admirables modèles : *Adieu aux Alpes*, — *la Patrie.* — Jamais peut-être le poëte de *Pernette* et des *Idylles héroïques* n'avait eu un souffle plus puissant, des accents d'un timbre plus pénétrant et plus pur. Jamais il n'avait été plus absolument dans le vrai. Sa haine très-légitime, mais trop personnelle, contre le plus funeste des grands hommes et le plus grand des hommes funestes, avait parfois donné à sa poésie ce caractère ex-

clusif qui ne permet d'être complétement admiré et adopté que par un parti. Maintenant, la patrie en deuil l'a saisi dans ses bras meurtris; d'une main elle étouffe sur ses lèvres l'invective éloquente contre Brumaire et Décembre, contre César et Augustule; de l'autre, elle lui montre les dates sinistres de 1870 et 1871, les provinces envahies, les villages incendiés, les croix de bois noir sur les champs de bataille, l'Alsace et la Lorraine arrachées à la France dans le déchirement suprême...

Nommez votre pays de ce nom : LA PATRIE !
Après celui de Dieu, c'est celui du devoir.
Prononcez-le toujours avec idolâtrie,
Ce nom qui vous oblige au combat, à l'espoir...

Nous ! plus Dieu la punit, plus le monde l'accable,
Plus elle est en opprobre aux rois, aux empereurs,
Aimons notre cité d'un amour implacable...
D'un amour plein de haine et de saintes fureurs...

... Mais plus nos doigts sanglants sonderont de blessures,
Plus il apparaîtra de hontes au grand jour ;
Plus la sainte patrie aura subi d'injures,
Plus le deuil sera grand... plus grand sera l'amour !

Je t'aimais glorieuse, et t'adore insultée ;
Je me sens mieux ton fils en pleurant tes revers,
France ! ô mère ! ô grandeur que j'ai trop peu chantée,
A toi mon dernier souffle ! à toi mon dernier vers !

Enfants ! si votre père, en butte à quelque outrage,
Vieux, proscrit, mutilé, portait son propre deuil,
C'est alors que, debout, pleins d'amour, pleins de rage,
Vous vous diriez ses fils avec le plus d'orgueil...

Je défie l'homme le plus froid de lire ces vers et ceux qui suivent, sans qu'une larme humecte ses paupières, sans qu'une émotion profonde le force d'interrompre sa lecture. On le voit, nous sommes loin du *Corse à cheveux plats*, d'Auguste Barbier; des *Odes à la colonne*, de Victor Hugo; des *Parvis sacrés de la place Vendôme*, de Barthélemy; des effusions sentimentales des poëtes de la Restauration comme des taquineries *libérales* ou révolutionnaires de Casimir Delavigne ou de Béranger. Rapprochez de ces belles strophes l'*Adieu aux Alpes*, la plus complète peut-être des inspirations de Laprade, celle où l'on peut compter les battements de son cœur partagé entre ces cimes alpestres, ces sublimes spectacles de la nature qu'il a tant aimés et si vaillamment chantés, et les douleurs de la patrie, le deuil, les humiliations, les plaies saignantes, qui lui arrachent ce cri :

« Si je souffrais tout seul, je bénirais les dieux! »

vous aurez cette poésie nationale dans tout ce qu'elle offre de balsamique et de salubre, de persuasif et de puissant pour nous réconcilier au lieu de nous aigrir, pour nous enseigner le patriotisme qui élève les âmes au lieu de l'esprit de parti qui les abaisse.

Il serait injuste d'omettre, dans notre hommage à la poésie nationale, les noms de M. Coppée, auteur de *Fais ce que dois* et de la lettre d'*Un Mobile breton*, et surtout

de M. Paul Déroulède, un jeune et glorieux blessé de 1870, qui chante comme il combat. Je n'ai pu lire que par fragments ses *Nouveaux Chants du soldat*, mais ce que j'en connais me suffit pour dire que, s'il se formait autour de M. Paul Déroulède un groupe de poëtes militants, passionnés pour la gloire de leur patrie, exaltés par le chagrin de la voir souffrir et par l'espoir de la relever et de la venger, la pléïade des IMPASSIBLES rentrerait dans l'ombre ou comprendrait qu'elle a fait fausse route. Ce groupe patriotique auquel appartiendrait l'avenir, et qui, lorsque nous ne serons plus, célébrerait nos victoires après avoir pleuré nos défaites, peut dès à présent réclamer comme sien le *Gloria victis* [1], le poëme de M. Rostand, qui me revient agrandi, développé, dramatisé et sûr désormais d'un double succès, puisque M. Alexis Rostand, frère du poëte, a mis en musique cette belle poésie. Ce nouveau *Gloria victis!* grande ballade pour *soli*, chœurs et orchestres, vient d'obtenir à Marseille — en attendant Paris, — un succès immense, salué par tous les journaux. Le génie, l'ange, le consolateur céleste, que nous avons tous admiré dans l'œuvre sublime d'Antonin Mercié, pouvait-il trouver de plus fidèles interprètes? La poésie et la musique, ses deux ailes, emportent vers le ciel le héros vaincu, pour qu'il y reçoive la suprême récompense.

1. Le chapitre XIV aurait dû, dans l'ordre chronologique, être placé avant le 13e.

Nous qui ne savons, hélas! ni parler la langue des Dieux, ni versifier, ni chanter, montrons-nous dignes de cette poésie nationale dont le réveil est peut-être de bon augure. Répondons, par un redoublement d'amour, de dévouement et de tendresse, aux nouvelles douleurs, aux humiliations nouvelles que notre malheureux pays nous inflige. Il n'y a aucun mérite à aimer celui ou celle dont le regard et le sourire nous payent au centuple, dont les sentiments s'accordent avec les nôtres, dont le cœur bat à l'unisson de nos cœurs. Les véritables affections vivent de leurs blessures comme les mendiants vivent de leurs plaies. Plus la France, dans ces derniers temps, — est-ce bien elle? — nous a trahis, trompés, froissés, abîmés, déchirés, plus nous devons nous venger en nous acharnant à la chérir. Qui aime, châtie, dit le proverbe; qui est châtié, doit aimer davantage. Songeons que nous n'avons plus, — provisoirement, — qu'un moyen légal de répliquer au cri légal de *Vive la République!* c'est de crier : « *Vive la France!* » Songeons à ce qui lui resterait, à cette France, jadis si glorieuse et si fière, si tous ceux que ses représentants viennent d'irriter et de désoler, lui gardaient rancune. Ce serait affreux! Elle n'aurait plus que les républicains pour l'aimer — comme les chasseurs et les gourmands aiment la bécasse. Pauvre France! Pauvre bécasse!

XIV

ENCORE LES POËTES

8 mai 1875.

Peut-être allez-vous m'accuser d'inconséquence. Je blâmais, l'autre jour, l'intervention de la politique dans le beau poëme d'Édouard Grenier. Je l'accueille aujourd'hui avec une respectueuse sympathie dans les *Petits drames vendéens*, d'Émile Grimaud. Est-ce par esprit de parti? Je ne le crois pas. La Vendée, ce n'est plus de la politique, c'est de l'histoire; que dis-je? ce n'est plus même de l'histoire; c'est quelque chose de plus grand, de plus pur, de moins accessible aux passions contemporaines. Voulez-vous me permettre une comparaison pittoresque? Figurez-vous une haute montagne : la Jung Frau, la Gemmi ou le Mont-Blanc; au bas, des ravins, des fondrières, des fouillis de plantes parasites ou d'herbes vénéneuses, des tas de gravier, des monceaux de feuilles sèches accumulées par le vent d'automne,

d'affreux précipices où le regard et l'imagination découvrent toutes sortes de monstres, de reptiles, de larves et de débris ; c'est la politique, que je déteste chaque jour davantage, à mesure qu'elle me trompe, qu'elle me trahit, qu'elle m'humilie pour mon pays et pour mon époque, qu'elle me montre, sous leur aspect le plus misérable, toutes les variétés de l'ambition, de l'égoïsme, de la vanité, de la bêtise ou de la méchanceté humaine. Aux flancs de la montagne, à mi-côte, des sites grandioses, des forêts de pins et de mélèzes, de beaux effets de lumière, des sources vives dans le creux des rochers ou sur les tapis de verdure, des torrents où viennent boire les chamois et les coqs de bruyère, des sentiers chers au touriste, à l'artiste et au poëte; mais aussi d'immenses nuages qui vous enveloppent de leur ombre ou vous menacent de leurs tempêtes, si vous essayez de franchir leur domaine; c'est l'histoire : l'histoire, qui devrait être une école de vérité, une leçon d'apaisement, et où il est difficile de se reconnaître, tant l'interprétation individuelle y jette d'équivoques et d'obscurités; tant notre faible cœur est enclin à juger le passé d'après ses haines, ses affections, ses rancunes, ses mécomptes et ses regrets. Enfin, au-dessus de la région des nuages et des tourmentes, le sommet, dont les neiges virginales se découpent sur l'azur du ciel. C'est l'idéal de grandeur et de beauté morale, d'héroïsme et de foi, d'abnégation et de dévouement, tel qu'on le rencontre bien

rarement dans ce monde, et tel que nous le présente la Vendée.

Avez-vous le malheur de ne pas être royaliste? Je vous plains; mais cette dissidence ne vous ôte pas le droit d'admirer les Vendéens. Ce qui vous déplaît dans le royalisme, n'est-ce pas? c'est une arrière-pensée de hiérarchie sociale, de privilége nobiliaire, d'oppression des petits par les grands; c'est aussi une préoccupation de cérémonial, d'étiquette, d'habits brodés, de palais où l'on n'arrive qu'en voiture et où on n'entre qu'en bas de soie. Eh bien! voici le peuple, le vrai peuple, dans la libre expansion de sa séve rustique et chrétienne, de ses mœurs primitives, de ses facultés de résistance à d'odieuses tyrannies. Ce qu'il veut, ce n'est pas une place à la cour, une mention dans l'histoire, un sourire de prince ou de souverain, une pension, un grade, un titre; c'est mieux que tout cela; c'est son âme, c'est sa conscience qu'il défend contre les atteintes de la Révolution acharnée à le priver de son Roi, de ses prêtres et de son Dieu. Voilà le secret de ces paysans qui s'agenouillent avant de combattre, épouvantent la Convention, arrêtent des troupes destinées à faire le tour de l'Europe, et frappent d'admiration Hoche et Bonaparte, Kléber et Marceau. Pendant ces jours néfastes où il n'y a plus ni loi, ni société, ni gouvernement, ni religion, ni patrie, ils personnifient quelque chose de vivace, de comparable aux battements de cœur de l'homme que l'on croyait mort et qui n'est

qu'évanoui. Cette égalité que la République proclame, et qu'elle trempe dans le sang en attendant qu'elle la jette aux pieds d'un maître, ils la pratiquent si complète, si vaillante et si pure ; ils l'élèvent à une si haute puissance, que, dans cette lutte sublime, les gentilshommes s'ennoblissent en devenant les égaux des colporteurs et des gardes forestiers... Ah ! comme je comprends le dilettante passionné, le causeur spirituel, qui, pour couper court à une oiseuse discussion sur la noblesse, s'écriait : « Voulez-vous que je vous dise les deux noms que je serais le plus fier de porter ? Mozart et CATHELINEAU ! »

Emile Grimaud, auteur des *Petits drames vendéens*, a parfaitement compris ce caractère d'héroïsme populaire et chrétien. Ses *drames* sont des légendes rimées, où la croix alterne avec l'épée, la prière avec le cri de guerre, le curé avec le *brigand*, où la poésie en deuil, les mains jointes et les yeux levés au ciel, se fait tour à tour la compagne de ces soldats, la ménagère de ces paysans, l'infirmière de ces blessés et la sœur de ces martyrs. Vendéen de naissance, de tradition et de foi, vivant au cœur de ces populations qui se souviennent de ce qu'elles ne peuvent plus recommencer, connaissant toutes les landes et tous les buissons, toutes les chaumières et tous les bouquets de bois de ce pays consacré par tant de dates glorieuses ou funèbres, le poëte n'a eu qu'à suivre les traces de la guerre, à écouter les anciens, à recueillir les récits de la veillée et du presbytère, à versifier ses émo-

tions ou à fouiller dans sa mémoire, pour être pathétique et vrai, simple et éloquent, aussi fidèle au sens historique et à la couleur locale, que s'il avait été le contemporain de ses héros ou s'il avait lu sur leur tombe l'abrégé de ses récits. Ce que l'on doit remarquer surtout dans ces *Petits drames vendéens*, c'est la justesse du ton. Voyez *le Sifflet d'argent*, *la Messe sans-prêtre*, *la Hache*, *le Pater*, *la dernière Lutte*. Certes, l'originalité de ces scènes violentes, de ces épisodes terribles, le contraste de cette foi robuste avec ces cruautés implacables, les revanches de ces âmes intrépides en face de leurs persécuteurs et de leurs bourreaux, pourraient, sans trop de dissonance, prêter à la déclamation et à l'emphase. Non ; la simplicité des moyens ajoute à la puissance des effets. Le sang coule à flots ; le pied se heurte aux ruines des manoirs dévorés par l'incendie ; les feux de peloton retentissent derrière les haies en fleurs ; les *blancs* sont traqués comme des bêtes fauves... Quels drames ! dites-moi si ces rudes paysans ne sont pas plus tragiques que les Atrides et les Césars ? Entendez-vous les pas des soldats de la République ? Un seul hameau restait intact; il était si petit, si pauvre, si humble, tellement séparé du monde par les épaisseurs du taillis et les aspérités du chemin ? Pourtant on le découvre, et malheur au curé, s'il se laisse arrêter ! Prévenu du danger qui le menace, il bénit sa paroisse et s'enfuit. La troupe républicaine arrive, fouille le presbytère et l'église, et

ne trouve rien. — « Ce sera pour demain ! » dit le brigadier.

Le lendemain, à l'aube, la cloche sonne comme si rien n'était changé aux habitudes du prêtre et des fidèles. — Le curé est donc revenu se faire prendre ? — Chef et soldats se précipitent, qu'aperçoivent-ils ? Dans le cimetière attenant à l'église et paré de sa verdure printanière, tous les habitants, à genoux et tête nue, récitent *leur* messe avec autant de recueillement et de ferveur que si le prêtre était à l'autel...

Auprès du grand chapeau que la rosée humecte
Repose le bâton qui fait qu'on les respecte,
Ce dur bâton de houx, qu'un *bleu* redoute, eût-il
Le sabre le meilleur et le meilleur fusil...

Ces bâtons et le nombre des Vendéens agenouillés font réfléchir le brigadier ; il donne le signal du départ...

Bientôt, loin du village, on vit les armes blanches,
Aux rayons du matin, scintiller sous les branches,
Et, quand le dernier *bleu* fut sorti du vallon,
La cloche aux vents jeta son plus gai carillon...

Cet émouvant tableau, qu'a probablement gâté ma prose, peut vous donner une idée de l'ensemble du volume, de la façon pittoresque et saisissante dont se nouent et se dénouent ces petits drames. Emile Grimaud, si j'ai bonne mémoire, avait débuté en littérature par le recueil

des poëtes lauréats de l'Académie française, enrichi de notices biographiques et littéraires, ouvrage où il eut pour collaborateur mon excellent ami Edmond Biré, et où les deux écrivains ont rivalisé d'exactitude, d'ingéniosité et de piquants aperçus. Combien je lui sais gré de n'avoir rien gardé, dans ses *Drames vendéens*, de son pèlerinage académique et d'avoir compris que, si des académiciens nonagénaires ont, dans leur jeune temps, chanté le *bocage*, ce n'est pas celui de La Rochejacquelein et de Bonchamps !

Bonchamps ! La Rochejacquelein ! d'Andigné ! Lescure ! Stofflet ! Cathelineau ! Charette ! Comment évoquer ces grands noms sans faire un retour, douloureux et consolant à la fois, vers la guerre de 1870 ? Sans sortir de son sujet, Émile Grimaud a trouvé là une de ses inspirations les meilleures, le texte d'un magnifique épilogue. La terre des héros et des martyrs, que l'on croyait épuisée, s'entr'ouvre tout à coup sous la terrible secousse, et produit une moisson nouvelle. Pareille à une métempsycose chrétienne, l'hérédité du dévouement et de la bravoure se révèle dans les mâles et pieuses figures qui vont sauver l'honneur de la France. Vaincus, meurtris, frappés, décimés comme les Vendéens de 1793, les Vendéens de 1870 ont, dans ce désastre, un bonheur qui a manqué à leurs pères. Ils se battent, ils meurent sous les plis du drapeau français ; ils ont pour ennemis les ennemis de leur pays ; ce sont des paroles allemandes

qui retentissent ou expirent à leurs oreilles : c'est en allemand que s'exhale le cri de triomphe ou d'agonie de ceux qui les écrasent ou qu'ils tuent. O magie d'une foi ardente et d'un courage indomptable! Pour sauver, pour réhabiliter la France républicaine qui les outrage, ces royalistes font tout ce que fait le parti républicain pour la déshonorer et la perdre!

L'heureux, le châtelain, le père de famille,
Saisissant des aïeux le vieux glaive rouillé,
Au feu mène et son fils et l'époux de sa fille;
Ils feront voir qu'il est encore des Bouillé...

.... Le regard plein de flamme et le cœur plein de force,
Un contre cinq, ils vont, sans brûler une amorce,
Ces sublimes soldats!
Combien sont-ils? Trois cents, criblés de projectiles;
Spartiates nouveaux, conduits aux Thermopyles
Par deux Léonidas!

(Sonis et Charette.)

Il faudrait tout citer; il faudrait saluer, avec le poëte, Sougy, Cazenove, Kersabiec, Houdet, Mauduit, La Brosse, Vogüé [1], Traversey, Bouillé. Il faudrait ajouter cette

1. Trois Vogüé, Robert, Joseph et Henri, ont éte tués dans cette guerre. Un des survivants de cette héroïque famille, le jeune Melchior Eugène, après avoir accompagné son frère sur le champ de bataille et passé à Magdebourg cinq mois de captivité, a été attaché à l'ambassade de Constantinople, sous le patronage de son illustre parent et homonyme. Il en a rapporté un volume que la *Revue des Deux-Mondes* a accueilli à bras ouverts, et dont nous reparlerons.

vérité qui jaillit en traits de feu de tout cet admirable épisode : cette fois, pas d'équivoque possible. La Révolution, sous ses deux faces — césarisme et démagogie — s'est faite, sinon complice, au moins synonyme d'invasion, de désastre, de ruine et de honte ; la royauté, sous les traits de ses plus généreux défenseurs, sauve du naufrage ce qui pouvait encore être sauvé... Plus de doute ! C'est le gage, c'est la promesse, c'est le signal d'une réconciliation définitive de la monarchie avec la France... Hélas ! j'écris cette page le 8 FÉVRIER 1875... Il y a quatre ans, jour pour jour, le pays enfin consulté consacrait, à des majorités immenses, ce gage, ce signal, cette promesse... Messieurs les parlementaires, qu'en avez-vous fait?

Mettons un sourire dans nos tristesses; opposons à ces scènes de deuil, à ces sanglants champs de bataille, à ces souvenirs funèbres, à ces espérances déçues, ce qu'il y a de plus doux, de plus suave, de plus charmant, ce qui repose l'âme et le regard. L'innocence après l'héroïsme, ce n'est ni dissonance, ni déchéance ; l'enfant au berceau, l'enfant sous les yeux de la mère, quel baume pour les blessures ! Quelle fleur sur les décombres ! Quelle image pour les cœurs fatigués de douleur, d'angoisse, de lutte ou de haine ! O l'enfant ! Comment ne pas l'envier et le chérir? Ce que nous souffrons, il l'ignore ; le mal que nous avons fait, il le réparera peut-être ; ce que nous avons perdu, il pourra nous le rendre !

Une heureuse coïncidence rapproche en ce moment sous ma plume l'œuvre exquise de deux poëtes ; une femme et un jeune homme ; mademoiselle Marie Jenna et M. Eugène Rostand. Le volume de Marie Jenna s'appelle *Enfants et Mères;* les deux petits livres — deux bijoux, — de M. Eugène Rostand s'intitulent *Poésies simples*, et *la Seconde page.*

Chateaubriand, qui n'était pourtant pas d'humeur facile, voulait que l'on essayât de temps à autre la critique des beautés, c'est-à-dire un trait d'union entre le public qui n'a pas le temps de tout lire et les ouvrages dignes d'être recommandés aux esprits d'élite. Cette critique, qui n'est pas toujours d'accord avec la malice humaine ou les sévères lois du goût, s'accorderait admirablement avec les fraîches et pures inspirations de M. Eugène Rostand, avec les virginales ou maternelles effusions de Marie Jenna.

J'ouvre les *Poésies simples,* et je lis :

LE NID

Chut ! parlez bas !... au fond de la chambre bien close,
Silencieuse et tiède, où la mère repose,
Voyez-vous s'arrondir, à côté du grand lit,
Dans l'ombre où tombe à peine un vague reflet rose,
Cette blancheur flottante et ce voile à long pli?...
Cela, c'est le berceau ; — quelque chose de frêle,
Et qui fait aux plus forts plier les deux genoux ;
Un nid, un oreiller mignon, une nacelle,

Deux rideaux blancs baissés, d'où sortent des bruits d'aile
Et des gazouillements d'oiseau confus et doux.
Parlez bas!... Il dort là, l'enfant qui vient de naître...
Le berceau! Dites-moi, pensez-vous qu'il puisse être
Au monde un nom plus pur, plus charmant et plus saint,
Et qui soit plus suave à la lèvre, et pénètre
Plus avant dans le cœur, lorsque le cœur est sain?...

Je l'avoue, ces vers délicieux, ceux qui suivent et que le défaut d'espace m'empêche seul de citer, m'ôtent toute faculté de critique. Ils ne me laissent que l'envie de m'abandonner une bonne fois au charme de cette poésie, d'aspirer à longs traits une bouffée de cet air pur, une gorgée de cette eau limpide, ne fût-ce que pour me dédommager des vulgaires étouffoirs de la politique centripète et de la littérature réaliste. N'allez pas croire que la poésie de M. Eugène Rostand soit monocorde, qu'il n'ait su chanter que les nids et les enfants! Ses deux recueils, le second surtout, accusent une remarquable souplesse de talent. Je me figure que sa jeune imagination s'est ouverte aux premiers souffles de la Muse, tandis que l'on parlait encore des *Fleurs du mal,* — Dieu merci! on n'en parle plus! — et que, en présence des tristes symptômes de cette maladie morale, destinée à tuer celui qui croyait en vivre, il a été pris de la noble ambition exprimée dans ces beaux vers :

J'ai soif de chasteté, de vertu, de noblesse,
Soif d'honneur, de bonté, de beauté, d'idéal;
Le reste, je le hais, — et, blasé, je le laisse

Aux novices, épris encor des fleurs du Mal.
Il me faut un air sain, une franche lumière,
Des cœurs dont la fierté puisse élever le mien;
Il me faut les parfums purs, la fraîcheur première,
L'épanouissement exquis des fleurs du Bien.

Le charmant poëte n'a pas failli à son programme. Lisez : *Ne quid nimis*, *les Sources*, *Gloria victis*, page digne du merveilleux groupe d'Antonin Mercié, *Excelsior*, *une Blessée*, *à Vingt ans*, *l'Honneur*. On a fort abusé, je le sais, de la comparaison du panier de cerises ; mais cette fois, pour avoir le droit d'en user encore, je propose une variante. Les cerises, ce n'est pas bien bon ; c'est le fruit des gamins et des pierrots Parlez-moi des fraises, qu'un poëte de 1810 appelait, je crois, les violettes de Pomone. Les fraises, c'est la fraîcheur, c'est le parfum, c'est le printemps, c'est la rare alliance de la friandise avec la santé ; c'est tout ce que sous-entendait Fontenelle presque centenaire, quand il disait : « Je suis sauvé si j'arrive à la saison des fraises ! » En déclarant que les deux sveltes volumes de M. Eugène Rostand sont deux paniers de fraises, je vous dis à peine tout le bien que j'en pense ; et, lorsque vous l'aurez lu, vous en penserez tout le bien que j'en dis.

Il n'est pas donné à tout le monde de chanter les enfants et les mères. Le talent, le génie même, n'y suffisent pas ; on prétend que nul n'a parlé des enfants mieux que Victor Hugo ; rien de plus vrai, si l'on se borne à considérer l'œuvre d'art ; mais le grand artiste était-il

assez pur, assez dégagé des passions et des misères de la vie, pour avoir le droit de toucher à ce duvet, d'effleurer cette hermine, de caresser cette sensitive, de boire cette rosée céleste dans ce suave calice ? N'est-ce pas le cas de s'écrier avec M. Eugène Rostand ?

.... S'il restait en vous une seule pensée
Que vous ne pussiez pas à Dieu dire tout haut,
N'approchez pas. Dans l'ombre où ce Dieu l'a placée,
Laissez cette âme intacte et que rien n'a froissée ;
Car il faut être pur pour toucher un berceau !...

Mademoiselle Marie Jenna aurait pu prendre ces vers pour épigraphe, et son livre ne les aurait pas démentis. Elle possède évidemment toutes les qualités nécessaires pour ajouter la pureté de son inspiration et la délicatesse de son âme à la pureté et à la grâce de ses sujets. Rarement on aura rencontré une harmonie plus parfaite entre l'œuvre et l'ouvrier, entre le poëte et cette poésie vivante dont elle a su faire excellemment une poésie écrite. Heureuses ou affligées, inclinées sur des berceaux ou agenouillées sur des tombes, toutes les mères devraient savoir par cœur ces cantiques de la joie et de la douleur, de la piété et de la tendresse, de la résignation et de l'espérance. Analyser un pareil ouvrage est l'impossible ; l'émotion ne vaut-elle pas mieux que l'analyse ? c'est à peine si on oserait citer ; il y a là des accents tellement vrais, que les mères foudroyées ne pourraient, en les écoutant, retenir leurs larmes. Je voudrais transcrire *la*

Mort d'un enfant, une Tombe, Pauvre petit, le troisième Enfant, le Jardin du riche, l'Enfant à l'église, chef-d'œuvre de sensibilité, comme on disait dans le bon temps. Je n'en ai pas le courage; je connais des cœurs brisés, dont ces beaux vers raviveraient peut-être les blessures et qui demanderaient grâce au poëte. Bornons-nous au *Premier sourire*, qui est aussi la première page du volume :

Quand du petit enfant la pupille incertaine,
Se dégageant enfin des ombres de la nuit,
Commence à distinguer dans la clarté sereine
La forme de l'objet qui se meut et qui luit.

Des flambeaux allumés la clarté le fascine,
Du hochet qu'on agite il suit le mouvement;
Il aime le tapis que la pourpre enlumine
Et semble à ce qu'il voit réfléchir gravement.

Mais voici que se penche un visage de femme...
Ce regard qui se voile et brille tour à tour,
Cette bouche qui parle, oh! cela, c'est une âme!
C'est le rayon d'en haut, c'est la vie et l'amour.

Et le front sérieux doucement s'illumine;
Dans l'âme de l'enfant, ce regard, cette voix,
Ont fait jaillir enfin l'étincelle divine,
Et sa lèvre sourit pour la première fois...

Il me semble que je n'ai pas perdu ma journée. Commencer par les héros et finir par les enfants, n'est-ce pas le meilleur moyen d'oublier qu'il y a les hommes?

XV

LES QUARANTE SANS SUISSE

15 mai 1875.

Parler de l'Académie française est chose fort délicate. Si on est soi-même académicien, la moindre critique, la plus légère épigramme expose à passer pour faux frère; témoin Sainte-Beuve, dont l'Académie, *malgré tout*, aurait dû être fière, qui, en d'autres temps, n'eût pas demandé mieux que d'être un académicien modèle, et qui avait fini par devenir suspect, agaçant, presque odieux à ses collègues, parce qu'il avait déclaré « *suffocants* » l'abus des influences parlementaires et l'oppression de la littérature par la politique. Si l'on n'a pas l'honneur d'appartenir à l'illustre corps et d'en posséder l'esprit, c'est bien pire. On mérite d'être relégué dans le Cercle des Envieux, de l'Enfer dantesque; on continue sotte-

ment la tradition séculaire des disgraciés contre les heureux, des refusés contre les élus. On risque de se voir appliquer pour la centième fois la fable du Renard et des Raisins, et la couleur des raisins se trouve là tout à point pour rappeler celle des habits.

Pourtant il existe des situations tellement indépendantes, qu'elles créent des priviléges exceptionnels. S'il est prouvé, par exemple, qu'un vieux critique, — à demi-littérateur, à demi-paysan, — ne doit attribuer qu'à lui-même le désagrément de n'être pas de l'Académie et ne saurait en garder la moindre rancune; que, la jugeant de loin, du fond de sa solitude ou des bords de son Danube, il a le droit de s'exprimer plus librement que s'il était de la maison; qu'enfin, sans parti pris d'aveuglement, de dénigrement ou de complaisance, il aime et honore l'Académie; qu'il l'a souvent défendue contre les détracteurs à outrance, et qu'il compte dans ses rangs des maîtres, des modèles et des amis, peut-être lui pardonnera-t-on d'interrompre un moment les sujets ordinaires de ses causeries pour dire à la vénérable compagnie : « Prenez garde! Vous venez d'échapper de bien peu à une faute, à un scandale, à une honte. Vous avez six mois pour réfléchir ; je vous en supplie ! que ces six mois fassent disparaître la faute comme une distraction, le scandale comme un mauvais rêve, la honte comme un cauchemar! »

L'Académie française n'a pas à se le dissimuler; depuis

plus de vingt ans, elle fait fausse route. Certes, on ne m'accusera pas de bonapartisme; mais, à présent que l'Empire est tombé, nous pouvons l'avouer franchement, quoi de plus puéril ou de plus sénile que cette monomanie d'opposition furieuse, contraire à l'esprit et aux origines de l'Institut, ridiculisée par le contraste de l'âge et de l'impuissance des frondeurs avec leurs violences, dangereuse pour eux, si le gouvernement les avait pris au sérieux ou au tragique; humiliante, s'il traduisait à leurs dépens en langue officielle le *telum imbelle sine ictu!* Quoi de moins littéraire, et, partant, de moins académique que cette façon de tout subordonner à la politique, de faire du Palais-Mazarin le Val de Grâce des anciens parlements, et d'arriver à repousser Théophile Gautier en l'honneur des doublures ou des triplures de M. Guizot ou de M. Thiers? Il y avait, à l'Académie, des philosophes, et, par conséquent, des logiciens. Je m'étonne qu'ils ne se soient jamais posé le dilemme suivant : « De deux choses l'une; ou l'Empereur est débonnaire, et alors nous sommes des immortels peu héroïques : ou il rivalisera tôt ou tard avec Caligula, Néron et Domitien; ce qui sera moins Commode; alors nous devons nous attendre à voir, un de ces matins, M. Pingard empalé, M. Viennet forcé de s'ouvrir les veines dans son bain, M. Villemain livré aux bêtes, M. Cousin invité à boire la ciguë, et quand le grand Patin essaiera de glisser un mot en notre faveur, le tyran sera de glace. »

Sérieusement, séances et élections offraient le même caractère, donnaient lieu aux mêmes remarques, plus ou moins mélancoliques. Comment se défendre d'un sentiment de tristesse ironique, lorsqu'on voyait, par exemple, M. de Salvandy — dont le fils vote aujourd'hui avec la gauche — secouer sa crinière pseudoléonine, empanacher son éloquence, tendre l'arc de ses lèvres et décocher à César ses flèches barbelées pour fêter la bienvenue de Monseigneur Dupanloup — dont l'Académie, seize ans plus tard, devait signer l'*exeat* en nommant M. Littré, ou de M. de Sacy qui allait, cinq ans après, tomber en extase devant les blanches épaules d'une gracieuse souveraine? Quant aux choix ou à certains choix, on comprend le motif de convenance qui nous défend d'insister. Constatons seulement que la plupart ont été l'équivalent d'une véritable *jettatura*. Le plus jeune, le plus intéressant, le plus sympathique de ces favoris du parlementarisme enragé, s'est vu tout à coup poussé par ces gâteries prématurées dans une impasse fatale d'où n'est sorti que son cadavre. Que dire de ce poëte à besicles, qui avait eu trois mois de vogue, trente-huit ans d'oubli, dont toute la gloire tenait dans le creux d'un hémistiche, et qui infligea à cette assemblée de lettrés par excellence le déplaisir d'entendre un discours charabia, où la poésie, repliant ses ailes, s'enfermait dans *la cage hyménéenne?* Et le garde actuel des sceaux, que nul n'accusera d'avoir jamais sacrifié aux

Grâces ; un de ces dragons de vertu, plus fâcheux que dix *libertins* ; rigoriste accommodant, à qui il plaît d'être qualifié d'Aristide et de voter pour un des héros du 4 Septembre? Et le plus sec, le plus aigre, le plus acide, le plus cassant, le plus taquin des parlementaires ; le type de ces hommes de 1830, qui, après avoir contribué à fonder la fragile monarchie de Juillet, n'ont rien négligé pour la rendre impossible ? etc., etc., etc... — Le tout pour aboutir à se déjuger en faveur de M. Emile Ollivier; tout différent celui-là, le plus élégant, le plus littéraire, j'allais dire le plus poétique des orateurs politiques, mais avec qui l'Académie a trouvé moyen de se tromper deux fois; la première, en le nommant trop tôt, avec un enthousiasme plébiscitaire; la seconde, en s'obstinant à hérisser sa réception d'obstacles, de rebuffades, de retards, de contradictions, de déboires, dont il n'a pas été la seule victime !

Mais quoi ! me dira-t-on, fallait-il donc saluer le coup d'État, s'incliner devant le succès, encenser la dictature, fraterniser avec le césarisme, nous faire les Boisrobert de ce Richelieu de contrebande ? — Non, mille fois non ! Une des nombreuses erreurs de notre époque est de ne pas admettre de juste milieu entre le séditieux et le courtisan, entre l'opposition et l'adulation, entre l'injure et l'hommage, entre la génuflexion et le coup de poing. L'indépendance n'est pas l'hostilité, la neutralité n'est pas la guerre. Chaque assemblée d'élite

a ses attributions distinctes, ses devoirs, sa spécialité. Celle de l'Académie était de redoubler, après le 2 décembre, de dignité et de réserve, de ne rien céder aux candidatures quasi-officielles, de se renfermer plus que jamais dans la littérature, de ne plus souffrir que la politique intervînt dans ses préférences et lui ménageât pour l'avenir des remords ou des regrets ; de faire de son silence une leçon, de supprimer enfin le compliment traditionnel, qui ajoutait encore à l'inanité et au vide des discours de réception. Rien de moins, rien de plus.

Parlerons-nous encore de M. Littré, qui n'a pas apporté, que je sache, à l'illustre compagnie d'autre lustre que les siens ? Son élection, en 1866, eût été pardonnable. Il s'agissait de récompenser une vie laborieuse et austère, un dictionnaire fait homme, un savant modeste, de bonne foi dans ses erreurs. En 1871, six mois après la Commune, un an après l'orgie du 4 septembre où le triomphe de l'athéisme avait facilité et aggravé la victoire des Prussiens, lorsque ce savant modeste était devenu député de l'extrême gauche, son élection a été réellement monstrueuse, et, s'il faut l'attribuer, comme on l'assure, à une réconciliation *in extremis* entre M. Guizot et M. Thiers, nous devons avouer que leur concorde a été aussi funeste que leur dissidence. L'Académie a payé cher cette fantaisie positiviste ; elle y a perdu le grand évêque, son honneur, sa gloire et la nôtre ; le

grand évêque dont la présence nous consolait de quelques autres, dont le nom nous faisait songer à l'eau bénite d'un exorcisme, chaque fois qu'un de ses collègues nous donnait le spectacle d'un *Fils de Giboyer* ou d'un enterrement civil !

J'ai gardé pour la mauvaise bouche M. Jules Favre, le premier des trois Jules, qui me ramène à mon sujet. On n'a, avec M. Favre, que l'embarras du choix ; c'est comme un bouquet de fleurs, qui ne valent pas celles de rhétorique, et je ne sais si le procès Naundorf [1], venant après les divers épisodes de sa vie publique et privée, n'est pas plus odieux que tout le reste. Est-ce à dire qu'un seul académicien dût penser à exclure M. Jules Favre, après avoir eu le tort de le nommer ? Assurément non ; mais c'est ici que Dieu fit du repentir la vertu des

1. Je me répète ; mais c'est à dessein: (voir le dixième volume des *Nouveaux samedis*, page 294). De pareils traits de caractère et d'impénitence finale, chez un homme qui aurait tant à se faire pardonner, devraient être reproduits à un million d'exemplaires. Voici le texte :

« Joséphine fait, en 1814, des ouvertures sur le Dauphin à » l'empereur Alexandre et au roi de Prusse, qui étaient allés » la voir. Elle meurt vingt-quatre heures après cette conver- » sation. Cette mort a été attribuée à un bouquet vénéneux, que » lui avait envoyé LE COMTE DE PROVENCE (*sic*). » — « Le » duc de Berry, devant qui l'existence du Dauphin avait été exa- » minée, et qui avait dit à Louis XVIII : « Mon oncle ! la jus- » tice avant tout ! » tombait, quelque temps après, frappé par » un assassin. » — (*Mouvement dans le public.*)

mortels... ou des immortels. Le subir comme une humiliation et un châtiment, ne pas passer un jour sans se dire avec force *mea culpa* : « Je me suis laissé entraîner par la passion du moment ; j'ai oublié ce que M. Favre avait été, ce qu'il pouvait redevenir. J'en demande pardon au Ciel et à la Terre. Ma pénitence sera de le retrouver jeudi prochain, à l'Institut, et Dieu veuille qu'il n'y ait jamais de semaine des quatre jeudis !... Ah ! si c'était à refaire, j'aimerais mieux nommer M. Bertron ou M. Gagne ! » Tel était, tel devait être le programme académique. Hé bien ! — et c'est là que je voulais en venir, — l'élection de M. Suisse, dit Jules Simon, aurait été ou serait : 1° LA RÉÉLECTION DE M. JULES FAVRE ; 2° LA CONSÉCRATION DU 4 SEPTEMBRE.

Une élégante Parisienne, à qui je demandais pourquoi elle avait refusé de danser avec un artiste charmant, mélodieux, célèbre, et même bon gentilhomme, me répondit : « Que voulez-vous ! C'est plus fort que moi... Il a mis du rouge ! »

Il a mis du rouge ! c'est possible ; mais, grand Dieu ! quelle différence ! Ce joli soupçon de rouge qui anime le teint du comte Almaviva, qui déguise la pâleur de l'amoureux Elvino, qui prête plus d'éclat au regard du duc de Mantoue, a-t-il rien de commun avec les grosses couches de rouge qui plaisent au rouge des nouvelles couches ? L'Académie devait et doit dire de M. Suisse, — dit Jules Simon, — ce que ma grande

dame disait de l'aimable virtuose. Lui aussi, il a mis du rouge, et quel rouge ! De quoi peindre le chiffre 606 sur un fond noir qui s'éclairera plus tard au feu de pétrole, de quoi couvrir une immense toile représentant un club de Belleville, plein des héros futurs de la Commune, et dans ce club, à la tribune, caressant ces passions démagogiques, un orateur en qui je reconnais le même M. Suisse, — dit Jules Simon. Voilà le point de départ. Voulez-vous que nous l'effacions d'un trait de plume ? Voulez-vous que ce fameux chiffre soit fantastique, que ces complaisances électorales soient du domaine de la fable ? Soit. Reste le 4 septembre. Ici, il convient, non pas de se fâcher, mais de s'expliquer.

Figurons-nous un moment que nous sommes désintéressés dans la question, que nous parvenons à nous distraire de nos griefs, à juger nos calamités et leurs auteurs comme les jugerait un Belge ou un Anglais bienveillant. Écartons de notre souvenir les odieuses scènes qui déshonoraient la France pendant que les Prussiens l'envahissaient ; scènes si intimement liées à la Révolution du 4 septembre qu'il est impossible de les séparer, et qu'elles remontent sans cesse du dernier de ces misérables pillards, incendiaires, ivrognes on assassins, au plus superbe de ces dictateurs. Oublions Garibaldi et ses hordes, cette défense dérisoire, servant de prétexte à tous les excès en attendant les crimes ; déchirons ces dépêches, ces décrets, ces télégrammes, toutes ces pièces

accablantes, éternels témoignages de jactance, d'ineptie, de mensonge, d'égoïsme ou de folie; impitoyable dossier qui, depuis quatre ans, se renouvelle et rajeunit chaque jour, qui paraît inépuisable et qui, si notre pauvre pays n'avait perdu toute pudeur, tout sens moral, forcerait à se cacher dans l'ombre ou à se prosterner dans la poussière les éditeurs responsables de ces ignominies et de ces fureurs. Evitons de rappeler que, par le fait de MM.Jules Favre, Jules Simon, Jules Ferry, Gambetta et leurs complices, nos désastres ont été décuplés, que le drapeau rouge a régné en maître, qu'il n'y a pas eu en France une ville, un bourg, un village, où, pendant six mois, le haut du pavé n'ait appartenu à une collection inouïe de bohêmes, de déclassés, de bateleurs et de chenapans. Consentons enfin à ignorer ces deux énormités finales; la Commune préparée et notre armée de l'Est perdue par leur imprévoyance. Vous avouez, n'est-ce pas? que je leur fais beau jeu. Eh bien! au point de vue d'une récompense quelconque, nationale, politique, littéraire ou académique, ils n'y gagneraient rien.

Je vais plus loin; je m'interdis, au sujet de M. Suisse, généralement connu sous le nom de Jules Simon, non-seulement toute personnalité, mais même toute critique. je le tiens pour un galant homme et un homme de talent, doux, aimable, insinuant, éloquent, velouté, sucré, mielleux, poli avec tout le monde, même avec les évêques. J'estime que ses ouvrages sont pleins de mérite,

et j'aime encore mieux les approuver que les lire, les louer que les acheter. Je ne veux pas même savoir si *l'Ouvrière*, *le Devoir*, *la Religion naturelle*, etc., etc., répondent à toutes les aspirations de l'âme humaine, à tous les besoins de la société moderne, si, dans un temps troublé comme le nôtre, ces livres, d'où la Révélation est absente, prouvent suffisamment à l'artisan et à l'ouvrière qu'ils doivent se contenter de leur mansarde et de leur salaire sans rien souhaiter de plus. Voilà de bien larges concessions ; elles ne me réduisent pas à capituler, au contraire, et, si on osait plaisanter avec de pareils souvenirs, je dirais qu'elles ne me font perdre ni une pierre de ma forteresse, ni un pouce de mon territoire.

Prendre l'initiative de la plus audacieuse des Révolutions ; renverser devant l'ennemi vainqueur un gouvernement, — déplorable, j'en conviens, mais vous avez démontré que l'on pouvait trouver pire, — subir, que dis-je ! assumer et rechercher la responsabilité d'une gigantesque entreprise où il y va de la vie ou de la mort d'un grand peuple; arranger les choses ou souffrir qu'elles s'arrangent de manière à laisser croire que l'on a secrètement désiré des défaites dont on avait besoin pour triompher et régner, c'est se réserver d'avance, si on réussit, une gloire comme il n'en exista jamais ; c'est aussi se condamner *a priori*, en cas d'insuccès, non pas à des proscriptions, à des supplices carthaginois que

nos mœurs ne comportent plus, mais à l'abdication la plus absolue de tout rôle ultérieur, aux plus épaisses obscurités de la vie privée, aux plus taciturnes bénéfices de l'oubli. Or, le mot *insuccès*, appliqué à la dictature de Septembre, est un euphémisme qui prouve ou l'exquise urbanité de ceux qui l'emploient, ou l'extrême pauvreté de notre langue.

Il faudrait inventer un mot nouveau pour des malheurs et des fautes sans précédent, un néologisme qui exprimât tous les sujets de rancune, de douleur et de colère que des prodiges de présomption, d'incapacité, d'aveuglement et de hâblerie peuvent donner à un pays trompé, rançonné et écrasé. Si nous avions le bonheur de vivre dans un siècle de foi, un cloître se serait bâti tout exprès afin d'offrir à ces grands coupables irrévocablement perdus pour les vanités de ce monde, le seul refuge qui pût désormais leur convenir ; le suicide chrétien où il ne reste plus de l'homme que ce qu'il en faut au cilice, au sac de cendres, au jeûne, à la tête de mort, à la pénitence et à la prière. Nous n'en sommes plus là, et nous n'en demandons pas tant. Choisissons, pour achever notre pensée, des exemples plus actuels et moins monastiques.

Le général Trochu, si impopulaire qu'il puisse être, a, quoi qu'on en dise, un dossier mille fois moins lourd que le plus innocent des révolutionnaires de Septembre. Que diriez-vous, pourtant, si nous avions, ce

qu'à Dieu ne plaise ! une nouvelle guerre, et si vous appreniez qu'il est nommé général en chef? Montons encore plus haut. Des épées d'honneur ont été offertes, en 1860, à Lamoricière; en 1871, au maréchal de Mac-Mahon. Ils ont refusé, uniquement **PARCE QU'ILS N'AVAIENT PAS ÉTÉ VAINQUEURS**, — et ils ont bien fait. Nos *civils* entendent autrement les susceptibilités de l'honneur et les solidarités de la défaite. Au lieu de cloître, ils ont l'Assemblée nationale, les conseils généraux, bientôt le Sénat, les ovations populaires; ils ont un pied dans les ministères, leur portrait derrière les vitrines, des journaux dans tous les kiosques et dans toutes les gares, des discours tirés à cent mille exemplaires. Ils ont bien mieux; ils possèdent le gouvernement de leur façon et de leur étiquette, naturalisé français en dépit de tout bon sens et de toute évidence, légalisé et légitimé par une Chambre que nous avions élue en d'autres temps, avec d'autres espérances. Ils ont la République, c'est-à-dire toute une amnistie pour leur passé, toute une certitude pour leur avenir. Que veulent-ils de plus? L'Académie française, en nommant M. Suisse — *dit* Jules Simon, — aurait fait à son tour ou ferait son 25 février. Elle substituerait la République de Septembre à la République des lettres. Elle cesserait d'être la bonne compagnie en littérature. Elle glorifierait ce qui ne peut pas même être réhabilité. Elle aurait l'air de ratifier, de sanctionner, de consacrer, elle, le type le plus parfait de

la société polie, ce que la société polie subira peut-être, mais n'acceptera jamais. Enfin — et je termine ainsi ma supplique, — elle se préparerait à elle-même d'inextricables lenteurs et de prodigieux embarras. Elle serait forcée de refaire toute une partie de son dictionnaire, de changer le sens de tous les *vocables* qui expriment la distinction du bien et du mal. Même avec l'aide de M. Littré, elle ne s'en tirerait pas.

XVI

ODILON BARROT[1]

I

29 mai 1875.

Il nous faudra donc achever de vieillir et de mourir sans avoir rencontré un homme politique, qui nous dise avec une courageuse franchise : « Hé ! bien, oui, je me suis trompé; *errare humanum est;* ma vie tout entière a été une longue erreur, ou plutôt la conséquence fatale d'un faux raisonnement. Je n'ai pas voulu comprendre que le principe monarchique — le vrai — et l'esprit de liberté étaient intimement liés l'un à l'autre; que cette liberté si désirable était le contraire de la démocratie; que chaque Révolution nouvelle, c'est-à-dire chaque victoire démocratique, forçait la France d'opter entre la dictature

1. *Mémoires posthumes.* — 1er volume.

et l'anarchie, ou, en d'autres termes, entre le despotisme d'un seul et la tyrannie de tous. — Aujourd'hui, après un demi-siècle d'enthousiasmes, d'illusions, de luttes, de crises, de mécomptes, de calamités, d'humiliations et d'angoisses, me voici près de ma tombe, laissant mon pays dans une situation si horrible, que son agonie semble précéder la mienne; me voici obligé de reconnaître que tous ces excès que je déteste, tous ces malheurs que je déplore, tous ces périls qui m'épouvantent, toutes ces hontes qui me désespèrent, étaient contenues en germe dans la Révolution de juillet, à laquelle j'ai participé. »

J'avais ouvert les *Mémoires* d'Odilon Barrot avec une certaine confiance. Je ne m'attendais pas à un bien vif plaisir littéraire; je savais que l'honorable *leader* de la gauche, du centre gauche ou de l'opposition dynastique (on s'y perd), avait plus de gravité que d'éclat, plus d'*autorité* que de charme, plus de fond que de forme, et que, en me racontant après M. Guizot les catastrophes contemporaines, il négligerait d'y mettre cette élévation de pensée et cette beauté de style qui firent pardonner à l'illustre octogénaire l'opiniâtre sérénité de ses souvenirs. Mais je savais aussi que cet esprit faux était parfaitement honnête, qu'il aimait sincèrement son pays, que, pour conjurer les maux dont il était cause ou complice, il lui eût suffi de les prévoir, et que, naïf amant de la popularité, il avait toujours eu le mérite de se récuser au moment où sa maîtresse l'aurait déshonoré en le couronnant.

Je ne pouvais oublier que, dans sa longue carrière, Odilon Barrot s'était trouvé en contact avec bien des événements qui ressemblaient à des leçons, que les occasions ne lui avaient pas manqué, sinon pour se repentir, au moins pour se raviser; que, après avoir accompagné Charles X à Cherbourg, il avait assez vécu pour voir les bandits de la Commune incendier Paris et massacrer les otages, et que, dans cet intervalle de quarante années, rien ne lui avait été épargné de ce qui pouvait lui apprendre par quelle irrésistible pente les petits-fils des *héroïques* vainqueurs de M. de Polignac étaient devenus les infâmes assassins de monseigneur Darboy. De cet ensemble, j'espérais extraire de quoi écrire en marge de ce volume une formule analogue à celle qui revient souvent dans les dictionnaires : « *Mémoires*, voyez *Confessions.* » Je me trompais. Cette lecture suggère tour à tour deux genres de réflexions; à propos de la plupart des personnages dont l'auteur nous parle, on se dit : « Quels coupables ! » — et à propos de l'auteur lui-même : « Quel innocent ! » Puisque j'ai écrit le mot confession, j'ajouterais volontiers, si je ne craignais de profaner la langue du catéchisme : « il garde pour lui la satisfaction, et il nous laisse la pénitence. »

Le volume a plus de six cents pages; les amis, la famille, les éditeurs d'Odilon Barrot ne sauraient se le dissimuler; on ne lira pas ou on lira d'un œil distrait tout ce qui, dans ces *Mémoires*, se rapporte soit à la profession

de l'éminent avocat, soit aux discours de l'éloquent député. Ces fragments, trop complaisamment reproduits, ont pu avoir leur jour ou leur quart d'heure de succès; à présent, ils ont perdu, non-seulement leur à-propos, mais même leur sens. Les événements ont parlé plus haut que les discours; ils lés écrasent de leur sinistre grandeur, et, quand nous lisons aujourd'hui un morceau de harangue plus ou moins réussie sur les lois de septembre, la coalition, le ministère Molé, l'emprunt Pritchard ou le droit de visite, l'impression est analogue à celle qu'éprouverait le propriétaire d'un champ dévasté, d'une ferme en ruines et d'une maison en flammes, si on lui racontait comment les rats ont mangé un boisseau de son blé. Ces longues citations pourraient être intéressantes, si l'orateur politique, changé en moraliste, les accompagnait de réflexions inspirées par le contraste de ces grains de sable avec ces aérolithes, de ces calculs de la sagesse humaine avec les coups de foudre qui en démontrent l'inanité. Il a négligé ce soin; cette partie de son livre ne sera lue ou relue que par M. Duvergier de Hauranne, lequel, chargé par le défunt de colliger, d'examiner et de publier ces *Mémoires*, les a fait précéder d'une notice, où se révèlent, comme partout, ses droits au titre glorieux de liquidateur des faillites parlementaires.

Ces histoires de revenants, ces exhumations oratoires et politiques, me forceraient à des récidives; j'aurais à répéter les remarques chagrines que m'ont jadis suggérées

les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*. J'aime donc mieux choisir dans ce volume quelques points culminants, quelques dates qui méritent de fixer notre attention : 1793, — 1815, — 1830, — 1831, — 1848.

Odilon Barrot était d'origine révolutionnaire. Son père, membre de la Convention, n'avait pas voté la mort du roi ; mais vous savez ce que signifiaient ces votes que l'on pourrait surnommer les euphémismes du régicide. Son grand-père, vieillard de quatre-vingts ans, avait été victime d'une de ces réactions locales, soulevées et exacerbées par la Révolution et la Terreur. Seulement, comme rien ne doit prévaloir contre la vérité et la justice historiques, je ferai remarquer que le *Camp de Jalès*, auquel Odilon Barrot attribue l'assassinat de son grand-père, n'eut d'abord rien de commun avec une bande de brigands et de meurtriers. Ce fut une réunion de gentilshommes du Vivarais, du Gévaudan et du Languedoc, qui se forma pour combattre la République, pour défendre ou venger la Royauté, et que justifiaient trop bien les crimes, la détresse et les calamités de ces années fatales. Si, en l'absence de tout gouvernement, dans le silence ou l'impuissance des lois, pendant cette phase qui va du 13 vendémiaire au 18 brumaire, des bandes faméliques et désordonnées usurpèrent le nom et envenimèrent l'œuvre du camp de Jalès, substituèrent le malfaiteur au gentilhomme, remplacèrent par le brigandage la légitime résistance, et commirent des assassinats, à qui la faute ?

Comment s'étonner de ces représailles, de cette traduction populaire et coupable d'une pensée plus haute ? Qu'est-ce que ces gouttes de sang versées dans un obscur village de la Lozère, si l'on songe aux flots, aux torrents, qui venaient de rougir les rues et les places publiques de presque toutes les grandes villes ? Les révolutions jettent dans les âmes un tel trouble, que parmi ceux-là mêmes qui les haïssent et leur résistent, il en est qui leur empruntent quelque chose de leurs violences et qui les combattent en les imitant. Plus tard, lorsqu'elles déclament contre ceux qui avaient appris à leur école le meurtre et le pillage, elles sont inconséquentes et ingrates. Elles signalent comme l'excuse de leurs crimes ce qui n'est que le fruit de leurs leçons; elles flétrissent ce qu'elles ont enseigné; elles maudissent comme leurs persécuteurs ceux qui ne furent que leurs disciples.

Fils et petit-fils de révolutionnaires, Odilon Barrot eut au moins le bon esprit de ne pas se laisser éblouir par la gloire impériale; éblouissement qui fut si commode et si profitable à tant d'austères *patriotes!* Libéral précoce, à une époque où le mot n'était pas encore inventé, il se déclare exempt ou dépourvu de tempérament militaire. Ceci le préparait, non pas à se réjouir des désastres de l'Empire et des revers de nos armées, — trait de mœurs réservé à nos républicains de 1870 — mais à accueillir le gouvernement qui nous apportait la liberté et la paix. Cependant entendons-nous bien ! Il ne veut pas que l'on

se méprenne sur cet accueil. Ce ne fut pas la monarchie qui le réconcilia avec la liberté; ce fut la liberté qui lui fit tolérer la monarchie. Il voulut bien permettre au Roi de remonter sur son trône après vingt-quatre ans d'exil, mais sous condition, et avec la chance de lui devenir haïssable, s'il préférait un moment sa couronne à sa Charte, ses appuis à ses démolisseurs, ses serviteurs à ses spoliateurs et ses amis à ses ennemis. L'année suivante, lors du funeste épisode des Cent-Jours, la conduite du jeune Odilon Barrot fut, en somme, fort honorable. Mais, là encore, il y a des nuances; on le calomnierait, ou plutôt on l'a calomnié en le dépeignant comme un volontaire royaliste. Il ne fut que le garde national de la liberté menacée par le retour de Bonaparte mille fois plus que par quelques pauvres vieux débris de l'Émigration ou de l'armée de Condé. Assez intelligent pour comprendre que ce retour néfaste ne pouvait amener qu'un nouveau despotisme si Bonaparte était vainqueur, ou une nouvelle invasion s'il était vaincu, Odilon Barrot s'en tenait à une sorte de royalisme négatif et de pis-aller, où le *quoique* opposé au *parce que*, commençait déjà à faire des siennes. Soit! Mais n'est-on pas tenté de sourire en voyant ce jeune stagiaire préluder ainsi à toute sa politique; ne rien refuser à la liberté qui va servir de passeport à toutes les folies, et lésiner avec le pouvoir, seule garantie de la liberté?

Glissons rapidement sur les années intermédiaires, et arrivons à 1830. Le caractère d'Odilon Barrot s'y dessine

de manière à faire regretter que ses sentiments, qui sont excellents, ressemblent si peu à ses opinions, qui sont déplorables. Il n'a pas encore atteint la majorité parlementaire. Libre de tout engagement avec la monarchie, inféodé au jeune parti libéral, mais sans alliage de bonapartisme, il n'a pas voté la fameuse adresse qui a si profondément froissé le cœur du vieux roi. Le voilà, bénévole mandataire de la Révolution triomphante! Il court de l'Hôtel-de-Ville à Saint-Cloud, du Palais-Royal à Rambouillet, conseillant au peuple la modération, à Louis-Philippe la royauté, à Charles X la retraite; prononçant le mot tristement historique : « Il est trop tard ! » au moment même où s'offre aux libéraux sincères la seule solution désirable, le vrai moyen de sauvetage; l'abdication de Charles X acceptée comme synonyme de l'avénement du duc de Bordeaux, de la régence du duc d'Orléans, et peut-être des fiançailles du jeune duc de Chartres avec la sœur aînée du royal enfant. Il s'étonne sans cesse de l'aveuglement des princes et de leurs serviteurs, jamais de la cécité du *patito* de la liberté, du courtisan de la foule, du modérateur de l'émeute, de l'homme d'esprit assez ingénu pour croire qu'il dépend de lui de corriger la logique révolutionnaire et d'assigner des limites aux triomphes démagogiques. Renouvelant ainsi la parabole évangélique de la poutre et de la paille, il évite de s'apercevoir que, si les rois et les royalistes sont myopes, les parlementaires libéraux sont atteints de la cataracte;

cataracte ! quel mot symbolique, puisqu'il s'applique aussi aux chutes torrentielles !

J'ignore à quelle époque de sa longue vie Odilon Barrot a rédigé cette partie de ses *Mémoires;* mais ce que j'ose affirmer, — et nous revenons ici à la critique littéraire,— c'est que, s'il avait été un écrivain de profession, historien ou romancier, il ne se serait pas mépris sur l'effet qu'il allait produire. Comme, parmi les espérances des destructeurs d'une monarchie séculaire, des fondateurs d'une monarchie d'expédient, il n'en est pas une qui n'ait misérablement avorté; comme, parmi ces personnages si fiers d'avoir à la fois démuselé et apaisé le tigre populaire, il n'en est pas un qui n'ait fait, à ses dépens et aux nôtres, connaissance avec ce *rictus* formidable; comme les derniers survivants de ces sages, décidés à rester tout ensemble libéraux et monarchiques, s'appellent Thiers, Duvergier de Hauranne, etc., etc., préparateurs inconscients ou volontaires de la République radicale; comme, d'autre part, les prétendus *attentats* de Charles X contre la liberté, comparés à tout ce que la France a supporté depuis lors, à tout ce qu'elle supporterait encore, échappent à la vue la plus subtile, il en résulte que tout l'intérêt, toute l'émotion, toutes les sympathies, pendant ce douloureux voyage de Cherbourg, sont pour la famille royale, tout l'odieux pour ces fabricants de monarchie au rabais, que l'on sait d'avance condamnés à la peine du talion.

Soyons justes ; le ton du narrateur, d'une convenance parfaite, est favorable à cet effet d'optique. Il a laissé à Paris les banquiers, les avocats, les journalistes, les ambitieux, les intrigants, acteurs et comparses de la comédie, tissant péniblement leur toile d'araignée, en attendant le gigantesque coup de balai. Sauf Lafayette, pour qui il professe une admiration absurde, et dont on aurait le portrait exact en prenant le contre-pied de son panégyrique, les vainqueurs de la veille ou du lendemain ne lui inspirent pas, à vrai dire, un bien vif enthousiasme. A mesure que se multiplient les étapes de ce voyage, les stations de ce martyre, il se sent peu à peu pénétré d'un attendrissement invincible. Chaque fois que les hasards de la route ou les détails de sa mission le rapprochent d'un membre de cette auguste race qui a sauvé la France des étreintes du despotisme, des furies de la guerre, des misères de l'invasion, des hontes du démembrement, des griffes de l'étranger pour lui donner quinze années d'une prospérité sans exemple, et à laquelle le pays répond par ce prodige d'ingratitude et de haine ; chaque fois qu'il se trouve en présence de ce roi dont le sourire et le cœur sont restés jeunes, qui nous a fait cadeau d'Alger malgré l'Angleterre et M. Thiers, qui allait nous rendre la frontière du Rhin (du Rhin !!!), malgré l'Allemagne et M. de Metternich, qui oppose à ses adversaires une courtoisie exquise, à ses malheurs une résignation chrétienne, et qui ne saurait ouvrir la bouche sans que l'épithète de

tyran ne ressemble à une détestable plaisanterie; chaque fois qu'il entrevoit, — il ose à peine la regarder, — cette princesse sublime qui n'a eu d'égales à ses infortunes que ses vertus, dont la grandeur s'est faite de nos crimes et la sainteté de ses pardons, il est ému, et cette émotion sincère relève et ennoblit son accent. Cet écrivain un peu fruste, qui n'a pas trouvé ou cherché un seul trait d'esprit en essayant d'esquisser les figures de ses confrères Dupin, Berryer, Mauguin, Mérilhou, Isambert, a presque du style, quand il nous montre madame la duchesse d'Angoulême, fatiguée de la voiture, marchant silencieuse et absorbée dans sa douleur, ou le duc de Bordeaux et sa sœur, « ces deux charmantes petites têtes blondes paraissant aux portières de la voiture et envoyant des baisers à droite et à gauche... Les hommes murmuraient tout bas dans leur langage naïf : « Ils sont cependant bien gentils, ces pauvres innocents ! » et les femmes pleuraient... »

Les femmes pleuraient... Ah! que ne pleuriez-vous aussi, vous tous qui, sacrifiant à votre ambition les droits les plus évidents et les devoirs les plus sacrés, infidèles même à cette Charte que vous prétendiez défendre et qui proclamait l'inviolabilité royale, insensibles à ce doux prestige de l'enfance forte de son innocence, de ses sourires et de ses baisers, ne tenant compte ni de la responsabilité des ministres, ni de l'abdication du souverain, méconnaissant le vœu de l'immense majorité du

pays, immolant les populations laborieuses et paisibles au *peuple* des barricades et des émeutes, avez eu jusqu'au bout le triste courage de bannir la fortune de la France? Nous pleurons aujourd'hui, parce que vous n'avez pas assez pleuré, et vous ne nous faites pas même, pour nous consoler, l'aumône d'un peu de repentir!

Ses mouvements de sensibilité honorent Odilon Barrot, mais ne tirent pas à conséquence. Ce sont comme des tressaillements fugitifs que lui arrache un pathétique spectacle, comme des éclairs nocturnes qui rendent plus frappantes les ténèbres de minuit. Il revient vite à son naturel, qui consiste à considérer la monarchie légitime comme victime de ses propres fautes et surtout à s'applaudir de la manière admirable dont s'est accomplie sa mission, ou, en bon français, de ce mélange de fermeté, de prudence, d'habileté et d'heureux hasard auquel la famille royale dut de ne pas être massacrée entre Rambouillet et Cherbourg! »

« — Je ne l'avais pas converti... La leçon lui avait si peu profité, qu'il aurait été tout prêt à recommencer... Il repartait pour l'exil, parce qu'il n'avait pas compris... » — Compris quoi? Que, depuis quinze ans, la Révolution travaillait à le renverser? Que le ministère Martignac n'avait apaisé aucune de ces passions implacables? que le mal était trop profond, la gangrène trop active pour être guérie par des émollients? que ces libertés si ombrageuses ne serviraient, en s'amplifiant,

qu'à désarmer la monarchie au profit des factieux? que les intérêts les plus essentiels de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la sécurité publique et de la paix, conseillaient au roi de faire un effort pour triompher de ses ennemis? qu'un *coup de force*, comme on a dit depuis lors, pourrait être comparable à ces spécifiques énergiques et incertains qui achèvent un moribond, mais qui peuvent sauver un malade? Ce sont là des textes sur lesquels on pouvait ne pas être d'accord avec M. Odilon Barrot, sans manquer absolument d'intelligence. Le moment lui donnait raison; mais la suite lui a donné tort. Ce récit, daté d'août 1830, était destiné à paraître en 1875; la distance est considérable, et pouvait justifier quelques variantes, que je cherche en vain dans les notes. Il en est des libéraux de cette époque antédiluvienne, accusant Charles X de *n'avoir pas compris*, comme de ces femmes ultra-romanesques qui se déclarent incomprises pour légitimer leurs folies. Charles X lui-même nous suggérait cette comparaison, lorsqu'il disait, en 1829, à M. de Chateaubriand, avec son charmant esprit d'ancien régime :

« — Que voulez-vous, mon cher vicomte? Le mari est vieux, la femme est jeune, et vous savez, en pareil cas, ce qui arrive! »

J'insiste, encore une fois, sur l'énorme distance qui sépare de la publication de ce volume la date de ces événements, parce qu'elle fait mieux ressortir ce qu'il y a de

naïf dans certaines pages. Parcourez en idée ces quarante-cinq ans, ces prodigieux retours de fortune et d'adversité, ces révolutions, ces républiques, ces dictatures, ces écroulements d'empires, ces guerres civiles, ces épidémies, ces massacres, ces incendies, ces invasions, ces désastres, ces traités de paix plus lugubres que des défaites. Puis relisez les pages 185 et 186 des *Mémoires* d'Odilon Barrot : « Ainsi s'accomplit ce grand événement, qui a déjà frappé d'étonnement et d'admiration les contemporains, mais qui, à mesure que les générations s'en éloigneront, prendra un caractère de plus en plus SAISISSANT, etc., etc... » Il ne tiendra qu'à vous de croire, avec l'auteur, que l'honneur de n'avoir tué que des gardes du corps et d'avoir laissé partir Charles X sans l'assassiner, forme le plus admirable chapitre de l'histoire contemporaine. Hélas! notre bonheur, nos libertés et notre honneur, ont subi, depuis cette époque, tant de saisies, qu'il n'est plus resté de place pour le saisissement. — « Les étrangers, ajoute Odilon Barrot, ont mieux apprécié, plus admiré que nous-mêmes ce grand acte... » — Admiration prophétique! Les étrangers commençaient à être de nouveau jaloux de la France, et cette rechute révolutionnaire les dispensait désormais du péché d'envie. Nul n'ignore que la plupart des Anglais présents à Paris en juillet 1830 combattirent avec les insurgés contre les troupes royales.

II

Avant de passer de 1830 à 1848, ou, en d'autres termes, de Charles X à Louis-Philippe, je crois devoir citer quelques lignes de ces *Mémoires* (page 171). Protester contre les remarques chagrines d'Odilon Barrot, ce sera une façon toute naturelle de ménager la transition.

« A Cherbourg, le nombre des personnes décidées à accompagner la famille royale était moindre encore. C'est que le temps avait produit son effet inévitable; le nouveau gouvernement se consolidait; la France se prononçait tous les jours avec plus de force et d'unanimité en sa faveur; la réflexion, les influences de position et de famille, dominaient peu à peu les premiers élans de la fidélité, et le calcul prenait le dessus sur l'enthousiasme.... »

Nous aurions trop à dire sur cette prétendue *unanimité* de la France, que nul n'avait daigné consulter, et que remplaçaient très-désavantageusement, d'une part l'omnipotence de l'émeute parisienne, de l'autre les diverses fractions d'une majorité parlementaire, factice, débordée par les événements, forcée de recourir aux expédients et de bâcler au lieu de reconstruire. C'est, au

contraire, faute de cette unanimité, faute d'une origine vraiment nationale, que la monarchie de 1830, malgré bien des habiletés de détail, malgré le talent de presque tous ses ministres, l'autorité du fait accompli, l'assentiment des classes bourgeoises et le puissant concours des intérêts matériels, n'a jamais eu qu'une existence artificielle, et nous paraissait suspendue dans l'espace plutôt qu'implantée dans le sol. On eût dit un édifice sans fondements ou un arbre sans racines, capable de se tenir debout tant que les secousses ne seraient pas trop violentes, mais condamné à tomber dès que *le vent redoublerait ses efforts.*

Au surplus, la question n'est pas là. Ce que nous voulions relever dans ce passage des *Mémoires*, c'est cette promptitude des plus fidèles serviteurs de la Royauté légitime à se lasser de leur dévouement, à se détacher de leur vieux maître, à calculer les bonnes et les mauvaises chances, à se retourner du côté du soleil levant et à s'esquiver sur la pointe des pieds, comme ces Parisiens, invités à un enterrement, qui profitent d'un embarras de voitures ou de l'angle d'une rue, pour se dérober au cortége funèbre et revenir à leurs affaires. S'il fallait, à la honte de la nature humaine, admettre une volte-face aussi rapide, nous aurions à expliquer un phénomène bien extraordinaire. Quoi! la fidélité de l'élite des royalistes groupés autour du trône n'aurait duré que huit jours; ils n'auraient plus songé qu'à concilier

les calculs du *decorum* avec les bénéfices de la désertion ; et, au bout de quarante-cinq ans, le sentiment royaliste est encore si vivace, que l'on compte les transfuges, et que, pour les plus mémorables, cette défection a été l'équivalent du déshonneur ! Une génération presque tout entière a disparu, ne laissant à ses héritiers que des souvenirs, des traditions, des images, bien moins éloquentes à l'imagination et au cœur que l'impression personnelle, toute chaude du contact des événements et des hommes; et, sur ce terrain bouleversé par la Révolution, du milieu de ces pierres tumulaires où semble inscrit le néant des illusions et des espérances, nous avons vu naître et grandir une génération nouvelle, aussi convaincue, aussi fidèle que ses devanciers, prête aux mêmes dévouements, aux mêmes sacrifices ! Les conscrits et les volontaires du royalisme n'ont rien à envier à ses vétérans; les légitimistes de transmission marchent de pair avec les légitimistes d'origine. C'est que le principe monarchique possède une vie intérieure, une force indépendante des caprices de la fortune. Comme il s'adresse aux facultés les plus hautes de la conscience et du cœur, il les maintient à son niveau, et, à leur tour, elles le maintiennent intact, pour rester dignes de ce trésor. Quant aux monarchies de hasard ou d'à peu près, il leur faut le succès pour qu'elles conservent des amis. Créées par l'apparente nécessité du moment, elles ne peuvent plus compter sur les affections dès qu'elles cessent de tran-

quilliser les intérêts, et elles auraient mauvaise grâce à invoquer la politique de sentiment lorsqu'elles font faillite à la politique d'égoïsme.

Voilà le trait caractéristique, la différence essentielle qui m'a toujours frappé dans le gouvernement de Louis-Philippe, et qui ressort, à chaque page des *Mémoires* où Odilon Barrot nous raconte les diverses phases du règne. Les hommes d'État, les ministres, les députés associés à son œuvre, servirent leur roi sans l'aimer. Après l'avoir proclamé d'urgence comme nécessaire, ils eurent parfois envie de le maudire comme gênant. Au lieu de comprendre que les libertés qui leur étaient chères ne pouvaient vivre sans la royauté qui leur devenait suspecte, ils prenaient à la lettre cette constitution anglaise, si peu compatible avec notre génie national, et qui permet au roi d'être fou, pourvu que le premier ministre soit habile. Sous prétexte qu'un monarque constitutionnel doit s'effacer et disparaître dans la constitution comme un rouage invisible dans une machine bien faite, ils auraient voulu, sur le trône, un être de raison plutôt qu'un homme raisonnable, et un prince spirituel qui prétendait avoir un avis leur convenait moins qu'un imbécile qui se serait laissé conduire.

Logés au cœur de la place, ils ne pouvaient se faire illusion sur la fragilité du gouvernement qu'ils avaient fondé, auquel tout devait les attacher, et qui, suivant qu'il durerait ou tomberait, allait justifier ou condamner

leur politique. Cependant ils ne lui ont ménagé ni les chicanes, ni les secousses; quand j'aurai indiqué, d'après Odilon Barrot et ses *Mémoires*, les erreurs qu'ils ont constamment commises, qui expliquent la coalition et qui préparaient la Révolution de février, je pourrai me dispenser de suivre cette narration d'outre-tombe à travers la fastidieuse histoire des conflits parlementaires, des tempêtes dans le verre d'eau de la tribune, des crises ministérielles, des divisions, subdivisions ét morcellements de partis, et de ces nombreux ministères qui, à force d'avoir peu de sens, finissaient par n'être que des dates. Si Shakspeare a pu dire de la vie « qu'elle est ennuyeuse comme un conte raconté deux fois, » — que dire de la politique, surtout d'une politique, qui, en se racontant, nous rappelle le mal qu'elle nous a fait?

Dans un pays toujours disposé à croire, comme Sganarelle, que tout est perdu, s'il ne voit pas à sa tête le *virum quem* du poëte pour le sauver dans le péril ou le contenir dans le calme, les hommes d'État dont je parle en voulaient à Louis-Philippe — et, au bout de trente ans, Odilon Barrot le lui reproche encore, — de s'obstiner à faire du gouvernement personnel. Certes, je n'ai ni qualité, ni vocation pour devenir, dans mes vieux jours, panégyriste ou apologiste du *Roi des Français*. Si la fantaisie m'en prenait, les imprimeurs de la *Gazette de France* refuseraient de m'imprimer et ses abonnés de me lire. Seulement, je m'étonne que ces hommes si in-

telligents, dont M. Thiers reste, en définitive, le type le mieux réussi, n'aient pas admis une distinction qui saute aux yeux. Autre chose, ce me semble, est de vouloir faire du gouvernement personnel pour arriver à faire du despotisme, à congédier, un beau matin, ministres et Chambres, à bâillonner la presse et à dire comme Louis XIV : « L'État, c'est moi ! » — ou comme Médée : « Moi, dis-je, et c'est assez ! » Autre chose, de vouloir gouverner par soi-même, parce que l'on se croit, à tort ou à raison, plus expérimenté, plus capable et plus habile que la plupart des conseillers de la couronne. Cette prétention, chez Louis-Philippe, était-elle assez exorbitante pour refroidir le zèle ou éveiller les méfiances de ses collaborateurs naturels ? Il est permis d'en douter.

Dépourvu d'élévation dans les idées et surtout dans les sentiments, Louis-Philippe était — on peut le reconnaître aujourd'hui, — prodigieusement spirituel. Il avait sur ses ministres la supériorité de l'éducation, de l'âge, d'une longue expérience. Ses années d'exil, les vicissitudes de sa vie, les leçons de l'adversité, ses relations avec les représentants les plus considérables de la diplomatie européenne, ce je ne sais quoi d'inhérent au titre de roi, alors même qu'il est de branche cadette et échange son sceptre contre un parapluie, tout le prédestinait mieux qu'un journaliste ou un professeur, un philosophe ou un avocat, au maniement des affaires extérieures. Or, si je suis bien informé, — et je le tiens de M. Thiers

lui-même, du regrettable M. Thiers de 1867, — c'est principalement de ces affaires-là que Louis-Philippe eût désiré se réserver le monopole. Est-il possible de lui donner tort? Si c'est lui qui, en 1831, refusant de personnifier la Révolution en Europe, respectant les petits États, préférant les bienfaits de la paix à une popularité dangereuse, se bornant, en Belgique et en Italie, au strict nécessaire, n'accordant à la Pologne qu'une tendresse platonique, a peu à peu infusé sa politique dans celle des Laffitte, des Lafayette, des Dupont de l'Eure et des Odilon Barrot; si, par ce sacrifice de la gloriole au bon sens, il a retardé les catastrophes et donné à la France dix-huit années d'épargne et de répit, est-il donc bien coupable? Si, malgré M. Thiers, il a énergiquement repoussé le système d'intervention en Espagne, qui oserait l'en blâmer? Si, en 1840, il a arrêté, au premier couplet de la *Marseillaise,* les velléités belliqueuses du même M. Thiers, sommes-nous désormais assez sûrs du succès de nos armes pour avoir le droit de l'accuser? J'abrége cette énumération fort singulière sous ma plume, et qui peut se résumer en quelques lignes. Ceux qui se sont constamment trompés depuis près d'un demi-siècle, et qui, même après les épreuves les plus foudroyantes, conservent encore le privilége d'illusions et d'erreurs rétrospectives, sont-ils bien venus à se plaindre que *leur* Roi, au lieu de se laisser gouverner par eux, ait essayé de les gouverner? Et, si nous passons à cette

question de sentiment que dédaignent les parlementaires, mais sans laquelle il n'y a pas de monarchie possible, qu'est-ce donc que cette affection, que ce dévouement, qui, en présence d'un roi septuagénaire, ne veut pas et ne sait pas attendre?

Doit-on en conclure que Louis-Philippe, dans cette étroite limite de la vulgaire sagesse, fut ou aurait été infaillible? Assurément non. Il a péri victime d'une étrange inconséquence, que l'on a pu signaler surtout dans les préliminaires de sa chute. Ayant traversé la grande Révolution où toutes les palinodies succédèrent à tous les crimes, sachant à quel taux s'évaluait la conscience d'un révolutionnaire, il en avait gardé un profond mépris pour l'humanité, et, par conséquent, pour l'opinion. De là, dans deux ou trois épisodes qu'il est inutile de rappeler, cet oubli complet des lois de la morale et de l'honneur, oubli dont les avantages immédiats sont tôt ou tard expiés par d'inévitables châtiments. En même temps, soit par caractère, soit par l'influence de son siècle et de son rôle, ce contempteur de l'humanité et de l'opinion était humain et libéral. Dès lors, il devait fatalement succomber ou à son mépris pour ce qu'il épargnait, ou à ses ménagements pour ce qu'il méprisait. Ce qui est résulté de cette contradiction, vous le savez. Il aurait pu prévenir la Révolution de février, s'il avait tenu compte des rumeurs sinistres qui l'annonçaient; il aurait pu la dompter, s'il avait consenti à sévir contre cette

force populaire qu'il avait refusé de redouter. En vingt-quatre heures, il passa d'une sécurité railleuse qui l'empêcha de prévoir, à une impuissance volontaire qui l'empêcha de réprimer. Il craignit d'ensanglanter la rue qu'il avait dédaigné d'entendre; et, comme la vie publique est un théâtre où le dénoûment décide du sort de la pièce, il n'en a pas fallu davantage pour faire douter à tout jamais de son habileté et de sa sagesse.

Voilà les contrastes qu'Odilon Barrot, témoin, acteur, dupe dans cette lutte suprême, aurait dû saisir au passage. Ses *Mémoires*, qui ne sont qu'honnêtes, auraient été intéressants. Il a mieux aimé fouiller dans les écrins de M. Josse, attribuer la chute de Louis-Philippe à ses efforts pour reconstituer tant bien que mal le principe d'autorité, à ses préférences pour le centre droit aux dépens du centre gauche; il a mieux aimé répéter, sans le rajeunir, l'éternel récit de discussions oiseuses et de péripéties oubliées. Il y a cependant une originalité dans ses *Mémoires*. Le chapitre qui eût été le plus curieux, et où nous nous serions empressés de chercher l'explication ou l'excuse de la journée la plus équivoque de toute sa vie politique, ce chapitre s'est *trouvé perdu*, et, ce qu'il y a de pire, c'est que, étant perdu, il n'a pu se retrouver. Vous avez deviné déjà qu'il s'agit de l'époque où Odilon Barrot était préfet de la Seine, où les héros de juillet continuèrent leur héroïsme en saccageant l'archevêché et l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et en jetant à

l'eau d'inestimables trésors d'art et de science ; jour néfaste qu'il est difficile de rappeler sans avoir envie de citer le mot célèbre de Royer-Collard : « Monsieur Barrot, je vous ai connu il y a quarante ans; vous vous nommiez Pétion. »

Ce mot était-il injuste? Le chapitre dont nous déplorons la perte aurait-il servi de réplique au terrible distributeur de coups de boutoir et rectifié une opinion à peu près universelle? Les amis, la famille et les éditeurs paraissent le croire (voyez page 192). Cette fâcheuse lacune leur semble surtout comblée par une lettre de monseigneur de Quélen, archevêque de Paris. Nous les remercions de cette confiance, qui nous offre l'occasion de rendre hommage à une douce et sainte mémoire. La mort héroïque ou tragique de trois des successeurs de monseigneur de Quélen, non moins que la fuite des années et la sombre grandeur des événements, a rejeté dans l'ombre cette vénérable figure qui reste gravée dans mes souvenirs d'adolescent. Forcé de se cacher, accablé d'outrages, insulté, méconnu, calomnié, persécuté par la population de Paris, le pieux prélat ne répondit à ces infamies et à ces injures que par un redoublement de charité. En visitant les cholériques quinze mois après avoir été menacé de mort et chassé de son palais, il fut aussi admirable que monseigneur Affre en sacrifiant sa vie sur les barricades; car l'un n'avait qu'à mourir, et l'autre avait à pardonner. Maintenant, faut-il l'avouer? J'ai relu trois fois sa lettre au préfet de la

Seine, et je n'y vois rien, absolument rien de concluant en faveur d'Odilon Barrot. Doué d'une politesse exquise, alliant les manières de l'ancienne cour aux idées les plus généreuses, monseigneur de Quélen, en écrivant cette lettre, appliquait, dans un autre cadre, au fonctionnaire dont l'honnête faiblesse l'avait mal protégé, le miracle de charité chrétienne qui le conduisit à l'Hôtel-Dieu et aux foyers de l'épidémie. Je me figure Odilon Barrot accompagnant l'archevêque dans cette funèbre et courageuse visite. Monseigneur de Quélen se penche sur le lit d'un moribond, qui, ému de tant de vaillance et de bonté, se déclare coupable d'avoir incendié sa demeure et d'avoir voulu le massacrer. « — Mon ami, lui dit l'archevêque en le bénissant, je vous pardonne ce que vous avez fait. » — Puis, se tournant vers son compagnon, il ajoute : « Et vous, monsieur, je vous pardonne ce que vous avez laissé faire ! »

XVII

LE COMTE CHARLES DE RÉMUSAT

12 juin 1875.

Notre époque, déjà bien à plaindre, serait vraiment trop malheureuse, s'il ne nous était pas permis de choisir et d'honorer, parmi nos adversaires, ceux qu'un caractère estimable, un libéralisme sincère, une politesse exquise, un dilettantisme ingénieux, un savoir réel sans pédantisme, un esprit sans fiel, une façon particulière d'appuyer à gauche sans cesser de regarder à droite, recommandent à nos sympathies, malgré toutes les dissidences. Pour moi, le comte Charles de Rémusat est tout entier dans ce mot charmant : « J'ai été une des victimes de M. Louis Veuillot.. Eh ! bien, je suis si amoureux du talent que, si ce *diable d'homme* se présentait à l'Académie, je voterais pour lui... » — En écrivant ces lignes, il m'est facile de recomposer l'ensemble de cette

physionomie aimable, attrayante, à la fois studieuse et mondaine, pensive avec un léger grain d'ironie, empreinte d'une bonhomie narquoise, sémillante à la surface, et, au fond, un peu mélancolique, comme si elle avait eu à refléter de nombreux mécomptes, à prouver que des milliers d'idées ne valent pas un seul principe, et que le *chez soi* du croyant est préférable au *tour du monde* du philosophe. Quand j'aurai dit que M. de Rémusat était le contraire d'un fanatique, j'aurai livré le secret de sa faiblesse et de son charme. Nous avions tout à la fois le plaisir de jouir de son esprit et de constater son peu de certitude. Lorsqu'un homme spirituel et bon a l'air si peu sûr de ce qu'il pense, il redouble en nous la joie ou l'envie de croire ce dont il doute.

Au surplus, puisque cette étude doit être forcément bien incomplète, je m'abstiendrai autant que possible de suivre M. de Rémusat à travers les zigzags de la politique contemporaine. La politique, que je n'aime pas, se venge en me poursuivant et finirait par absorber ma littérature. D'ailleurs, soit modestie, soit insouciance, soit aveuglement d'amitié, M. de Rémusat, fort capable d'occuper les premières places, s'est presque toujours contenté des secondes. Il a été presque constamment le satellite d'une brillante planète dont les évolutions innombrables donneront beaucoup de besogne aux Leverriers de l'avenir. Dès lors, il serait injuste de le chicaner comme un premier rôle, de le critiquer

comme s'il avait eu l'initiative des divers épisodes de sa vie publique. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher tombe d'aplomb sur ses voisins, qui y mirent plus de passion, plus d'acharnement, plus d'ambition et plus de rancune que lui. Son histoire est celle des *libéraux* de la restauration, qui compromirent la liberté en la séparant de la monarchie, que la révolution de février punit de la révolution de juillet, que le coup d'État fit repentir de leur adhésion au 10 décembre, que la Commune, fille du 4 septembre, aurait dû brouiller avec la république, et qui, d'expiation en expiation, aimant mieux se réconcilier avec le mal qu'avec le remède, sont arrivés à accepter leur châtiment sur notre dos, et à nous traiter comme ces camarades plébéiens des fils de prince, que l'on fouettait à chaque nouvelle faute des augustes écoliers.

Mais il existe en l'honneur de M. de Rémusat cette différence, qu'il semble, à distance, avoir fait en amateur ce que d'autres ont fait en artistes, que l'homme de bonne compagnie corrigeait en lui le révolutionnaire, et que, après maintes catastrophes dont il fut complice ou dupe, il paraissait croire *que ce n'était pas arrivé*. La philosophie, qu'il a franchement aimée, ne lui enseignait peut-être rien de bien clair; mais elle adoucissait pour lui les angles aigus de la politique; elle l'aidait à idéaliser toutes ces réalités vulgaires ou blessantes, à mettre du platonisme dans ses opinions et ses votes; elle lui rappelait qu'on ne doit ni s'enivrer du succès, ni

s'étonner des disgrâces, que la moindre des vérités du monde moral est supérieure à nos discussions et à nos intérêts misérables, et qu'il n'est pas de situation où saint Anselme ne doive consoler de Barodet.

Il a passé par les ministères avec des allures et des légèretés de fantôme, sans s'y arrêter, sans s'y attacher, et volontiers il eût dit à ceux de ses adversaires qui lui auraient reproché d'être ministre, ce que Michaud répondait à ses amis qui le grondaient d'être marié : « Je le suis si peu ! » J'ai déjà écrit le mot *dilettantisme* ; s'il n'éveillait pas une idée de nonchalance ou de paresse, peu compatible avec cette vie laborieuse, je n'en trouverais point de plus applicable à ce penseur dont l'aménité eût désarmé toutes les colères, que je me figure tantôt lisant une page du *Phédon* dans la voiture qui le mène à la Chambre ou l'éconduit du ministère, tantôt prêt à faire l'école buissonnière avec les vieux livres des quais ou sous les vieux arbres des Tuileries, afin d'esquiver une séance ennuyeuse ou d'échapper à un gros discours. Esprit fin, gourmet, curieux, ailé, qui n'appuie jamais, qui semble toujours effleurer même ce qu'il approfondit, qui se garde d'imposer ce qu'il expose, et qui, sachant beaucoup, a l'air de nous dire : « Que sais-je ? » — Se fâche-t-on contre les abeilles ? Nous ferons donc, si vous le permettez, profiter M. de Rémusat de toutes ces circonstances atténuantes et allégeantes. Nous ménagerons ce dégustateur d'idées en songeant à

tout ce qu'il a dû souffrir, dans les derniers temps, quand il lui a fallu subir les amertumes de l'arrière-goût et avaler le fond du vase; — et nous en profiterons nous-même pour rajuster cette esquisse à nos habitudes littéraires.

Effaçons les plus récents et les plus importuns de nos souvenirs; remontons le cours des années, et remarquons ce que Sainte-Beuve signalait déjà, il y a plus d'un quart de siècle, en 1847. Non-seulement la politique de M. de Rémusat nous apparaît émoussée, estompée, gazée — j'allais dire embellie, par ses aptitudes si variées de causeur, d'homme du monde, d'*essayist*, de moraliste, de métaphysicien, de vulgarisateur, d'écrivain élégant, de critique plein de finesse et de goût, de littérateur exquis, d'éclectique associant le culte des grands classiques à une heureuse indulgence pour les tentatives nouvelles; mais, dans sa littérature même, ce qui le rend plus intéressant, ce qui lui assure je ne sais quels bénéfices de brume et de lointain, c'est qu'il a gardé pour ses intimes toute une partie de ses inspirations et de ses œuvres; sinon la plus sérieuse, au moins la mieux faite, en cas de succès, pour populariser un nom. Il leur prêtait ainsi cet attrait de curiosité et de mystère, auquel il ne faudrait pas trop se fier, mais qui permet aux esprits délicats de réussir par conjecture sans courir les chances contraires, et de remplacer la quantité des suffrages par leur qualité. Ce genre de succès hypothétique et apocryphe devait plaire à un homme que blessait toute affirmation trop

bruyante; souvent, en voyant son libéralisme aristocratique traduit en émeutes, en barricades, en assassinats ou en incendies, il a, j'en suis sûr, tristement comparé à ces traductions brutales les filles élégantes de ses illusions et de ses rêves.

M. de Rémusat, au sortir du collége, a commencé par la chanson ; si Béranger, qu'il admirait beaucoup trop, ne lui avait pas offert, à la même époque, un type de perfection désespérante, il aurait peut-être poursuivi cette veine nationale et gauloise. On a pu lire récemment, dans une lettre d'Ampère à madame Récamier, que ces chansons, lues ou fredonnées dans un groupe d'élite, avaient été fort applaudies et comparées sans trop de désavantage à celles du chansonnier en vogue. Ampère, qui a passé sa vie à écrire, à côté de pages charmantes, des vers et des drames fort médiocres, avait ses raisons pour prendre au sérieux les succès de lecture, Nous ne connaissons, de ces *juvenilia* lyriques de M. de Rémusat, que ce refrain, qui ne semblait pas devoir troubler le sommeil de l'auteur du *Roi d'Yvetot* :

Mais comment offrir à nos *belles*
Des cœurs flétris, des bras vaincus?
Nos chants seraient indignes d'elles...
Français, je ne chanterai plus !...

Ces vers d'écolier, où une bouffée de chauvinisme se mêle au style galant de l'Empire, nous suggèrent une

remarque. Quel ravage avaient donc fait dans les jeunes têtes l'*épopée impériale*, les Cent-Jours et leurs suites inévitables, pour que Charles de Rémusat, qui devait, trente-cinq ans plus tard, personnifier avec honneur une des figures les moins byzantines, les plus réfractaires au césarisme, fît sa partie dans ce concert de grognards et consentît à se ranger parmi les fifres de la Grande Armée? Comment une intelligence aussi vive, aussi pénétrante, ne comprenait-elle pas que sa chère et idéale liberté, aventurée pour ses débuts dans le corps de garde des survivants de Waterloo, y serait à tout jamais pervertie et profanée? Qu'on lui enseignerait à maudire ses bienfaiteurs, à fraterniser avec ses ennemis? Qu'elle perdrait, à ce rude contact, son innocence, sa noblesse et sa grâce? Que, dans cette violente atmosphère, elle cesserait d'être la vierge poétique, couronnée de lis et de lauriers-roses, pour devenir la fougueuse bacchante, la *Virago* populacière, qu'Eugène Delacroix a peinte hissant un drapeau rouge sur un tas de pavés?

Soyons justes pourtant; cet accès de fièvre fut court chez M. de Rémusat, et ne laissa pas de trace. De très-bonne heure, il s'enrôla parmi les doctrinaires. Tout en inclinant un peu plus à gauche que Royer-Collard et le duc de Broglie, tout en corrigeant leur dogmatisme par les grâces naturelles de l'esprit français, il apprit d'eux à se désintéresser de ce militarisme qui coûtait si cher, à dégager le culte des idées de toute alliance avec l'homme

qui avait proscrit la liberté de penser et traité les *idéologues* comme des factieux. Il y eut d'autant plus de mérite que sa naissance et sa famille le rattachaient à l'Empire, et qu'il n'avait pas encore, par son mariage avec une petite-fille de Lafayette, donné un premier gage à la République ou à la meilleure des Républiques, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. N'importe ! songez que cet imitateur enthousiaste de Béranger, qui trouva dans le procès de Lavalette le *facit indignatio versum*, fut de ceux qui approuvèrent, dans la commission de l'Académie française, le mot *attentat* appliqué par le Père Gratry au retour de l'île-d'Elbe. Placez entre ces deux extrêmes cette phrase, qui serait sotte et cruelle si on l'avait recueillie sur d'autres lèvres que les siennes : « Je n'ai jamais eu un grand fond d'aigreur contre la Restauration ; je lui savais gré en quelque sorte de m'avoir donné LES IDÉES QUE J'EMPLOYAIS CONTRE ELLE ; » prenez enfin la respectueuse attitude de Sem et de Japhet pour jeter un voile discret ou un rapide regard sur les quatre dernières années qui ont valu à cette gracieuse mémoire l'affront des panégyriques gambettistes et les larmes des crocodiles du radicalisme ; vous vous direz avec moi : « Tout cet ensemble est trop inconséquent pour tirer à conséquence, et le meilleur hommage que l'on puisse rendre à la politique de M. de Rémusat est de ne s'occuper que de sa littérature. »

Faut-il attribuer à ses drames plus d'importance qu'à

ses chansons? Oui, si on en croit Sainte-Beuve ; mais, on sait quel est le procédé du malicieux critique, chaque fois que, ayant à concilier les *devoirs* de l'amitié avec les plaisirs du sous-entendu et de l'épigramme, il cache un piége sous un lit de fleurs, un aspic dans un panier de figues ou un cent d'épingles dans une corbeille de roses. Dans le répertoire d'un écrivain qu'il se décide à cribler de louanges, il ne déprécie pas ce que le public connaît; mais il vante tellement ce que nous ne connaissons pas, que les titres imaginaires finissent par effacer les titres authentiques; nous sommes tentés d'accuser l'heureux objet de ces éloges *à côté*, d'avoir manqué sa vraie vocation, et de nous avoir prodigué des *Mélanges* philosophiques et littéraires, des études sur Bacon ou Channing, Abélard ou Saint-Anselme, au lieu de se faire applaudir à la Comédie-Française, entre Ponsard et Alfred de Musset. Ce qui est positif, c'est que M. de Rémusat aimait le théâtre ; il y apportait la vivacité de son esprit, la variété de ses aptitudes, la délicatesse de son goût et cet amour des traditions qu'il menait de front avec sa passion malheureuse pour les nouveautés et le progrès. Excellent acteur de société, il jouait, dit-on, le *Misanthrope*, comme on ne l'a pas joué, rue Richelieu, depuis Fleury. Le dirai-je ? Ce qui devait surtout le charmer dans la poésie dramatique, c'est que les événements et les personnages y sont à la fois assez vrais pour qu'on y croie, assez fictifs pour que l'on puisse s'en séparer ou

s'en distraire, dès que le rideau est tombé. On y éprouve la sensation de quelque chose qui pourrait exister, qui a existé peut-être, mais qui n'existe pas, qui s'éteindra avec le lustre, qui disparaîtra dans la coulisse après le dernier hémistiche et qui nous laisse libres de notre lendemain. On a ainsi pendant quelques heures, et à des doses exquises, le mélange de l'idéal et du réel. Combien de fois M. de Rémusat a dû regretter que la comédie politique ne fût pas toujours aussi évasive que celle de Molière ou de Beaumarchais, et que l'on ne pût pas donner congé à Ledru-Rollin ou à Garnier-Pagès, à Morny ou à Billault, à Jules Ferry ou à Challemel-Lacour, comme à Tartuffe ou à Trissotin?

Doué d'une admirable faculté d'assimilation, il avait traduit en se jouant, pour la collection des chefs-d'œuvre du Théâtre étranger, dirigée par M. de Barante, [1] la plupart des drames de Goëthe et de Zacharias Werner, comme il traduisit, pour l'édition de J.-V. Leclerc, le traité *de Legibus*, de Cicéron. Un peu plus tard, il voyait paraître et réussir les *Scènes historiques* de Vitet, le *Théâtre de Clara Gazul*, de Mérimée. Encouragé par ces lectures et ces exemples, momentanément dégoûté de la vie active par la défaite électorale de ses amis, le triomphe de la droite et l'avénement du ministère Vil-

1. Il y a ici une inexactitude. C'est M. Amédée Pichot, le sympathique et spirituel directeur de la *Revue britannique*, qui eut l'initiative et l'heureuse idée de cette collection des chefs-d'œuvre du Théâtre étranger.

lèle, il improvisa, vers 1824, deux drames, dont l'un, le *Retour du Croisé*, ressemblait, j'imagine, aux pièces inspirées par les romans de Walter Scott ; l'autre s'appelait l'*Habitation de Saint-Domingue, ou l'Insurrection*. Nous avons vu, toujours dans les lettres d'Ampère, que ces drames, — le second surtout, — eurent dans les salons un vif succès de lecture ; succès dont l'auteur eut l'esprit de se contenter. Les duchesses et les marquises en savent moins là-dessus que les chefs de claque. Les compliments les plus aristocratiques et les mieux tournés ne valent pas un seul *bravo* du parterre. Pour les pièces de ce genre, il y a deux manières de se montrer spirituel : ne pas les faire (mais la perfection n'est pas de ce monde), s'en passer la fantaisie et les garder en portefeuille.

Après une *Saint-Barthélemy*, à laquelle manqua la musique de Meyerbeer, M. de Rémusat fut ramené à la politique par la Révolution de juillet, et à la philosophie par cet attrait singulier que les obscurités métaphysiques exerçaient sur cette intelligence éprise de clarté. Mais, en 1836, très-préoccupé d'Abélard, qui lui apparaissait comme un précurseur et résumait d'avance à ses yeux une des maladies morales de notre siècle, la supériorité du talent, du savoir ou de l'esprit, compromise par la faiblesse du caractère ou les tyrannies de la passion, il eut l'idée de redevenir auteur dramatique sans cesser d'être philosophe, et de faire d'Abélard le héros d'une

pièce où le mouvement du théâtre, l'intérêt des situations, le relief des personnages, l'aideraient à ressusciter toute une époque et à populariser auprès du public ses études favorites. Le drame fut fait; on en a dit des merveilles, et, quoiqu'il n'ait jamais été joué, le succès littéraire et mondain fut si éclatant, que, dix ans après, M. Emmanuel Dupaty, académicien croisé d'officier de l'Empire et d'Elleviou d'opéra comique, répondant au discours de réception de M. de Rémusat qui remplaçait le grave Royer-Collard, crut devoir se permettre un parallèle d'un goût équivoque entre le récipiendaire et son héros. Il insistait, si j'ai bonne mémoire, sur l'avantage qu'avait eu le nouvel académicien d'être aussi savant qu'Abélard, de trouver dans la philosophie une Héloïse, et de ne rencontrer nulle part le chanoine Fulbert.

Mis cette fois en demeure de publier son drame, M. de Rémusat résista encore à la tentation; du moins il l'ajourna en étudiant de plus près le personnage et ses alentours, sous prétexte de faire précéder son œuvre d'une large introduction, où sa pensée, son travail et ses recherches pourraient prendre des développements interdits par l'optique théâtrale. Ce qui arriva, vous le devinez ou vous le savez. L'étude était devenue un livre; l'introduction ne s'adaptait plus à la pièce, et l'auteur se crut obligé d'opter entre l'Abélard de bibliothèque, dont il était sûr, et l'Abélard de théâtre, qui lui paraissait plus chanceux. Quadragénaire, député, homme politique, sus-

ceptible de ministère, il ne voulut pas s'exposer à une chute ; il préféra le solide à l'agréable, le succès taciturne à la soirée d'éclat ; il publia le livre et garda pour lui le drame. Maintenant, ses exécuteurs testamentaires rechercheront-ils pour l'ouvrage paternellement sacrifié une publicité posthume ? Le mieux serait peut-être de le faire imprimer sans le faire jouer. Le *Moïse*, de Chateaubriand, et le *Toussaint-Louverture*, de Lamartine, ont, hélas ! démontré tout ce que l'*épreuve de l'huile* a de périlleux, même pour les noms les plus illustres.

En somme, le vrai bagage littéraire de M. de Rémusat se composera, jusqu'à nouvel ordre, d'expositions philosophiques où il excelle à expliquer sans se donner la peine ou le plaisir de conclure, et surtout de pages ingénieuses et brillantes, qu'il a disséminées dans les *Revues*, dont il a fait plus tard des volumes, et dont son livre de *Passé et Présent*, publié en 1847, est resté, selon nous, l'échantillon le plus exquis et le plus aimable modèle. Nul n'a mieux parlé des travers de la littérature moderne, de ces épidémies morales qui ont altéré dans leur source les inspirations du talent ou du génie, de ces souffles maladifs qui ont poussé vers le réalisme la jeune et vaillante école romantique. Sa critique est plus superficielle que celle de Sainte-Beuve ; elle n'entre pas dans son sujet par tous les bouts et principalement par les bas côtés ; mais elle a plus de sérénité, plus de délicatesse et plus d'ampleur. Elle juge de plus haut ; elle craint moins d'i-

déaliser ou d'élever ce qu'elle touche. S'il n'y avait pas quelque chose de désobligeant à transporter dans la république des lettres les vieilles classifications sociales, je dirais que Sainte-Beuve est un parvenu qui, à force de curiosité, d'attention, de sagacité, finit par attraper les manières de la bonne compagnie, et M. de Rémusat, un gentilhomme qui, à force d'étude, de pénétration et de goût, atteint et dépasse cette limite où le premier des amateurs devient l'égal des artistes, où l'artiste devient un maître.

Et pourtant il faut finir, il faut conclure à propos d'un homme qui a si peu conclu. Nous avons tous aujourd'hui la consolation de savoir que la mort de M. de Rémusat a été simplement et complétement chrétienne. Nous savons aussi que M. Thiers, son contemporain, son ami, son oracle, son chef de file — Nadaud dirait son *brigadier* — habitué, comme lui, à jouer avec les idées, — est sérieusement frappé de cette mort, et qu'il a fait un retour sur lui-même. Rapprochons ces deux faits caractéristiques, et ajoutons : « Si cet homme prodigieusement spirituel, après tant d'excursions et d'aventures dans le domaine philosophique, a fini par l'Evangile et le catéchisme, ne valait-il pas mieux commencer par là ? — S'il nous a légué, en expirant, la conversion de M. Thiers, ne peut-on pas dire que sa mort a été plus utile que sa vie ?

XVIII

LA GUERRE DE FRANCE[1]

4 juillet 1875.

Ces deux ouvrages si considérables, publiés presque en même temps par le même éditeur, n'ont cependant ni le même caractère, ni le même but. Ils se ressemblent, en ce sens que, par l'exactitude des informations et la modération du langage, ils font entrer dans le domaine de l'histoire ces catastrophes encore bien récentes, que de légitimes griefs ou de mensongères apologies changeaient presque constamment en textes de polémique. Ils diffèrent par le plan même et l'intention des auteurs, dont l'un a surtout raconté, décrit, expliqué, détaillé les effets, tandis que l'autre s'attachait spécialement aux

1. La *Guerre de France* (1870-1871), par M. Charles de Mazade. — *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*, par M. Albert Sorel.

causes. M. Charles de Mazade est resté au cœur même de son sujet, rappelant les illusions, retraçant les mécomptes, étudiant les fautes, suivant pas à pas les alternatives d'espérance et d'angoisse, montrant à tout propos le contraste d'odieuses ou ridicules hâbleries avec d'implacables réalités; perdant et retrouvant tour à tour le génie et l'honneur de la France égarés dans ce sombre dédale, à travers ces sinistres étapes, sur ces linceuls de neige, au milieu de ces ténèbres éclairées d'en haut, rachetées et comme ranimées par des prodiges d'héroïsme individuel, inutile, mais admirable.

C'est, pour ainsi dire, du dehors que M. Albert Sorel a jugé et commenté les événements; non pas qu'il se soit désintéressé dans ces questions douloureuses qu'un Français ne saurait aborder sans un déchirement de cœur. Mais, avant et pendant la guerre, au début et au cours de ses effroyables épisodes, à l'origine même de ce conflit qui allait précipiter deux grandes nations l'une contre l'autre et faire écraser la plus vaillante par la plus habile, il y a tout un prologue, puis tout un drame diplomatique, dont la part, dans nos calamités, est aussi évidente que celle des stratégistes, des généraux et des canons Krupp; de même qu'il y a des sources d'abord invisibles, puis murmurantes, puis grossies par les affluents et les orages, qui deviennent d'immenses fleuves prêts à dévorer leurs bords. Vous voyez maintenant en quoi diffèrent les deux livres. Ici, la guerre proprement

dite avec son cruel cortége de folies, de défaillances et de désastres; là, les incidents diplomatiques qui ont précédé, préparé, côtoyé et dénoué la guerre; qui l'ont faite impitoyable après l'avoir rendue inévitable, et où l'infériorité, la présomption, l'étourderie de nos diplomates ont été peut-être aussi funestes que l'incapacité, la faiblesse, l'imprévoyance, le désarroi, l'indiscipline des chefs militaires et de l'armée. Pourtant, dans cette différence même je rencontre encore une similitude également honorable pour M. Charles de Mazade et pour M. Albert Sorel. Tous deux, à des points de vue et dans des cadres bien divers, nous démontrent la même vérité; à savoir que les fatales conséquences de cette guerre peuvent s'atténuer un jour et devenir presque salutaires, si, au lieu de la maudire comme une série d'horribles hasards ou de l'exploiter comme un prétexte de récriminations et de haines, nous consentons enfin à l'accepter comme une leçon. Quant à moi, je m'y résigne d'autant plus volontiers que, cette leçon retombant tout entière sur les bonapartistes et les républicains, je n'ai pas besoin de m'humilier pour m'instruire.

I

On le comprend, quelles que soient les ténuités de l'analyse, quand même j'aurais le talent d'en faire quelque chose de comparable à ces étoffes d'Orient qui peuvent indifféremment couvrir un large espace ou passer à travers une bague, il me serait impossible d'appliquer aux deux volumes de M. Charles de Mazade, formant un ensemble de plus de mille pages, les procédés habituels de la critique. Essayer d'en rendre compte, chapitre par chapitre, ce serait risquer d'écrire à mon tour un livre, qui ne vaudrait pas le sien. Il y a des sujets où les abrégés sont à la fois trop courts et trop longs : trop courts, car ils offrent un intérêt si poignant, ils sont « *si attirants dans leur cruauté même,* » que nous voudrions sans cesse y ajouter notre interprétation personnelle et les amplifier en les traduisant; trop longs, car, sur bien des points, le lecteur en sait autant ou plus que nous; il penserait que ce n'était pas la peine de répéter ce que d'autres ont mieux dit, de lui raconter ce qu'il a vu, de lui suggérer des sentiments qu'il a déjà éprouvés. Quand j'aurai recommandé ce grand ouvrage

à l'attention de tous les esprits sérieux, aux sympathies de tous les cœurs franchement patriotiques; quand j'aurai déclaré que M. de Mazade y révèle les meilleures qualités de l'historien, qu'il tire un excellent parti de documents recueillis avec autant de bonne foi que de patience; qu'il réussit à éclaircir ces obscurités, à débrouiller ce chaos; que, ayant à retracer des événements presque monotones dans le perpétuel va-et-vient d'ordres et de contre-ordres, de marches et de retraites, d'espoirs chimériques et de déceptions accablantes, il trouve moyen d'animer, de varier et de colorer son récit; quand j'aurai reproduit ces lignes si vraies que je lis dans sa courte préface, et qui donnent la clef de son livre : « J'ai été soutenu dans cette étude patiente et douloureuse par une double pensée ou, si l'on veut, par un double sentiment; la passion filiale pour la France et la sympathie pour l'armée française. La France et l'armée ont souffert ensemble; elles sont, l'une et l'autre, intéressées à voir clair dans cette crise de quelques mois où l'Empire les a précipitées, où le gouvernement de la défense nationale n'a pu rien sauver, et où de sinistres idiots sont venus couronner les désastres de leur patrie par la guerre civile et par l'incendie, sous le regard de l'étranger. C'est la sagesse des vaincus de savoir lire dans leur propre histoire, et d'y chercher, non ce qui les divise ou ce qui les flatte d'une dernière illusion, mais la vérité qui peut les instruire et les fortifier... » — Quand je me serai ac-

quitté de cette partie de ma tâche, il semble que j'aurai tout dit, et j'aurai encore tout à dire.

Ce n'est pas, si je ne me trompe, à de banales louanges, à un succès purement littéraire, que doit prétendre M. de Mazade. Nous répondrons mieux à la pensée, au sentiment qu'il exprime si bien, en cherchant avec lui à extraire le *muthos dêloï oti*, la moralité de cette tragique histoire qui, malheureusement, n'est pas une fable. Peut-être m'accusera-t-il de retomber dans mon péché mignon tout en promettant d'être sage, de laisser voir le bout de l'oreille au moment même où je n'ai l'air de chercher, dans cette étonnante succession de bévues et de malheurs, que l'apaisement des passions politiques, l'intérêt et le salut de la France. Serait-ce tout à fait ma faute? A côté de ce sentiment patriotique qui domine toutes les préférences personnelles, n'existe-t-il pas une grande loi morale qui distribue les châtiments et les récompenses, qui réprouve le scandale de certaines impunités, qui ne veut pas que les coupables puissent éluder la responsabilité du mal qu'ils ont fait ou laissé faire? Loin de contrarier le patriotisme, cette loi le fortifie et le complète; car tout sentiment national, toute faculté de résistance aux ennemis du dehors, aux périls du dedans, s'affaibliraient ou s'éteindraient dans les âmes, s'il était prouvé que les mêmes hommes peuvent être à la fois les auteurs et les bénéficiaires d'un pareil désastre.

Un des principaux mérites du livre de M. de Mazade

est d'en finir avec cette singulière erreur d'optique dont s'emparaient, à tour de rôle, les bonapartistes et les républicains, et d'après laquelle, pour avoir le droit de reprendre ou de garder le haut du pavé, il suffisait à ceux-ci de rappeler que nos défaites devaient être attribuées à l'Empire, à ceux-là de démontrer que le 4 septembre a centuplé nos malheurs, et que les fautes des Napoléon III, des Le Bœuf, des Gramont, des Ollivier, des Palikao, des de Failly, ne furent que de légères peccadilles, si on les compare aux énormités des Gambetta, des Spuller, des Freycinet, des Jules Favre, des Crémieux, des Glais-Bizoin. Or, il y a moyen de s'entendre en appliquant à cet inexorable fardeau le beau vers de Victor Hugo sur l'amour maternel :

Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier...

Lisez le premier volume de la *Guerre de France* jusqu'à la page 310; il ne vous restera plus le moindre doute sur ces étranges phénomènes d'imprévoyance et d'aveuglement, ce décousu, ces contradictions, ce manque absolu d'organisation et d'ensemble, cette façon inouïe de faire arriver les corps d'armée là où ils ne sont pas attendus, de les laisser sans armes et sans vivres, de créer partout la confusion et le chaos, de justifier l'indiscipline par l'ineptie, de donner envie de désobéir, faute de savoir commander. Vous répéterez en latin, en français — hélas! et en allemand —, le *quos vult perdere*,

Jupiter dementat; vous tomberez en arrêt devant cette fatale énigme : un gouvernement qui possède encore mille ressources, sinon pour vaincre, au moins pour vivre, qui vient de se retremper dans un semblant de suffrage populaire et de réforme libérale, qui n'a besoin que d'un peu de souplesse et de prudence pour retarder une guerre formidable, et qui en prend l'initiative, sachant que rien n'est prêt pour la faire; un souverain, des ministres, avertis déjà par d'effrayants symptômes de réveil démagogique, qui subissent la pression d'une multitude factieuse, préparée par ses meneurs à faire d'un échec une déchéance; des joueurs qui ne sont pas forcés de jouer, qui sont à peu près sûrs de perdre, qui entament avec de mauvaises cartes une partie de vie ou de mort, et qui, une fois lancés, aggravent encore, par l'absurdité de leur jeu, les chances défavorables.

Oui; mais tournez la page; vous voilà en face de la Défense nationale. Ici on pourrait dire a M. Charles de Mazade : « De deux choses l'une : ou la vraie France, celle qui paie se tait, travaille et meurt, croyait, après la capitulation de Sedan, pouvoir conclure la paix sans honte; alors elle avait le droit de renverser le gouvernement qui l'avait jetée dans ce gouffre, d'élire des mandataires, et de confier à cette Assemblée librement et sincèrement élue le soin de régler les conditions de cette paix; ou bien il lui semblait que son honneur exigeait de nouvelles épreuves, la continuation de la guerre, un

suprême effort d'énergie et d'abnégation patriotiques ; alors son plus sérieux devoir, son intérêt le plus évident était de ne pas changer son gouvernement devant l'ennemi vainqueur, parce qu'un changement, même de mal en bien ou en mieux, ne pouvait être que néfaste. Il déconcertait le sentiment public; il opérait une solution de continuité entre la défense de la veille et celle du lendemain; il paralysait les chefs militaires, exacerbait l'indiscipline des troupes en lui donnant pour compagne l'anarchie des citoyens, et multipliait à l'infini les désordres intérieurs dont allaient profiter les Prussiens ; il substituait au vrai patriotisme, aux battements de cœur de la patrie blessée et saignante, un patriotisme factice, monstrueux, bicéphale, à deux tranchants, dont l'un se retournait contre les prétendus ennemis de la République, pendant que l'autre s'émoussait contre nos véritables ennemis.

Ces tristes réalités pourraient être prouvées par tout ce qui s'est passé d'ignoble, de grotesque, de funeste, d'infâme dans notre malheureux pays, sous le couvert et avec l'apostille de la révolution du 4 septembre. Mais ce n'était là ni le sujet, ni l'idée de M. Charles de Mazade; il n'avait à s'occuper que de la guerre, de ses vicissitudes, de ses calamités, de son dénoûment, des fatalités et des fautes qui rendaient les calamités inévitables et le dénoûment nécessaire. Ecrivain de généreuse et sage opposition sous l'Empire, sans lien avec ce passé de dix-huit

ans dont les prospérités apparentes nous préparaient de si terribles expiations, modéré par nature et par goût, penchant au centre droit dans une *Revue* qui incline au centre gauche, trop favorable à M. Thiers et à son groupe, pour être bien hostile à Jules Favre, à Jules Simon et à leurs actes, héritier de cette doctrine dont un homme éminent se fit l'interprète en déclarant que l'année 1870 avait eu du bon et que la chute de l'Empire nous dédommageait de nos désastres, M. Charles de Mazade ne devait pas faire de son œuvre historique un réquisitoire ; il ne pouvait pas envisager la question du côté où nous ramène sans cesse, malgré nous, *malgré tout*, l'irrésistible sentiment d'une immense iniquité, grosse de périls nouveaux et de nouveaux malheurs. Ne nous plaignons pas de la méthode adoptée par l'historien de *la Guerre de France!* Il raconte au lieu d'accuser ; il préfère les renseignements aux reproches ; il refuse de se départir de l'habituelle modération de son caractère et de son talent ; il est exact, il est véridique, il est impartial ; il cherche dans les événements de quoi former cet ensemble d'expériences et de leçons dont nous avons à nous servir pour ne plus retomber dans les mêmes fautes et nous rendre dignes, en attendant mieux, d'une revanche idéale. Eh bien ! telle est la puissance de la vérité sur une âme droite et un esprit juste, que, si les preuves, les documents, les faits, l'évidence, le bon sens, les rancunes d'un peuple sacrifié à l'ambition sans génie, à la vanité bouffonne d'un Carnot

d'estaminet, d'un Dumouriez de basoche, n'étaient pas désormais condamnés à se briser contre un parti-pris d'ovations radicales, de popularité *quand même* et de dictature probable, le 4 septembre, sous les traits de M. Gambetta, qui en représente les opérations stratégiques, l'esprit guerrier, la direction militaire, serait plus humilié, plus déshonoré, plus aplati, par ce livre si sage, si consciencieux, si impersonnel, que par les accusations les plus véhémentes de la presse et de la tribune. Le républicain Lanfrey écrivant le mot historique : « C'est la dictature de l'incapacité ; » Alexandre Dumas qualifiant d'*illustre Gaudissart* ce type de présomption et d'ignorance ; George Sand, enfin, George Sand, qui a trop tôt regretté son premier mouvement — le seul bon ! — consacrant les meilleures pages de son *Journal d'un voyageur pendant la guerre,* à un magnifique *éreintement* de l'avocat fanfaron qui venait de TUER la troisième République, et répondant à cette risible formule : « Le public appréciera ! — « Le public ? c'est ainsi que le jeune avocat parle à la France ! Il a voulu dire : La cour appréciera ; il se croit à l'audience ! » Tout cela n'est rien, comparé au simple récit de M. de Mazade, assez bien renseigné et assez sincère pour parler le langage définitif de l'histoire.

Aussi a-t-il le droit d'ajouter : « Eh bien, le procès se vide chaque jour devant le pays ; les responsabilités se précisent ; les faits sont là. » Et maintenant que justice est faite par le patriotique historien, loin de nous l'idée

de lui reprocher, sur d'autres points, ses concessions ou son indulgence! J'accepte d'autant plus volontiers ses mélancoliques hommages à nos généraux Bourbaki, d'Aurelles de Paladine, Martin des Paillères, Faidherbe, Chanzy, Cambriels, que partout il me montre leurs opérations entravées, leurs succès amortis, leurs revers envenimés par la désastreuse prépondérance de l'élément civil, par les soupçons, les caprices, les méfiances, les folies de la dictature gambettiste. Je partage de tout cœur son opinion sur Trochu, martyr de la fatalité, placé par les événements entre deux abîmes, forcé de promettre ce qu'il ne pouvait pas tenir et d'entreprendre ce qu'il savait impossible. J'admets avec lui que M. Jules Favre — si impardonnable sur un autre terrain — ait racheté parfois ses imprévoyances et ses fautes par des bouffées de patriotisme. Enfin, je ne puis m'étonner que, au milieu de cette débâcle de toute raison, de tout honneur, de toute vérité, de toute justice, dans cette ronde du sabbat démagogique au bénéfice des Prussiens, à travers ce conflit de toutes les extravagances avec toutes les calamités, M. Thiers — qui s'est bien rattrapé depuis lors, — lui apparaisse comme le bon génie de la France. Si l'on m'accorde que, au moment où j'écris, M. Gambetta est redevenu le dictateur de l'avenir, que, sauf une poignée de vieux monomanes, tout le parti républicain reçoit de lui son mot d'ordre; si l'on reconnaît que les gigantesques éponges révolutionnaires ont complaisamment lavé les

taches de sa pourpre; si l'on avoue que son but est marqué, que sa route est frayée, que tout se prépare pour son avénement et que l'intelligent scrutin de liste va déclarer non avenu ce qui devrait obliger cet homme à se cacher dans l'ombre et le néant, voici ce que l'on me permettra d'ajouter sans trop m'éloigner du livre de M. de Mazade.

Oui, le récit de la *Guerre de France* et de ses désastres doit avant tout, en dehors de toute considération personnelle et de tout esprit de parti, rester à jamais gravé dans nos souvenirs comme une grande leçon. Mais, parallèlement à celle-ci, il en existe une autre, et toutes deux se servent réciproquement de commentaire et d'appui. Pour que rien ne soit perdu de celle qui nous enseigne à éviter le retour des mêmes malheurs amenés par les mêmes fautes, ne négligeons pas celle qui applique les lois de la justice distributive, celle qui nous dit que, après de telles catastrophes, chacun doit être traité selon ses œuvres. Or il résulte du livre excellent de M. de Mazade, que l'Empire et la République du 4 septembre n'ont rien à se reprocher, que la cause est entendue, que les deux parties doivent être renvoyées dos à dos. Cette République, nul ne la personnifie plus complétement que M. Gambetta; mais il n'est pas le seul : *Nomen illi legio*, et on peut dire aujourd'hui que cette légion s'étend de l'hôtel restauré de la place Saint-Georges jusques aux confins du radicalisme le plus

écarlate. Il n'y a donc pas à se le dissimuler. Si nous devons voir s'accomplir des projets et des espérances hautement déclarés, c'est le 4 septembre qui obtiendra contre la France le triomphe qu'il n'a pu obtenir contre la Prusse ; c'est le 4 septembre de Gambetta, de Challemel-Lacour, d'Esquiros, de Freycinet, de de Serre, de Bordone, de Pipe-en-Bois, des Arago, de Jules Ferry, d'Armand Duportal, qui régnera sans partage, et qui, adoptant la formule si souvent reprochée à Louis XVIII, datera ses décrets de la sixième année de son règne. Il bénéficiera de tout le mal qu'il nous a fait ; il sera récompensé de ses insanités et de ses crimes. Pendant ce temps, nous pourrons relire les pages émues où M. de Mazade raconte les efforts du prince de Joinville pour combattre et mourir au service de la France, celles où il nous montre le vaillant duc de Chartres enrôlé sous le nom de Robert-le-Fort, celles surtout où il peint le sublime héroïsme du général de Sonis, de Charette, de Cazenove de Pradine, de Bouillé, de Verthamont, des zouaves pontificaux, des royalistes sauvant l'honneur de la patrie agonisante ; — et nous dirons : « Des trois grands partis dont il faudrait réussir à faire un seul peuple et une seule âme, celui, qui, sans aucune responsabilité dans nos défaites, a prodigué son sang et mis toute une armée de héros chrétiens aux ordres d'une République athée, est dénoncé comme un ennemi au suffrage universel. Celui auquel on doit faire remonter l'origine de nos dé-

sastres, ne déguise pas ses prétentions et son espoir. Celui, enfin, dont les méfaits et les maléfices se déroulent en des milliers de pages, celui qui a élargi le gouffre, envenimé la plaie, agrandi la brèche, ajouté la honte au malheur et le ridicule à la honte, amoncelé les décombres sur les débris, celui qu'il a suffi d'exagérer pour y recruter des incendiaires et des assassins, celui-là est notre triomphateur, notre dictateur, notre maître de demain. Que voulez-vous que devienne, en face d'un semblable contre-sens, la leçon si éloquemment présentée par M. de Mazade et par l'histoire? Une aussi grave atteinte à la conscience publique, à la morale immortelle, ne peut qu'anéantir une bonne leçon dans un mauvais exemple.

II

Je ne sais, en vérité, si le livre de M. Albert Sorel n'offre pas une lecture plus instructive encore et plus poignante que celui de M. Charles de Mazade. Certes, à ne considérer que les effets extérieurs, la diplomatie est moins terrible que la guerre. L'échange des protocoles, le dialogue des hommes d'État, les indiscrétions de la presse

ou de la tribune, le travail silencieux des chancelleries, le prélude des hostilités, les conditions de l'armistice, les préliminaires de la paix, n'ont pas l'horreur tragique des champs de bataille, la morne tristesse des ambulances, les cruautés de l'invasion, les effroyables aspects de ces épisodes dont le récit, après cinq ans, nous fait frissonner et pâlir, et qui ressemblent à une revanche de la barbarie contre les excès ou les mollesses de la civilisation moderne. Pourtant, nous ne serions pas Français si notre deuil devenait du désespoir, si, devant ces lamentables preuves de notre infériorité militaire en 1870, nous ne nous disions pas que la fortune des armes est changeante; que les nations guerrières ont de bonnes et de mauvaises veines comme les joueurs; que notre histoire tout entière se compose de défaites réparées par des victoires; que Crécy, Azincourt et Poitiers n'ont empêché ni Marignan, ni Rocroy, ni Fontenoy; que Sébastopol et Solferino ne datent pas d'un siècle; qu'Austerlitz et Iéna donnent la réplique à Reischoffen; et que jamais on ne persuadera au monde, à l'Europe et surtout à nous-mêmes, que cette infériorité de nos généraux et de nos soldats n'a pas été un accident, comme les inondations et les trombes.

Lisez, au contraire, le grand et bel ouvrage de M. Albert Sorel; méditez cette étude si consciencieuse et si attentive, si ferme et si pénétrante, du rôle de notre diplomatie dans la guerre franco-allemande, vous serez fata-

lement amené à une comparaison médicale; dans cette guerre, nos désastres militaires font songer à une maladie aiguë ; nos échecs diplomatiques, à une maladie chronique.

Jamais livre ne fut plus réfractaire à l'esprit de parti. Le jeune et éminent historien se contente d'être Français de cœur et d'âme, admirablement renseigné sur tout ce qui peut expliquer nos malheurs par nos fautes. Je n'en demande pas davantage, et je n'attache que plus de prix à cet ensemble de documents, de révélations et de preuves, qui me démontre que, si les défaillances de notre armée ont été accidentelles, celles de notre diplomatie sont originelles. Le cadre est si vaste, que je suis forcé de me réduire. Ce que je disais l'autre jour des deux volumes de M. de Mazade, je dois le redire aujourd'hui à propos de M. Sorel. Je lis dans sa courte et excellente préface : « Je ne saurais mentionner ici toutes les sources auxquelles j'ai puisé; les ouvrages publiés en France et en Allemagne sur la guerre de 1870-1871 forment une véritable bibliothèque... » — De cette bibliothèque, M. Sorel a fait un livre; de ce livre, je fais un article. Vous voyez d'ici les proportions. Il me serait impossible de suivre pas à pas l'écrivain, de répéter après lui tout ce qu'il sait et tout ce qu'il pense; mais il en est d'un grand épisode historique comme d'un immense paysage, contemplé du haut d'une montagne, au coucher du soleil. Tandis que les vallées et les bas-fonds se massent peu à peu et s'estompent dans

l'ombre, les points culminants se couronnent de lumière et leurs clartés nous aident à recomposer l'ensemble. M. Albert Sorel me démentira-t-il si, moins libéral et peut-être moins impartial que lui, j'affirme, son livre à la main, que, depuis 1830 jusqu'à la Commune, la plupart de nos malheurs s'expliquent par la décadence de notre diplomatie, et que cette décadence doit être attribuée à la Révolution ?

La Révolution française, qui a créé à son usage le mot *patriote*, a supprimé une partie essentielle du patriotisme, celle qui consiste à se préoccuper un peu moins de la politique intérieure où chacun de nous met son ambition, ses préférences, sa vanité, ses haines, un peu plus des affaires extérieures, où le sentiment national domine et absorbe tout. Épargner au gouvernement les taquineries et les chicanes, pourvu qu'il se montre au dehors gardien vigilant des intérêts, de la dignité, de la grandeur du pays, éviter surtout de le compromettre, de l'interrompre ou de l'affaiblir lorsqu'il travaille à une œuvre de réparation ou d'accroissement, tel devrait être l'idéal de l'homme sincèrement dévoué à sa patrie. L'esprit révolutionnaire a changé tout cela. D'après le nouveau programme, le meilleur citoyen est celui à qui son gouvernement est le plus odieux ou le plus suspect, et qui lui fait l'opposition la plus violente. Il lui sied même de le surveiller de près dans ses efforts pour se faire craindre et respecter par les puissances étrangères, parce que le

succès, s'il l'obtient, ne peut aboutir qu'à un redoublement de servitude. On comprend aisément ce que doivent devenir à la longue, d'après une pareille méthode, les relations d'un peuple en état périodique de révolution avec les nations voisines ou rivales.

Voilà pour les dispositions morales ; arrivons aux faits, et prenons M. Albert Sorel pour guide ; nous ne saurions en choisir un plus sûr. La République de 92 a rompu toutes les traditions de notre diplomatie. Douée d'une force d'expansion prodigieuse, mais condamnée par ses excès mêmes à périr ou à s'absorber dans l'esprit de conquête et à échanger contre un sabre le couteau de la guillotine, elle a offert ce caractère particulier, que, après avoir promis aux peuples de les émanciper, elle a fini par les envahir et les opprimer. Dévastés, décimés, rançonnés, ruinés par leurs prétendus libérateurs, ces peuples ont fait cause commune avec leurs souverains, et ceux-ci en ont profité pour resserrer les liens qui unissaient aux antiques races les générations nouvelles, pour confondre dans un même sentiment de patriotisme le monarque et ses sujets, pour réveiller dans les âmes le goût, le souvenir, les images, les poésies du passé. Rappelons, entre parenthèses, que ce réveil, favorisé hors de France par l'intérêt monarchique, en France par quelques esprits précurseurs et par une heureuse réaction contre la philosophie voltairienne, se nomma le Romantisme.

La Restauration, pendant qu'elle luttait à l'intérieur contre tant d'animosités, de méfiances, de difficultés et de périls, eut au dehors cet avantage et ce mérite, qu'elle seule pouvait renouer la grande tradition diplomatique au fil que la Révolution avait brisé de ses mains sanglantes. Il suffisait de se souvenir du mal qu'avaient fait la République et la Conquête, et de comprendre qu'il n'y avait plus à se suspecter, à se guetter, à se menacer, à s'effrayer les uns les autres, puisque toute l'Europe était également intéressée au maintien de l'équilibre et au respect des traités. Louis XVIII, cet habile conciliateur des réminiscences de l'ancien régime avec les exigences de la société moderne, joua excellemment son rôle — le rôle de la France — dans ce pacifique et monarchique épilogue, qui, sous le titre de Sainte-Alliance, eut à subir tant de sarcasmes, de satires et de chansons. Quinze ans d'un bonheur inouï, notre diplomatie retrouvant son niveau et son langage, la France remontée à son rang, les triomphes de la force remplacés par les victoires de l'intelligence, les plaies de la guerre et de l'invasion cicatrisées, l'honneur de notre drapeau et de nos armes relevés par l'expédition de Morée et la prise d'Alger; Charles X et ses ministres prêts à résoudre, sans un coup de canon, cette douloureuse question de la frontière du Rhin, que le second Empire et la troisième République ont résolue à leur manière : tels furent, en ce qui nous concerne, les *méfaits* de cette Sainte-

Alliance, dont l'existence, en somme, n'a été presque que nominale.

Il est bien entendu que je parle ici une langue morte; que, pendant toute cette période, les vrais *libéraux*, les vrais *patriotes*, c'est-à-dire, j'imagine, les vrais amis de la liberté et de la patrie, ne négligèrent rien pour paralyser ou détruire les bons effets de cette politique extérieure. Un pays où l'insurrection est proclamée par ses futurs hommes d'Etat le plus saint des devoirs, a mieux à faire qu'à savoir si une monarchie suspecte de tendances tyranniques et rétrogrades réussit à relever son honneur, à assurer sa grandeur et à reculer ses frontières.

Les *glorieuses* journées de Juillet remirent tout en question, et rompirent de nouveau ce que l'on avait essayé de rajuster. La Révolution rentrait en scène et ne devait plus lâcher prise. Elle ravivait toutes les méfiances, toutes les rancunes des souverains, sans rencontrer, que je sache, auprès des peuples de bien profondes sympathies. Le gouvernement de Louis-Philippe, que l'on pourrait définir une intelligence monarchique servie par des organes révolutionnaires, présenta le spectacle d'un perpétuel contraste entre l'origine et le but; d'un curieux antagonisme entre le *dedans* qui restait un foyer d'opposition, d'émeutes, de colères, d'invectives, d'épigrammes, de tisons démocratiques couvant sous la cendre, et le *dehors*, où la royauté de branche cadette

affectait de conserver les formules, le simulacre, le *decorum,* l'attitude, le vocabulaire et le cérémonial de son aînée. Les idées de sagesse prévalurent; elles prolongèrent pour nous les bienfaits de la paix; mais à quel prix, et quelle différence! Vous êtes-vous parfois trouvé dans un salon de haute lice, et avez-vous remarqué la distinction insaisissable, mais terrible, entre les personnes qui sont de cette société d'élite et celles qui y sont admises? Les unes ont le sentiment, la sécurité du *chez soi*; elles paraissent toujours reprendre une conversation commencée la veille; elles sont si bien acclimatées à la même atmosphère, si bien habituées à vivre, à penser, à causer ensemble, qu'on dirait un seul instrument jouant toute une symphonie. Les autres, en proie à un vague malaise, ont peine à garder leur aplomb; elles exagèrent la familiarité pour dissimuler la gêne ou laissent deviner leur embarras pour apitoyer la maîtresse de maison. Il leur faut plus d'esprit, de ressources, d'ingéniosité, de souplesse, pour s'introduire dans la causerie qu'aux privilégiés pour s'y maintenir. Je ne saurais mieux indiquer la nuance.

La diplomatie française sous Louis-Philippe, quoique représentée presque toujours par des hommes éminents, ne pouvait continuer les traditions léguées par l'ancienne monarchie. Condamnée à subir les conditions mêmes de l'avénement et du règne, elle personnifiait tout à la fois, aux yeux des souverains, une diminution et une alté-

ration du principe monarchique. Elle n'était plus une partie nécessaire à un ensemble, mais une pièce rapportée ; un lis cultivé dans le jardin des aristocraties européennes, mais une plante parasite, violemment semée par l'orage. On lui en voulait de rappeler aux puissances la fragilité de leur œuvre, d'offrir aux regards de l'Europe le démenti des traités, d'être une dissonance dans cette harmonie, de mettre la légitimité des trônes en contact avec la souveraineté du peuple. Au lieu de la sympathie et du respect, elle devait se contenter de la tolérance ; ses lettres de crédit ressemblaient presque à des lettres d'excuse. Elle avait à se faire accepter avant de se faire entendre, et obtenir son pardon était déjà pour elle un succès. La Révolution l'avait marquée de son chiffre, et l'étiquette des cours protestait contre celle des rues. Pour ne citer qu'un fait et un nom, l'amicale alliance de la Russie, cette alliance signalée, dès 1809, par Cambacérès, comme le plus désirable pour la France, allait, en 1830, nous rendre une partie du terrain dévoré par le canon de Waterloo. Le *patriotisme* parisien renversa Charles X, et on sait ce qui en advint. Tel fut le ressentiment, telle fut l'insurmontable antipathie de l'empereur Nicolas, que notre ambassade se vit forcée de se borner au strict nécessaire, et de vivre à Saint-Pétersbourg comme en pays ennemi. Pendant dix-huit ans, le sourcil froncé et la lèvre dédaigneuse, le tzar nous fit l'aumône d'une paix morose, inquiète,

glaciale, qui nous isolait sans nous grandir et nous humiliait sans nous rassurer.

L'infériorité de notre diplomatie, commentée, aggravée, envenimée par les agitations intérieures et la fureur des partis; un gouvernement achetant au dehors son repos par des concessions, des habiletés ou des faiblesses qui exaspèrent le sentiment public; le double grief d'un peuple à qui l'on dit qu'il serait invincible et qu'il est humilié; le pays semblable à un riche à qui on ne permettrait pas d'être fier; le Roi refusant de s'apercevoir que les *casus belli* qu'il supprime du côté des puissances étrangères se traduisent en français et se retournent contre lui du côté de ses sujets, telles furent, sinon les seules, au moins quelques-unes des causes de la chute de Louis-Philippe. Glissons rapidement sur la République de février. Elle était si peu viable, elle paraît, de loin, si innocente entre sa sœur aînée et sa sœur cadette, qu'elle mériterait l'honneur de faire peu parler d'elle, n'était son testament; la démagogie sous l'enveloppe du césarisme. Amenée par un contre-sens, elle ne fut elle-même que contradiction et incohérence. Inaugurée par le poëte de la paix, son premier manifeste essaya de tranquilliser l'Europe; son premier effet fut de l'agiter. Les ébullitions populaires ou les revendications nationales auxquelles elle servit de prétexte échouèrent d'une façon misérable et produisirent une réaction contraire. Quelques-uns de ses ambassadeurs et la plupart de ses

plagiaires firent rire à ses dépens. Elle envoya M. Emmanuel Arago à Berlin, comme pour annoncer à ses habitants qu'un peuple ainsi représenté pourrait un jour être vaincu. Sans cesse ballottée entre les extrêmes, victime du suffrage universel qu'elle avait fait et qui l'avait faite, elle ensanglantait Paris par amour pour les ateliers nationaux, et votait l'expédition de Rome. Elle débaptisait la rue du Dauphin pour l'appeler rue de la Convention, et elle brisait le monopole universitaire ; elle abandonnait les peuples qu'elle avait surexcités, et elle trouvait bon que l'Autriche écrasât la révolution italienne. Pour être logique, il aurait fallu qu'elle fût socialiste ; et elle proscrivit ceux qui lui rappelaient que, pour avoir un sens, elle était tenue de donner au peuple ce qu'elle lui avait promis. Quand elle eut extirpé communistes et utopistes, saint-simoniens et phalanstériens, icariens et fouriéristes, comme les malades qui croient se guérir en évacuant leurs *humeurs peccantes*, il ne lui resta rien ; elle n'eut plus sa raison d'être. Cette pauvre République, qui vécut tout juste assez pour se démontrer impossible, était bien trop embarrassée de savoir ce qu'elle signifiait, pour charger ses diplomates de nous l'apprendre. Elle n'eut pas, à proprement parler, de diplomatie. Remontez le cours des années : vous pourrez étudier la diplomatie de la Restauration, celle de la monarchie de 1830. Celle de la République de février échappe à l'analyse : elle n'a pas existé.

Nous voici arrivé au second Empire, et revenu, par un long détour, à notre sujet, dont nous nous sommes trop écarté. On a dit que, si Sainte-Beuve avait survécu à Napoléon III, lui seul aurait été capable de saisir et de peindre, dans tous ses détails contradictoires, dans tous ses enchevêtrements bizarres, cette physionomie si énigmatique et si compliquée. M. Albert Sorel n'a pas les procédés littéraires, les effets de microscope et de loupe de l'illustre critique; mais il possède, au plus haut degré, les qualités de l'historien. Les pages où il esquisse à grands traits cette figure de Sphinx dévoré par les Œdipes d'outre-Rhin nous préparent admirablement aux fautes de la diplomatie impériale, aux origines et aux désastres de la guerre.

Les ennemis de Napoléon III ont prétendu qu'il mentait, même dans son silence. Le mot est spirituel, mais injuste. Le grand mensonge, c'était lui-même; c'était sa destinée hors de toute proportion avec son génie; c'était la dose énorme de chimère qu'avait dû infuser dans ce cerveau malade le prodige de sa maturité accomplissant les rêves insensés de sa jeunesse. L'entreprise qu'il avait réussie était tout aussi invraisemblable que celle qui devait le perdre. Enclin par nature à l'utopie, prétendant greffé sur un factieux, parti du carbonarisme pour arriver à la toute-puissance, ayant commencé dans les conspirations une existence qui a failli s'achever sur le plus beau trône du monde, il put croire, pendant les brillantes

années de son règne, qu'il n'aurait pas plus de peine à résoudre les problèmes agités par le socialisme sans cesser de rassurer la propriété, à organiser la démocratie après avoir eu l'air de la réprimer, à créer ou à favoriser dans son voisinage les aspirations vers l'unité nationale tout en respectant les droits de la Papauté, qu'il n'en avait eu à justifier après coup les équipées de Boulogne et de Strasbourg, à ressusciter un aigle empaillé, à passer de la prison de Ham au palais Bourbon, du palais Bourbon à l'Elysée et de l'Elysée aux Tuileries. Du moment qu'il avait trouvé dans son nom un reste de ce merveilleux que semblait avoir épuisé son oncle, il pouvait le regarder comme inépuisable. Dès lors, tous les éléments de la sagesse humaine, l'observation, l'expérience, les affinités ou antipathies de race, le calcul des probabilités, n'arrivaient dans sa tête qu'à l'état de notions confuses, d'idées secondaires, de brouillards bientôt dissipés par le soleil d'Austerlitz. La France, obsédée en 1851 par les pâles fantômes de 93, lui avait donné carte blanche en fait d'omnipotence et d'arbitraire, à condition qu'il opposerait à l'anarchie une digue insurmontable; et lui, il ne négligeait rien pour flatter les instincts démocratiques, pour faire naître ou pour entretenir le mystérieux attrait qui a toujours existé entre César et la multitude! Il caressait les passions, les appétits, les convoitises qu'il s'était engagé à dompter. Il aurait voulu que sa couronne, posée sur son front par ceux

qui avaient eu peur, y fût affermie par ceux qui avaient effrayé.

Au dehors, mêmes inconséquences, mêmes disparates. Il avait promis la paix ; elle était nécessaire au gigantesque développement des intérêts, dont il voulait faire une des garanties et une des gloires de son règne ; elle s'accordait d'ailleurs avec son caractère débonnaire, et, comme l'événement l'a trop prouvé, avec son manque absolu, sinon de bravoure, au moins d'aptitude militaire. Il fit pourtant — sans compter les expéditions partielles — quatre grandes guerres en seize ans ; quatre fois il démentit ses promesses et son programme, il manqua à son rôle de Napoléon pacifique et économique. Pourquoi ? parce qu'il ne pouvait pas y avoir de Napoléon pacifique et économique ; parce que le second Empire, né d'une légende de gloire, était forcé de subir les traditions du premier ; parce que le militarisme vend ce qu'on croit qu'il donne, et pousse en avant ceux qui se sont appuyés sur lui ; parce que les gouvernements réguliers, traditionnels, héréditaires, sont les seuls qui puissent se passer de prestige ; parce que les monarchies d'expédient et d'aventure, les monarchies *à sensation*, filles de l'imprévu et de l'extraordinaire, sont réduites, sous peine de dépérir, à renouveler sans cesse leurs provisions d'extraordinaire et d'imprévu, à tenir constamment les imaginations en éveil et en haleine ; parce qu'il fallait des dérivatifs puissants et violents à une nation intelligente, active, in-

quiète, peu gouvernable, grisée, pendant trente-sept ans, de libertés, de paroles et d'écritures; parce qu'enfin, dans le fatal système des grandes nationalités, la France était obligée, elle aussi, de s'agrandir, pour ne pas recommencer à ses dépens la fable du pot de terre contre le pot de fer, — et que, sauf de rares exceptions, les peuples ne s'agrandissent que l'épée à la main.

A présent, égarez dans ce labyrinthe dont il a perdu le fil ce révolutionnaire odieux aux républicains, cet autoritaire brouillé avec le principe d'autorité, ce monarque suspect aux monarchistes, ce socialiste appuyé sur les classes riches, ce somnambule habitué à marcher dans son rêve comme dans le monde réel. Placez-le en face d'un *malin* tel que M. de Bismarck, et voilà notre transition toute trouvée pour revenir à l'*Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*.

La préface est longue, j'en conviens; mais, si elle nous aide à mieux apprécier le livre de M. Albert Sorel, à mieux profiter des vérités dont ce livre est plein, je ne regretterai pas de l'avoir écrite.

III

Nous pouvons maintenant préciser, avec M. Albert Sorel, les situations respectives. M. de Bismarck, en 1866, avait joué gros jeu. Vainqueur, il était plus que Richelieu; vaincu, il était moins que Strafford; car l'adoucissement des mœurs modernes lui aurait même refusé l'aumône d'une mort tragique pour ennoblir sa défaite. Sa politique était condamnée à tout jamais, et il n'avait plus qu'à s'ensevelir dans l'ombre et dans l'oubli. Il n'y a que dans notre généreuse France, qu'un homme peut mystifier à la fois et ruiner son pays; chercher l'élément de sa dictature dans le deuil de sa patrie; jouer, au bénéfice de son ambition et de son orgueil, une parodie sinistre des drames de 1792, accumuler toutes les bévues, aggraver tous les désastres, prodiguer tous les mensonges, faire plus de mal en cinq mois que les pires royautés n'en ont fait en cinq siècles; et se retrouver, après l'événement, frais et dispos, gaillard et superbe, populaire et bavard, chef de parti prêt à s'élancer vers de nouvelles destinées et à nous prouver que, grâce à la magie républicaine, on peut s'illustrer de ce qui déshonore, s'accréditer de ce qui ridiculise, grandir de

ce qui rapetisse, se vanter de ce qui flétrit, et vivre de ce qui tue.

Quoi qu'il en soit, nous dit M. Albert Sorel, « M. de Moltke vainquit ». Le succès donna raison à M. de Bismarck; mais il avait cent fois trop d'esprit — ou de génie — pour ne pas comprendre tout ce que ce succès avait de provisoire encore et de dangereux. Pour le faire accepter par l'Europe, par l'Allemagne, — j'allais dire par l'Autriche, — il fallait le compléter, et il ne pouvait être complété qu'aux dépens de la France.

M. de Bismarck, tenu par ses agents et par lui-même au courant de nos affaires, n'ignorant pas une des bonnes chances que lui offraient la politique contradictoire de l'Empereur, le réveil de la démagogie et le trouble jeté parmi nous par la bataille de Sadowa, pouvait dès lors se comparer à un chasseur à l'affût, pour qui tout se réduit à savoir attendre, prendre son moment et viser juste. Dans ses entrevues avec Napoléon III, dans ces visites où il fit la conquête de Prosper Mérimée, président de la cour d'amour impériale, il avait pu s'assurer de cette « incapacité méconnue » — qui lui a suggéré un de ses mots historiques. Il savait aussi que ses projets gigantesques, son plan d'assimilation germanique, l'accroissement indéfini de la Prusse, portaient ombrage à l'Europe, et que ces inquiétudes pourraient entraver son grand dessein, si les circonstances lui imposaient, même en apparence, le rôle d'agresseur. Ici, je ne puis

me défendre d'une image familière qui me semble résumer cette phase d'attente anxieuse et de malaise où l'habileté consistait à ne pas déclarer une guerre regardée comme inévitable. Lorsque deux écoliers se battent et que leur maître les réprimande, chacun d'eux croit avoir gain de cause en disant : « Monsieur, c'est lui qui a commencé ! »

Il importait donc à M. de Bismarck que « CE FUT LA FRANCE QUI COMMENÇAT ; » si nous avions eu un autre souverain, d'autres ministres, d'autres diplomates et un autre gouvernement, nous ne lui aurions pas donné cet avantage et cette joie. J'indiquais, samedi dernier, l'idée dominante, si patriotique et si vraie, du livre de M. Albert Sorel : — l'infériorité de notre diplomatie, signalée comme une des principales causes de la guerre et de nos désastres. Je suis tout à fait de son avis ; mais il me permettra de généraliser la question, et de me demander si cette infériorité de longue date ne tient pas à l'origine même et à la nature du gouvernement, plus encore qu'à l'incapacité de l'Empereur et au manque de prévoyance ou de clairvoyance signalé chez ses diplomates. Nous l'avons dit, le cerveau de Napoléon III, surtout à cette période de décadence et de désarroi, donne l'idée d'un kaléidoscope ou d'un magasin de bric-à-brac, où chaque objet pris à part ne manque pas d'éclat, mais où l'ensemble n'est que désordre et que fouillis. Pourtant, son caractère aurait-il eu la fermeté du granit et son

esprit la clarté du cristal de roche, ces qualités n'auraient pu prévaloir contre le vice originel qui avait fait de son avénement une variante de la Révolution, — c'est-à-dire, pour l'Europe, un prétexte de méfiance, — et de son règne une série de soubresauts tour à tour rassurants et alarmants, autoritaires et socialistes, pacifiques et belligérants, catholiques et franc-maçonniques.

De même, il est très-vrai que, avant, pendant et après cette crise, nous n'avons eu ni un homme d'Etat, ni un diplomate capable de continuer les grandes traditions et de tenir tête aux Gortschakoff, aux Cavour, aux Bismarck, aux Metternich, aux de Beust, aux Granville. M. de Chaudordy, le seul homme d'une grande valeur qui soit sorti de cette fournaise, n'avait pu ni occuper le premier rang, ni exercer une influence décisive. Mais, aurions-nous possédé par douzaines des Machiavel et des Talleyrand, leurs habiletés se seraient brisées contre ce double obstacle : une monarchie d'expédient et d'aventure, isolée en Europe, suspecte aux puissances, déconcertant toutes les notions de la vraie diplomatie, et un souverain dont il était de plus en plus difficile d'être le collaborateur et l'interprète, puisque, pour réaliser ou traduire une pensée, il faut commencer par la comprendre.

Telle était, en juin 1870, la situation entre ces deux joueurs de force bien inégale, qui tous deux avaient à faire leur *paroli* pour ne pas perdre — ou être perdus. Le bruit d'une candidature du prince Léopold de Hohen-

zollern au trône d'Espagne arriva tout à point pour leur mettre les cartes à la main.

Il nous semble aujourd'hui que cette candidature pouvait n'être pas prise au sérieux, qu'il eût suffi d'un ministre éloquent — M. Emile Ollivier, par exemple, — montant à la tribune du Corps législatif et résumant toutes les raisons qu'avait la France, d'abord pour n'y pas croire, puis pour ne pas s'en effrayer, et enfin pour être sûre que, si on lui donnait quelque suite, les Espagnols se chargeraient de tailler au prince prussien une *veste*, très-différente du pourpoint de Charles-Quint. Mais, hélas ! telle était la surexcitation des esprits, les fusils à aiguille de Sadowa avaient semé, entre Paris et Berlin, une telle traînée de poudre, la guerre était si bien dans l'air, la fièvre révolutionnaire — la *Marseillaise* à deux tranchants — ajoutait de tels redoublements à la fièvre belliqueuse, que cette candidature quasi-fantastique prit un corps, et que ce corps s'arma de toutes pièces.

En cet instant suprême, M. de Bismarck avait encore beaucoup à craindre. Que notre gouvernement fût habile, que notre diplomatie fût adroite, et l'irritation de la France, jointe aux répugnances de l'Europe pour le candidat allemand, le mettait en demeure ou de s'affaiblir en reculant, ou de se découvrir en acceptant le rôle d'agresseur ; de nous rendre, par comparaison, la sympathie des *neutres*, et de commencer la guerre dans

des conditions défavorables. Nous eûmes soin d'apaiser ses inquiétudes et de dépasser ses espérances.

C'est ici que se révèle cette fatalité collective, admirablement commentée par M. Albert Sorel, et que, forcé de choisir, je vais traduire en deux noms. On peut parler librement du duc de Gramont. S'il a commis des fautes, elles ont été rachetées par ses nobles frères, et je me souviens de l'émotion profonde que je ressentis deux ans plus tard, lorsque, rencontrant dans un salon de Paris le général de Gramont, je me dis tout bas que ce glorieux mutilé avait bien gagné pour son illustre famille le pardon de son pays. Mais, quand un peuple court à sa perte, les avantages mêmes de ceux qui le servent, ou qui voudraient le servir, tournent contre eux et contre lui. Né, pour ainsi dire, sur les marches d'un *vrai* trône, à quelques pas d'un auguste berceau, héritier de deux races où une beauté proverbiale relève les dons de la naissance, gentilhomme ou plutôt grand seigneur des pieds à la tête, camarade d'enfance du comte de Chambord, le duc de Gramont, je le parierais, fut dupe d'une illusion rétrospective ; il se crut le ministre de Louis XIV ou au moins de Charles X. Il monta à la tribune comme un de ses ancêtres serait monté à l'assaut ; il parla comme aurait parlé l'interprète d'une royauté légitime. Lorsque l'on vit cette fière et chevaleresque figure, ce beau type de la vieille noblesse française, lorsqu'on l'entendit répondre à de martiales rumeurs par de hautaines et vaillantes paroles, on

crut ouïr le clairon des batailles. L'effet fut prodigieux ; la *Marseillaise* chantée par Faure n'était rien en comparaison. Cette assemblée incertaine, cette foule ardente, furent également entraînées vers ce mirage qui leur montrait, dans le désert du second Empire, les fantômes de l'antique monarchie. J'en appelle aux journaux du lendemain ; nous perdîmes la sensation des réalités présentes, du temps et du lieu, de l'obstacle et du péril. Il nous semblait à tous qu'un contemporain du Roi-Soleil arrivait tout droit de l'Orangerie de Versailles pour traiter de haut en bas ces petits princes tudesques. A quoi tiennent les destinées des Empires ? Si le duc de Gramont s'était appelé Patachon ou Chaboulard, s'il avait possédé les grâces naturelles de M. Naquet, la taille de M. Louis Blanc et le visage de M. Glais-Bizoin, il n'y aurait pas eu de guerre, et la France était sauvée.

L'erreur fut malheureusement partagée et appliquée à tout un ordre d'illusions diplomatiques par le maréchal Le Bœuf. Pendant que le ministre des affaires étrangères supposait, avec une légèreté de duc trompé par ses intendants, que notre armée était prête, le ministre de la guerre se figurait, avec une naïveté de vieux soldat et peut-être un éblouissement bourgeois, que si son noble collègue tenait un aussi fier langage, c'était parce qu'il s'appuyait sur de positives alliances.

Ainsi, sans mauvais vouloir, par le simple effet d'une position fausse et d'un malentendu, le militaire abusait

le diplomate et le diplomate trompait l'homme de guerre. De ce défaut d'entente est résultée, par un enchaînement logique, toute la série de nos malheurs. M. de Bismarck, qui désirait la guerre, qui en avait besoin pour affermir son œuvre, mais qui voulait avoir l'air de la subir, nous vit tomber dans ses piéges et obtint pleine satisfaction. Nous eûmes, aux yeux de l'Europe l'initiative, la responsabilité, presque l'odieux de ces hostilités. Mécontentes de notre attitude agressive et de l'alliage révolutionnaire qui se mêlait à ce chauvinisme, les puissances neutres auraient pourtant changé d'avis, si elles nous avaient vu prendre tout d'abord l'offensive et opérer hors de nos frontières une de ces trouées foudroyantes que semblaient promettre les airs de bravoure du monde officiel et de la presse. Mais, comme NOUS N'ÉTIONS PAS PRETS, il arriva tout le contraire. C'est notre frontière qui fut entamée; nos premières défaites nous refoulèrent à l'intérieur et déterminèrent l'invasion. Dès lors, notre cause était perdue. Provocateurs et malheureux, notre provocation rendait tout à la fois nos malheurs plus accablants et moins intéressants. En pareil cas, l'égoïsme des nations trouve toujours d'excellentes raisons pour se dispenser de plaindre et de secourir le voisin. Les fautes du gouvernement impérial, accumulées depuis des années, avaient impatienté les politiques de tous les pays, et fait dire dans toutes les langues : « Tant pis pour eux, s'ils sont punis par où ils pèchent ! » — La Russie se souvint de Sé-

bastopol, l'Autriche de Solférino, l'Angleterre de tous les liens qui l'attachaient à la Prusse, et l'Italie de cet adage si commode : « L'ingratitude est l'indépendance du cœur. »

Primitivement, toutes ces puissances auraient souhaité la paix ; elles nous auraient su gré de la maintenir, et peut-être l'eussent appuyée de leur médiation et de leurs conseils. Mais, dès l'instant que nous avions été les premiers à tirer l'épée et que nos témérités se soldaient par des défaites, nous redevenions pour les chancelleries le peuple révolutionnaire, incorrigible, auquel nul gouvernement ne pouvait se fier, avec qui toute alliance était impossible, le peuple désormais séparé de la grande famille monarchique, et bon à enfermer dans un cordon sanitaire. Nous étions seuls, bien seuls, et la République du 4 septembre allait encore aggraver notre isolement.

Jamais épisode historique ne fut retracé avec plus de netteté, de vigueur, de sagacité et de finesse. M. Albert Sorel se révèle, du premier coup, historien comparable à tous les maîtres du genre. Au patriotisme le plus vrai, aux informations les plus exactes, il joint une justesse d'appréciation, une élévation de langage, qui feront de son livre un des classiques — le classique par excellence — de cette tragique et *inoubliable* histoire, étudiée dans ses origines lointaines, dans ses causes immédiates, dans son effrayante logique. J'ai insisté sur cette première phase, parce que tout en dérive. Si l'Empire encore intact, conservant un reste de prestige militaire ou du

moins un semblant de force et de vie, ayant la majorité du Corps législatif et l'unanimité du Sénat, avait été joué, dupé, berné par M. de Bismarck, que pouvait être notre pauvre diplomatie entre les mains d'avocats, de tribuns et de bateleurs, dont toute l'éducation politique s'était faite dans les clubs et dans les cafés, qui n'entendaient pas un mot de la langue diplomatique, qui avaient à défendre les intérêts d'une armée perdue, d'un pays démoralisé, d'un peuple affolé, et que la fatalité de leur avénement condamnait à parler au redoutable vainqueur comme si le 4 septembre était déjà une revanche, comme si la chute de l'Empire supprimait Wissembourg et Forbach, Reischoffen et Sedan ? Ce qui n'avait été qu'une déroute devenait une débâcle.

Il faut lire et relire, dans le livre de M. Albert Sorel, cette navrante série de pourparlers sans issue, de négociations inutiles, frappées d'avance de stérilité et d'impuissance par l'impitoyable volonté du vainqueur. Rien de poignant comme le contraste de ces formules altières, de ces simulacres de défi héroïque, avec la position désespérée, avec le dénûment que l'on prévoit et que l'on sait. Notre diplomatie, comme notre capitale, se débat dans un cercle de fer. Remarquez — et M. Albert Sorel le constate avec toute la bonne foi d'un loyal chercheur de vérité — remarquez que, plus nous nous éloignons du type de la monarchie légitime, traditionnelle, régulière, assise sur des bases solides, étroitement liée

au pays, plus cette diplomatie se brise contre l'impossible. Parlerai-je du voyage de M. Thiers? Je m'en étais parfois demandé le sens ; M. Albert Sorel me l'indique avec une perspicacité quelque peu malicieuse. Je m'étais dit : Voilà un peuple qui, après des défaites irréparables, après les capitulations de Sedan et de Metz, avec deux grandes armées prisonnières, vingt départements envahis, le roi de Prusse à Versailles et Paris assiégé, ne se trouve pas encore assez vaincu pour avoir le droit de conclure la paix sans déshonneur; et ce peuple si susceptible ne se révolte pas à l'idée qu'un vieillard peu chevaleresque, plus voisin de Sancho que de don Quichotte, va, d'empire en royaume, quêter, en notre nom, quoi ? Ce qu'il y a de plus humiliant au monde; l'intervention des étrangers pour adoucir les conditions de cette même paix, pour atténuer l'effet de nos folies !

M. Albert Sorel m'explique bien finement ce paradoxe. M. Jules Favre, qui avait à peu près perdu la tête, — c'est le seul détail que je lui pardonne, — comprenait vaguement que la République est le beau idéal, le Paradis, le remède à tous les maux, mais que M. Thiers, par cela même qu'il avait été le premier ministre d'un roi et qu'il gardait encore (en ce temps-là) quelques traits de physionomie monarchique, était le seul — sans compter sa célébrité et ses relations avec tous les personnages éminents de l'Europe — qui pût représenter la France avec une dignité relative, et offrir aux hommes d'Etat un objectif

un peu plus sérieux que les fumées de l'orgie garibaldienne et gambettiste. M. Thiers est le plus madré et le moins romanesque des politiques. Il avait toisé les héros de la Défense nationale; il savait, à quinze jours près, que la capitulation de Paris, l'armistice, les élections, le mandat d'une Assemblée librement élue par le suffrage populaire, n'étaient qu'une question de temps. Il se disait que ce voyage, dont l'opinion complaisante s'exagérerait les fatigues, ajouté à ses titres de chef d'opposition sous l'Empire, d'antagoniste de cette guerre fatale, d'écrivain et d'orateur cher à la bourgeoisie parisienne, ferait de lui, lors du dénoûment, l'homme unique, l'homme nécessaire, l'arbitre de la situation, maître de décerner et peut-être de confisquer la place de chef de l'État. L'événement a prouvé qu'il avait deviné juste.

Dois-je suivre nos négociateurs à travers les péripéties de la guerre et du siége, jusqu'au moment où, tous les sursis épuisés, ils n'eurent plus qu'à discuter des conditions écrasantes? Je n'en ai pas le courage. Quiconque veut connaître à fond ces malheurs pour en éviter le retour et pour aimer encore plus son pays; quiconque cherche à se bien pénétrer des vérités dont s'est inspiré M. Sorel — déclaration de guerre, lutte inégale et désastres, explicables par l'infériorité de notre diplomatie; infériorité de notre diplomatie expliquée par l'absence du vrai principe monarchique et par l'instabilité de nos gouvernements, — quiconque préfère une austère leçon à

une illusion funeste, voudra lire ces deux volumes, précurseurs de l'histoire, pathétiques comme un beau roman, modérés comme un résumé de président de cour d'assises, exacts comme une déduction mathématique. Une grande machine s'était détraquée, et, en se détraquant, avait ruiné la France; nous n'en avions aperçu que les désordres extérieurs et les déplorables effets. Honneur à l'homme de science et de devoir qui nous en montre le mécanisme intérieur et nous autorise à rechercher les moyens de la réparer !

Pour moi, qui ai souvent réclamé la part du moraliste dans la politique, j'en ferais volontiers le *post-scriptum* de cette douloureuse étude. En lisant ces pages éloquentes, tout imprégnées de nos humiliations diplomatiques, en voyant ces fiers républicains de la veille, ces patriotes à outrance, ces triomphateurs du 4 septembre, serrés, comme dans un étau, entre la Commune et la Prusse, entre les bandits et les barbares, mendiant la permission de grossir de quelques milliers d'hommes l'armée de Versailles, évitant à grand'peine le plus horrible des affronts, la protection de Bismarck contre Raoul Rigault, je me mettais pour un moment à leur place, et je sentais une immense pitié succéder à mes immenses rancunes. Quel châtiment, s'il leur restait encore un peu de patriotisme et de cœur! quelles épouvantables variantes du mot fatidique : « Malheur aux vaincus! » — Mais aussi que de sujets de réflexion! Comment des di-

plomates de la défaite, de la capitulation et de la honte, ont-ils pu résister à de pareilles épreuves? comment se peut-il qu'ils vivent encore? Que dis-je? De quel sang sont-ils faits, dans quel moule sont-ils coulés? (coulés! ils ne le sont pas assez!) pour garder, après ces journées et ces nuits d'angoisse, la force de se cramponner aux lambeaux de leur République, si profondément humiliée? Quelle est donc cette grâce d'État qui leur laisse, à ces échappés d'un enfer diplomatiqne tel qu'il n'en exista jamais, la faculté de reprendre leur œuvre, de rêver ministères, élections, dictature et pouvoir, de se lancer et de nous précipiter avec eux dans de nouvelles aventures? Et que penser du plus vieux, du plus spirituel, du plus illustre de tous, attachant encore, au sortir de cette crise, assez de prix aux grandeurs humaines pour venger sur son pays les blessures de sa vanité?

Résumons-nous, au risque de nous répéter. M. de Mazade a raconté, avec l'impartialité la plus remarquable, les désastres de la guerre de France; et il résulte de son récit que le parti monarchique, méconnu et repoussé, est le seul qui, n'ayant à s'attribuer ni les origines, ni les causes, ni les fautes, ait fait tout son devoir et plus que son devoir pendant cette guerre insensée. M. Albert Sorel nous démontre, avec une incomparable autorité de documents, de savoir, de bonne foi, de patriotisme et de talent, toute la part que l'on doit attribuer dans nos malheurs à l'infériorité de notre diploma-

tie; et il est logiquement amené à nous faire entendre ou à nous laisser deviner que, sous une royauté légitime et nationale, ces malheurs et ces défaillances eussent été impossibles; que la diplomatie française ne retrouvera son ancienne supériorité que le jour où la France renouera la tradition de sa monarchie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

DÉPOT, VENTE, EXPÉDITION

77, rue Saint-Lazare, 77

Dégustation : 25 centimes le verre. — Flacon 3 fr. 25 (le verre est repris pour 25 centimes).



Renseignements gratuits pour l'entretien de la beauté, au dépôt. Dragées d'anti-nicotine du Dr Licke.

Dégustation à 25 centimes.

QUALITÉ SANS RIVALE

Cette liqueur est précieuse à tous les âges. — L'enfance y trouvera le développement de son intelligence et la régularisation de la croissance. — La jeunesse, la conservation de la beauté, de la grâce et de la souplesse, ces dons précieux de la nature, si fugitifs jusqu'ici; l'âge mûr, un préservatif certain contre *dispepsie, rhumatismes, goutte, gravelle, diabète, attaques d'apoplexie, etc.*, maladies perfides, toujours cachées sous l'oreiller de l'homme en apparence le mieux portant; enfin la vieillesse, presque toujours anticipée, une régénération précieuse.

Quant à ceux qui souffriraient déjà de ces cruelles maladies, nous les engageons à s'adresser au Docteur **BARDENET**, rue de Rivoli, 106.

Sa nouvelle médication lui donne journellement les plus heureux résultats.

L'exécution de ses ordonnances est confiée à **M. SALMON**, pharmacien, rue Saint-Lazare, 70.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8° — f. c.

COMTE DE PARIS

HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE. T. I et II. 2 volumes.. 15 »
ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE. 1re et 2e livraisons.............. 15 »

JULES SIMON

SOUVENIRS DU 4 SEPTEMBRE. Origine et chute du second empire. 2e *édit.* 1 volume..................... 6 »
— Le gouvernement de la défense nationale. 2e *édition.* 1 volume... 6 »

ERNEST RENAN

L'ANTECHRIST. 3e *édit.* 1 volume.... 7 50

Vte D'HAUSSONVILLE *député*

LES ÉTABLISSEMENTS PÉNITENTIAIRES EN FRANCE ET AUX COLONIES. 1 vol. 7 50

J. H. MERLE D'AUBIGNÉ

HISTOIRE DE LA RÉFORMATION EN EUROPE AU TEMPS DE CALVIN, t. VI. 1 volume..................... 7 50

ARSÈNE HOUSSAYE

LES MAINS PLEINES DE ROSES, PLEINES D'OR ET PLEINES DE SANG. 2e *éd.* 1 v. 6 »

LOUIS REYBAUD *de l'Institut*

LE FER ET LA HOUILLE, nouvelles études sur le régime des manufactures. 1 volume..................... 7 50

VICTOR HUGO

POUR UN SOLDAT, brochure......... » 30
MES FILS, brochure.............. 1 »

L. DE VIEL-CASTEL *de l'Acad. franç.*

HISTOIRE DE LA RESTAURATION. T. XVII 1 volume..................... 6 »

Format gr. in-18 — vol.

A 3 FR. 50 C. LE VOLUME

AL. DUMAS FILS *de l'Acad. franç.*

THÉRÈSE. 6e *édition*................ 1

J. AUTRAN *de l'Acad. franç.*

LA LÉGENDE DES PALADINS........... 1

C.-A. SAINTE-BEUVE

PREMIERS LUNDIS.................. 3

D. NISARD *de l'Acad. française*

LES QUATRE GRANDS HISTORIENS LATINS. 1
PORTRAITS ET ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE......................... 1

THÉOPHILE GAUTIER

PORTRAITS ET SOUVENIRS LITTÉRAIRES. 1

COMTE MIOT DE MÉLITO

MÉMOIRES (1788-1815). 2e *édition*...... 3

A. DE PONTMARTIN

NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XII......... 1

HENRY MURGER

DONA SIRÈNE....................... 1
LES ROUERIES DE L'INGÉNUE.......... 1

JULIETTE LAMBERT — vol.

RÉCITS DU GOLFE JUAN.............. 1

CLAUDE VIGNON

ÉLISABETH VERDIER................. 1

MÉRY

HÉVA. *Nouv. édition*.............. 1

A. LAUGEL

GRANDES FIGURES HISTORIQUES........ 1

VICTOR HUGO

QUATREVINGT-TREIZE. 13e *édition*...... 2

OUIDA

DEUX PETITS SABOTS................. 1

JULES SANDEAU

JEAN DE THOMMERAY — LE COLONEL EVRARD. 3e *édition*............... 1

PRUDENCE DE SAMAN

GERTRUDE. — DERN. ENCHANTEMENTS.. 1

L. VITET *de l'Acad. française*

LE COMTE DUCHATEL avec un portrait d'après Ingres, gravé par Flameng. 1
ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES avec notice de *M. Guizot*..... 1

AMÉDÉE ACHARD

DROIT AU BUT. 2e *édition*............ 1
LA CAPE ET L'ÉPÉE.................. 1
NELLY, *nouvelle édition*............. 1

ALPHONSE KARR

PROMENADES AU BORD DE LA MER..... 1
LE CREDO DU JARDINIER............. 1
PLUS ÇA CHANGE.................... 1

L'AUTEUR DE JOHN HALIFAX

UNE EXCEPTION (a noble life), 3e *édit.*.. 1

TH. B. ALDRICH

MARJORIE DAW...................... 1

HENRI RIVIÈRE

LA FAUTE DU MARI.................. 1

GEORGE SAND

MA SŒUR JEANNE. 5e *édition*.......... 1
AUTOUR DE LA TABLE. *Nouvelle édition.* 1

PROSPER MÉRIMÉE *de l'Acad. franç.*

LETTRES A UNE INCONNUE, avec étude de *H. Taine.* 7e *édition*............ 2
ÉTUDES SUR LES ARTS AU MOYEN AGE. 1

HECTOR MALOT

LE MARI DE CHARLOTTE. 4e *édition*.... 1
LA FILLE DE LA COMÉDIENNE, 3e *édit.* 1
L'HÉRITAGE D'ARTHUR, 3e *édition*...... 1

ARSÈNE HOUSSAYE

LA BELLE RAFAELLA. 2e *édition*....... 1
LES AMOURS DE CE TEMPS-LA. 2e *édition.* 1

LOUIS ULBACH

LES CINQ DOIGTS DE BIROUK.......... 1
PAULINE FOUCAULT, *Nouv. édition*.... 1

CH. MONSELET

LES AMOURS DU TEMPS PASSÉ......... 1

ÉDOUARD CADOL

MADAME ÉLISE. 2e *édition*............ 1

Boulogne (Seine). — Imp. JULES BOYER.